DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

Utopia

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES,
QUI FONT LA SUITE DE CEUX
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

TOME CINQUIEME.

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES,
QUI FONT LA SUITE DE CEUX
DU CHEVALIER
DES GASTINES,

Recueillis & publiés par M. GRIVEL, *des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philosophique de Philadelphie, &c.*

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lisleinconnueoum05griv

280
G872I
t. 5

AVANT-PROPOS.

LA bleſſure glorieuſe & fatale de mon pere ne lui permettant plus d'écrire l'Hiſtoire de l'Iſle, comme il avoit fait juſqu'alors, Henri fut chargé de ce travail important, & il s'en eſt occupé tant qu'il a vécu. Après eux, on m'a confié le ſoin de rédiger leurs Mémoires & de les continuer. En conſéquence, moi Philippe, leur fils & frere, je prends la plume pour m'acquitter de ce nouveau devoir ; mais je commence par demander l'indulgence de mes Lecteurs

521938

futurs. Avec moins de talens que ceux que je remplace, j'ai une tâche bien plus difficile à remplir. Les premiers Mémoires n'étoient d'abord que le récit des aventures de deux perſonnes ; ils ne nous menent que juſqu'au temps où leur famille s'eſt diviſée pour former une Société civile.

Le tableau que j'ai à peindre s'étend infiniment devant moi. Ce n'eſt plus le berceau de cette Société ; c'eſt ſon établiſſement, ſon adminiſtration, ſon avancement. C'eſt la double perte de ce bon Pere, Chef ſi néceſſaire, Légiſlateur ſi ſage,

& celle de notre digne & tendre mere, qui ne put lui ſurvivre; ce ſont les troubles que la fureur & la véhémence des paſſions ont excités & fomentés dans la Colonie; les efforts qu'il a fallu oppoſer à ces paſſions pour les faire rentrer dans l'ordre; les barrieres qu'on a élevées pour arrêter & prévenir de ſemblables accidens: ce ſont enfin tous les événemens heureux ou funeſtes arrivés à la Colonie, *quorum pars magna fui*, que j'ai à tracer & à rendre à la Poſtérité. Tous ces événemens intéreſſans par eux-mêmes & par leurs circonſ-

52 1738

tances, le ſont encore plus par les ſuites qu'ils ont eues. On en jugera par les détails que nous allons rapporter.

L'ISLE

L'ISLE INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XLI.

Jeûne & deuil ordonnés ; réparations des pertes & des dégâts causés par la derniere guerre ; nouvelles précautions prises contre les Negres ; on trouve du nitre, on fabrique de la poudre à canon. Philippe & Joseph courent de grands dangers.

Nous avions déjà rendu de publiques actions de graces au Tout-Puissant, de

notre délivrance, & nous étions vivement pénétrés de cet insigne bienfait de sa bonté ; mais nos sentimens de satisfaction & de gratitude ne nous déroboient pas au regret amer d'avoir versé le sang humain, & ne pouvoient nous empêcher de gémir sur l'affreuse nécessité qui nous avoit forcés d'ôter la vie à des êtres de notre espece ; la vie ! que ces hommes tenoient, comme nous, de la main d'un Dieu Créateur, qui seul avoit le droit de les en priver.

L'ame sublime & généreuse de notre pere, étoit sur-tout affectée de cette pensée. Nous n'avions détruit nos ennemis que pour conserver nos jours ; mais enfin, leur mort étoit notre ouvrage, & notre pere crut que nous devions expier cet acte cruel (quoiqu'il fût en quelque sorte involontaire), autant que nous le pouvions. En conséquence, il ordonna un jour de jeûne & de deuil général pour

la Colonie. Il voulut de plus, que ce même jour tous les Insulaires se rendissent en armes sur le champ de bataille, pour célébrer une fête funebre & solennelle en réparation de la mort des malheureux Negres sacrifiés à la sûreté de l'Isle; enfin il annonça quels devoient être les préparatifs & l'ordre de cette lugubre cérémonie; & voici de quelle maniere toutes ces résolutions furent réglées & exécutées.

Comme le deuil ne pouvoit se porter en noir dans la Colonie, attendu que les Insulaires n'aimoient pas cette couleur triste & sombre, que notre société naissante & naturellement économe, ne pouvoit avoir une quantité d'étoffes noires pour habiller uniformément tous les individus, & que d'ailleurs, cette possibilité supposée, l'esprit de son administration l'auroit éloignée de faire cette dépense; enfin, comme des habits neufs

& recherchés ne préſentent pas un extérieur de triſteſſe tel que le deuil ſemble l'exiger, il fut recommandé à tous les membres de la Colonie de prendre ce jour-là des habits uſés, & de ne paroître en public que les cheveux épars & ſans friſure. Le jeûne devoit être une abſtinence entiere de nourriture, d'un ſoleil à l'autre. Quant aux ornemens du lieu où devoit ſe faire la cérémonie, ils ne conſiſtoient que dans une eſpece de catafalque ſimple, élevé d'environ ſix pieds au deſſus du ſol, & couvert d'un grand tapis d'étoffes brunes & blanches, par bandes alternatives.

A l'heure indiquée par le pere, & ſuivant les ordres qu'il avoit preſcrits, tous les Inſulaires aſſemblés dans l'enceinte du fort, en partirent pour aller juſqu'à l'endroit où le catafalque étoit placé. Ils marchoient ſur deux files, d'un air morne & d'un pas grave,

dans le plus grand ſilence, les regards fixés vers la terre, le chapeau rabattu ſur les yeux, & leurs armes baiſſées & renverſées. Le pere, qui les devançoit de quelques pas, étoit ſans armes, nu-tête, & laiſſoit voir dans toute ſa perſonne & ſon maintien, une triſteſſe majeſtueuſe & impoſante. Il étoit précédé de quelques hautbois qui, de temps en temps, faiſoient entendre les ſons touchans d'une muſique plaintive. Les femmes & les enfans venoient à la ſuite de la troupe armée.

Quand tout le monde fut arrivé ſur l'eſplanade, les militaires ſe rangerent en haie autour du catafalque placé devant l'autel. Le pere monta ſur le marche-pied, & ſe tournant vers l'aſſemblée : » Mes enfans, mes amis, Citoyens de l'Iſle, leur dit-il, nous ſommes venus ici pour prier le Tout-Puiſſant de nous pardonner l'emploi que nous avons fait de notre force

contre les Sauvages, & qu'il leur pardonne leur féroce ignorance. Nous avons verſé le ſang humain ; c'étoit celui de nos ennemis ; mais hélas ! ces ennemis étoient en même temps nos freres. Si ce que nous devons à notre propre conſervation n'a pu nous diſpenſer de les priver du jour, que nos gémiſſemens & nos prieres à l'Etre ſuprême lui témoignent au moins la douleur que nous avons de ce malheur funeſte «. Puis ſe mettant à genoux & levant les mains au Ciel : » O, pere des hommes ! s'écria-t-il, qui n'as créé tes enfans que pour t'aimer & te bénir, que pour s'aimer & s'aider mutuellement, vois comme nous déteſtons tout ce qui nous éloigne de cette loi d'amour & de concorde, vois les regrets que nous conſervons d'avoir ôté la vie à des hommes comme nous. Daigne, ô mon Dieu ! dans ta clémence, oublier les attentats

de ces hommes aveugles ; daigne nous pardonner à nous-mêmes de les avoir punis. Reçois comme expiatoires les ſentimens de nos cœurs, & dérobe-nous ſur-tout à de nouvelles & funeſtes occaſions d'employer la force des armes pour notre défenſe «.

Après cette courte priere, le pere ſe tut un moment, puis élevant la voix, il fit cette eſpece d'imprécation contre le fléau de la guerre.

» O Démon des combats ! fléau deſtructeur des richeſſes & des hommes ! par quel enchantement inconcevable as-tu faſciné les Nations ? Juſques à quand le fanatiſme de tes partiſans, & l'illuſion que leurs flatteurs répandent ſur les eſprits foibles & crédules, nous déroberont-ils ton affreuſe difformité ? Ne regarderons-nous jamais les entrepriſes des conquérans comme de vrais brigandages ? Au lieu d'être chantés comme des Héros, ces furieux

ne feront-ils jamais abhorrés comme les plus exécrables des scélérats ? & l'accroissement des lumieres & de la vraie philosophie, ne fera-t-il pas connoître enfin, que l'humanité n'a pas de plus grands ennemis que l'ignorance aveugle qui les inspire, la manie féroce qui les sert, & la flatterie lâche & rampante qui les prône ? Espérons qu'un jour les hommes, plus éclairés, sentiront & apprécieront tous les avantages qu'ils peuvent retirer de la concorde & de la paix ; & que la barbarie seule méconnoîtra les droits que des freres ont les uns sur les autres, sans même oser troubler ceux qu'une douce & solide union rendroit également invincibles & heureux «.

Quand il eut cessé de parler, la troupe militaire fit quelques évolutions & une décharge de mousqueterie ; après quoi, l'on s'en retourna par le même chemin & dans le même ordre qu'on étoit venu.

Chacun portoit au fond du cœur l'impreſſion des choſes qu'il venoit d'entendre. Ces vérités, trop peu ſenties ailleurs, ſe manifeſtoient avec toute leur force à nos Inſulaires, qui n'étoient point offuſqués par les préjugés. L'affreuſe guerre étoit abhorrée de tous les cœurs. Ils la regardoient comme la plus cruelle des violences, toujours injuſte chez un Peuple agreſſeur, & comme le dernier moyen qu'une Société bien ordonnée doit employer pour ſa défenſe. Ils gémiſſoient d'avoir pour voiſin un ennemi barbare & ſans raiſon, qui n'écoutant que ſa férocité & les conſeils d'une vengeance implacable, les tenoit toujours dans l'incertitude & dans la crainte d'une nouvelle irruption; mais plus ils déteſtoient la guerre, plus ils vouloient éviter les maux qu'elle traîne après elle, & plus ils devoient porter de ſoins & d'attention à la

prévenir, en augmentant leur force intérieure, & en effrayant les Barbares par l'appareil d'une puiſſance formidable.

La premiere choſe dont on s'occupa, fut la réparation des édifices qui ſubſiſtoient encore hors de la citadelle, & la reconſtruction des maiſons indiſpenſables aux divers ménages. On profita de la circonſtance pour les placer dans l'ordre le plus agréable, & leur donner toutes les commodités dont elles étoient ſuſceptibles. Le travail fut fait en commun, & perſonne ne ſe diſpenſa d'aider les autres de ſes conſeils & de la main. Ceux pour qui on travailloit, & qui n'avoient point de domicile à eux, logeoient, en attendant, comme ils le pouvoient, ſous les toits de leurs freres, ou ſous des tentes & des cabanes déjà dreſſées pour les mettre à couvert. Les moins laborieux travailloient avec ardeur, ils

travailloient pour leurs freres. Comme en bâtiſſant on ne ſongea d'abord qu'au plus étroit néceſſaire, cette premiere opération fut bientôt achevée. Les moulins furent enſuite rétablis; après quoi, le remplacement des vignes arrachées, celui des arbres, & les labours d'une partie des champs, prirent tous les ſoins de la Colonie, qui, ſurchargée par cette multitude d'occupations extraordinaires, ne pouvoit pas ſe flatter d'enſemencer cette année la moitié des terres qu'elle avoit coutume de mettre en valeur.

Avant d'en venir pourtant à cette eſpece d'abandon, qui devoit priver la Colonie d'une moitié de ſa ſubſiſtance, il fallut examiner amiablement ce qu'il y avoit de grains & d'autres proviſions dans les magaſins & les greniers de chaque famille, afin de s'aſſurer s'il en reſtoit aſſez dans l'Iſle, pour ſuppléer à ce qui

devoit manquer à la récolte future ; & l'on se convainquit qu'avec de l'économie & les secours ordinaires de la pêche & de la chasse, la Colonie auroit de quoi subsister jusqu'à la seconde moisson.

On connut alors plus particuliérement quels étoient les chefs de famille les plus soigneux de cultiver leurs terres, & combien il étoit important pour l'existence & le bonheur d'une Société, de posséder un grand nombre de cultivateurs intelligens & riches, puisque leur industrie, leurs avances & leurs richesses formoient la vraie base de sa prospérité, & lui fournissoient toujours les plus sûres ressources. Ce n'est pas qu'on imaginât qu'aucun de ses riches cultivateurs, maître absolu de ses propriétés, pût ou dût être forcé à distribuer gratuitement aux autres les fruits que son travail avoit tirés de ses

terres. Le Gouvernement, qui avoit reconnu d'une maniere si expresse les droits sacrés de la propriété privée, & qui n'étoit institué que pour la protéger, le Gouvernement n'avoit garde d'exiger d'aucun Citoyen rien de contraire à ces droits. Mais dans l'état actuel de la Colonie, il pouvoit inviter les propriétaires à sortir des bornes étroites de l'intérêt personnel, pour s'empresser de secourir leurs freres dépourvus de provisions; & c'est ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si les Citoyens aisés n'eussent tous, & comme de concert, prévenu ces invitations, en offrant tout ce qu'ils possédoient de vivres au delà des nécessités les plus urgentes de leurs familles. Quelques-uns même ne s'en tinrent pas là. Ils prirent jusque sur leur nourriture, espérant en la Providence & comptant courageusement sur les ressources de leur industrie. Le besoin de

ſecours mutuels étoit trop connu de tous les membres de la Colonie, & trop vivement ſenti de tous les cœurs, pour que quelqu'un pût ſe refuſer à ce que l'amour du prochain & ſon intérêt propre bien entendu lui demandoient pour les autres. On tint regiſtre des offres de chacun, afin de pourvoir au beſoin exactement & ſans délai. Moyennant ces précautions, les familles les plus dépourvues n'eurent plus à craindre la diſette; & toute la Société eut la liberté de continuer à s'occuper, & ſans diſtraction, des travaux que commandoient la prudence & la ſûreté publique.

Ce qu'on avoit de mieux à faire à cet égard, c'étoit de fortifier les approches de l'Iſle, de maniere à fermer déſormais tout accès à l'ennemi. Les remparts élevés dont la Nature l'avoit entourée, & la chaîne qui barroit l'embouchure de la riviere, n'avoient

pas ſuffi pour arrêter les Negres. Ils avoient trouvé l'endroit foible de la côte, & s'y étoient fait un paſſage juſqu'au milieu des terres. C'étoit une porte toujours ouverte à leurs invaſions. D'autres endroits peut-être pouvoient laiſſer encore à leur audace la facilité de s'élever juſqu'à la crête des montagnes & de la franchir. On avoit cru trop légérement que cela n'étoit pas poſſible. L'expérience venoit de prouver la fauſſeté de cette opinion.

Il devenoit donc indiſpenſable de viſiter ſcrupuleuſement l'enceinte eſcarpée de l'Iſle, pour connoître les points qui pouvoient faire craindre les entrepriſes de l'ennemi, & d'examiner enſuite les moyens de les rendre inabordables.

Ces conſidérations importantes déterminerent le Chef de la Société (dont nous ne parlerons plus déſormais que

ſous le nom de *Pere*), à nommer des inſpecteurs à cet effet. Le choix tomba ſur les chefs de famille qui avoient le plus d'années & d'expérience. Henri, Baptiſte & Philippe furent deſtinés à faire par mer, la viſite des côtes, tandis que Charles & Guillaume eurent ordre de ſuivre les hauteurs & de régler leurs pas & leurs obſervations ſur la marche & les renſeignemens de la chaloupe, qu'ils ne devoient point perdre de vue.

Le Pere lui-même voulut aſſiſter à ces travaux, & ſuivre la courſe par mer. Un temps calme & ſerein invitoit à l'entreprendre. On fit en conſéquence les préparatifs néceſſaires. On arma le bâtiment : la chaloupe ſortit de la baie, doubla la pointe de l'obſervatoire, & au moyen des rames, vogua doucement vers le nord en longeant la côte, & s'en approchant autant que les écueils dont la

mer étoit semée, pouvoient le lui permettre; en même temps que les piétons parcouroient, dans la même direction, les cimes qui dominoient sur la mer. Les uns & les autres étoient pourvus de lunettes d'approche & d'instrumens propres à mesurer les hauteurs, & s'en servoient pour mieux assurer, ou pour vérifier les observations, quand ils ne pouvoient les faire que de loin.

Deux jours furent employés à cette double inspection prolongée jusqu'au pied des montagnes. On mit trois jours pour visiter la côte du midi, & le résultat unanime de ces observations fut qu'il n'y avoit, dans toute cette longueur de côtes, que deux endroits accessibles; l'un au sud, celui-là même à la faveur duquel le Chevalier des Gastines étoit entré dans l'Isle, pour la premiere fois; l'autre au nord, par où les Negres

avoient pénétré. Ce dernier étoit plus facile & plus abordable. Le reſte de l'enceinte avoit par-tout une roideur & une élévation qui ne laiſſoit aucun eſpoir de la franchir. Ajoutons que les reſſifs & les rochers, dont les pointes noires ſe montroient de toutes parts à fleur d'eau, à plus d'un mille de diſtance du pied de la côte, ne permettoient aux barques légeres d'en approcher, même par un temps calme, qu'avec beaucoup de précautions.

Ainſi, pour enclore parfaitement la partie baſſe de l'Iſle, il ne s'agiſſoit plus que de fermer ces deux paſſages, & la réſolution en fut généralement priſe; mais comme on n'étoit pas également d'accord ſur la maniere de l'exécuter, & que la choſe méritoit une mûre délibération, on tint conſeil pour ſe décider ſur ce qu'on avoit à faire à cet égard.

Quelques-uns des opinans prétendirent qu'il suffisoit de bâtir sur la crête des lieux désignés, avec de grandes & fortes pierres cimentées à chaux & à sable, un mur épais, de dix à douze pieds de hauteur; qu'il n'en falloit pas davantage pour arrêter des hommes privés du secours des Arts, & qui ne pouvoient employer que leurs forces naturelles pour vaincre cet obstacle. D'autres proposerent de placer une redoute aux mêmes endroits, & d'y tenir des sentinelles, pour pouvoir avertir à temps la Colonie de se mettre en état de défense.

Les esprits étoient partagés entre ces deux avis, lorsque Philippe, qui opina le dernier, exposa un troisieme moyen, remarquable par sa singularité, mais plus encore par la sagesse du dessein & par son importance. Voici le précis des observations & du projet de Philippe.

» Bâtir un mur, dit-il, sur le haut » de la crête, loin des habitations, » & sans y mettre une garde qui » puisse le défendre, c'est faire une » entreprise inutile à notre sûreté. On » pense qu'il résistera seul aux tenta- » tives d'un ennemi sauvage & nulle- » ment industrieux ; mais quelle in- » dustrie faut-il à des hommes hardis, » vigoureux, exercés, pour éluder » ou pour franchir même un pareil » obstacle ? Les Negres pourront dé- » barquer tranquillement au pied de » la côte, la gravir sans être troublés ; » essayer tout ce que leur intelligence » naturelle sçaura leur suggérer pour » pénétrer dans l'Isle, sans qu'on s'y » oppose, ou même sans qu'on les voie. » Ce mur que vous regardez comme » suffisant pour vous défendre, ne » servira qu'à les dérober à vos coups » & à vos regards, & leur facilitera les » moyens d'une surprise toujours à

» craindre pour la Colonie. Parvenus
» juſqu'au pied de ce retranchement,
» ne pourront-ils pas le ſuivre juſqu'au
» bout ? Ne pourront-ils pas, en s'éle-
» vant ſur les épaules de leurs cama-
» rades, atteindre la hauteur du mur,
» & deſcendre de notre côté ? Cette
» ſuppoſition n'eſt-elle pas vraiſem-
» blable ? Mais que dis-je, une ſup-
» poſition ? Ne les avons-nous pas vus
» grimper ainſi ſur le rempart de la
» citadelle, à travers le feu du canon
» & de la mouſqueterie ? On ne peut
» donc adopter ce projet, dont l'exé-
» cution ſeroit plus pernicieuſe, à
» raiſon de la confiance qu'il inſpi-
» reroit.

» Le projet de conſtruire des re-
» doutes, ne préſente pas, il eſt vrai,
» tous les inconvéniens de l'autre ;
» mais il en a trop encore pour mériter
» qu'on l'adopte. Quand il n'y auroit
» que l'embarras de porter ſi haut les

» matériaux néceſſaires à leur conſ-
» truction, & la difficulté de bâtir
» ſur des crêtes ſi étroites & ſi iné-
» gales, devroit-on ſe réſoudre à
» prendre ce parti toujours couteux
» & peut-être impraticable ? Mais,
» fût-il poſſible de conſtruire ces re-
» doutes auſſi facilement qu'on le dit,
» je ne vois pas quels en ſeroient les
» avantages ; car on y mettra ſeule-
» ment des ſentinelles, ou l'on y
» tiendra une garde. Dans le premier
» cas, la ſentinelle ne ſçauroit pré-
» venir ni empêcher une irruption
» ſoudaine ou nocturne de l'ennemi,
» qui auroit le temps de ſe porter
» au centre de l'Iſle, avant que la
» Colonie pût s'oppoſer à ſes efforts.
» Dans le ſecond, l'emploi des hom-
» mes chargés de garder ces redoutes,
» priveroit la Société des bras les plus
» utiles, & leur entretien excéderoit
» peut-être ſes forces actuelles. Nos

» travaux ordinaires & nourriciers en
» seroient non seulement affoiblis,
» mais visiblement interrompus ; ajou-
» tez que ni l'une ni l'autre de ces
» précautions, ne rendant absolument
» impossible une nouvelle irruption
» des Negres, nous laisseroit toujours
» dans l'incertitude de les voir repa-
» roître, & dans les cruelles alarmes
» que nous cherchons à dissiper. Il
» faut donc avoir recours à d'autres
» moyens de nous rendre tranquilles,
» & je n'en vois qu'un seul qui me
» paroisse efficace, & que je croye
» devoir vous proposer. Mais avant
» de vous faire part de mon plan,
» trouvez bon que je vous prie de
» ne pas le censurer, sans avoir pris
» connoissance des ressources que je
» vous offre en même temps pour
» le mettre à exécution, & sans avoir
» bien pesé toutes ses conséquences.

» Deux endroits seuls de l'Isle nous

» tiennent dans l'inquiétude & dans
» la crainte. Et pourquoi notre in-
» quiétude n'a-t-elle pour objet que
» ces deux points ? C'eſt qu'ils ne
» ſont pas auſſi forts que les autres ;
» mais rendez-les auſſi roides & auſſi
» eſcarpés ; coupez-les en précipice,
» comme les rochers qui forment le
» reſte de la côte, alors on ne pourra
» ni les franchir, ni même en appro-
» cher ; & tranquilles à cet égard,
» toutes vos alarmes ceſſeront, parce
» que vous ſerez aſſurés que l'en-
» ceinte de l'Iſle eſt également inac-
» ceſſible dans toutes ſes parties.

» On me demandera, ſans doute,
» de quelle force je prétends me
» ſervir pour opérer cet eſcarpement ;
» & ſi les travaux & les dépenſes
» qu'exigera cette entrepriſe, n'excé-
» deront pas de beaucoup ceux qui
» ſuivroient l'exécution des projets
» que je déſapprouve. Je réponds
» d'abord,

» d'abord, qu'on ne ſçauroit acheter
» trop cher une parfaite ſécurité.
» Une Société comme la nôtre ne
» devroit pas balancer à ſe procurer
» ce bien ineſtimable, fût-ce même
» au plus haut prix, pourvu qu'il
» n'excédât pas ſes facultés : mais nous
» n'avons pas à faire pour cela de
» tels ſacrifices : nos dépenſes & nos
» travaux, quoique conſidérables,
» ne doivent point nous épouvanter.
» D'ailleurs, le moyen que je propoſe
» eſt également ſimple & puiſſant, &
» perſonne ne doutera de ſes effets,
» quand je nommerai la poudre à
» canon. Un certain nombre de mines
» bien faites & bien placées, en fai-
» ſant ſauter les rochers que le pied
» de l'homme peut gravir encore,
» fermera pour toujours l'accès de
» l'Iſle à l'ennemi «.

A ce mot de poudre à canon, l'impétuoſité naturelle de Baptiſte ne lui

permit pas d'attendre la fin de ce discours, pour répondre à Philippe. » Faites-vous attention, mon frere, » lui dit-il, que la poudre à canon » est de toutes les provisions de la » Colonie la moins abondante, & » cependant la plus nécessaire à sa » défense ; que nous n'avons point » tenté de la renouveler ; que nous » ignorons même encore si l'Isle peut » fournir à notre industrie de quoi » pouvoir en fabriquer de nouvelle, » & que, par toutes ces raisons, » elle doit être ménagée avec la plus » grande économie ? Si vous employez » la poudre qui nous reste à casser des » rochers, nos armes les plus fortes » deviendront inutiles. Que le hasard » alors, ou la vengeance, fasse par- » venir les ennemis jusqu'à nous, » nous ne serons plus en état de » les repousser ; & dans le cas même » où ils ne pourroient franchir les

» barrieres de l'Iſle, nous ne devons
» plus ſonger à en ſortir, & nous voilà
» déſormais empriſonnés dans ſon en-
» ceinte. Après avoir perdu l'inſtru-
» ment de notre ſupériorité ſur les
» Barbares, diſons mieux, de notre
» liberté, nous ſeroit-il permis de
» paroître en mer, ſans craindre,
» avec raiſon, de tomber ſous leurs
» coups, ou de devenir leur proie ?

» Raſſurez-vous, je vous prie, lui
» répondit Philippe ; je n'ai pas conçu
» le plan que je viens d'expoſer, ſans
» avoir déjà prévu toutes ces objec-
» tions ; & ſi vous aviez eu la patience
» de m'entendre ſans m'interrompre,
» vous auriez pu, je penſe, vous diſ-
» penſer de les faire. Je connois, ainſi
» que vous, la quantité de poudre
» qui nous reſte, & l'importance dont
» elle eſt dans notre ſituation. Bien
» loin d'en vouloir priver la Colonie
» en l'employant inconſidérément à

» l'ouvrage que je propoſe, je veux
» au contraire qu'il nous donne l'oc-
» caſion de l'augmenter, & de nous
» en pourvoir de maniere à ne plus
» craindre d'en manquer. Ce n'eſt pas
» que vos alarmes ſur la diminution
» de notre poudre ſoient fondées,
» quand même nous n'aurions pas le
» moyen d'en réparer la conſomma-
» tion ; car l'uſage qu'on en feroit
» pour les mines, n'emploieroit cer-
» tainement qu'une partie de celle
» que nous avons encore : & d'ailleurs
» à quel uſage plus important pourroit-
» on la réſerver ? Ne vaudroit-il pas
» mieux s'en ſervir pour enchaîner
» les efforts de l'ennemi, que pour le
» combattre ? Mais ces conſidérations
» ſont ſuperflues, ſi la crainte de voir
» conſommer tout ce qui nous reſte
» de poudre eſt illuſoire, & j'oſe vous
» aſſurer que vous en aurez bientôt
» au delà de vos beſoins, ſi vous

» voulez me croire & me seconder.

» Il s'agit d'abord de juger si je » suis dans l'erreur, en pensant que » nous avons dans l'Isle tout ce qu'il » faut pour fabriquer de la poudre, » &, dans le cas où je ne me serois pas » trompé, d'amasser promptement les » matériaux nécessaires à sa composi- » tion, de les préparer, de les mettre » en œuvre. Je ne suis pas le seul » parmi nous qui ait acquis des con- » noissances en Chimie. Notre pere » & notre maître en toute science, » doit être versé dans la Pyrotechnie, » puisqu'elle est une partie essentielle » du savoir d'un Ingénieur ; Henri, » Guillaume, & vous-même Baptiste, » vous avez assez d'étude & de lu- » mieres pour sentir que la composi- » tion de la poudre n'est pas une » chose qui nous soit impossible. Vous » en serez convaincus quand je vous » aurai fait voir que le principal

» ingrédient de cette compoſition ne » nous manquera pas.

» En faiſant des recherches & des » fouilles au pied des montagnes qui » avoiſinent les mines de fer, j'ai » trouvé pluſieurs fois de petits creux » remplis de nitre (*a*). Les circonſ- » tances ne m'ont pas permis de » pouſſer plus loin cette découverte ; » mais il eſt comme indubitable qu'en » étendant, qu'en augmentant les » fouilles dans ce canton, nous en » trouverons en grande quantité (*b*).

(*a*) Le nitre ou ſalpêtre eſt un genre de ſel neutre ou moyen, formé par l'union d'un acide particulier, appelé nitreux, à une baſe alcaline ou terreuſe.

(*b*) La plupart des Chimiſtes aſſuroient, il n'y a pas long-temps, qu'on ne trouvoit pas, ou du moins qu'en très-petite quantité, ce ſel tout formé dans la terre. Pour faire prévaloir cette opinion, ils

» Nous avons du soufre : les envi-
» rons du volcan en recelent beau-
» coup ; & les bois tendres & légers

---

combattoient par des raisonnemens alambiqués, les assertions & les observations des Chimistes qui soutenoient le contraire. Cependant les récits des anciens Naturalistes, le témoignage des Voyageurs, les relations des Commerçans, s'accordoient à dire qu'on trouve beaucoup de nitre ou salpêtre naturel dans la terre, aux Indes, en Arabie, en Egypte, & dans plusieurs autres pays de l'Afrique. Vainement on a voulu contester ces faits ; on ne peut nier aujourd'hui l'existence du nitre naturel. Indépendamment de l'exemple rapporté dans ces Mémoires, le succès des recherches, faites l'année 1784, par ordre du Gouvernement des Deux Siciles, & qui a été annoncé dans les Nouvelles publiques, ne laisse plus de doute à cet égard. On a trouvé tant de nitre dans un canton de la Calabre, qu'on en a tiré dans les premieres fouilles pour plus de cent mille écus. *Note de l'Editeur.*

» propres à fournir le charbon néceſ-
» ſaire, ſe préſentent de toutes parts.
» Tout ce que j'entrevois de difficile
» dans cette entrepriſe, c'eſt la partie
» de la manipulation dont perſonne
» d'entre nous ne connoît par lui-
» même la pratique; mais les livres,
» les conſeils de notre pere, & nos
» eſſais, nous mettront bientôt au fait
» de ce travail.

» Je dois obſerver, avant de finir,
» que le temps & la circonſtance
» préſente exigent que mon projet
» ſoit examiné ſur le champ; & que
» la poſſibilité en étant une fois re-
» connue, on commence les travaux
» ſans délai. Quel que puiſſe être le
» reſſentiment des Negres, il eſt évi-
» dent que le ſentiment de leurs
» pertes, & l'inſuffiſance de leurs
» forces, arrêteront quelque temps leur
» courage. La prudence nous avertit
» de profiter de cet intervalle pour

» nous mettre déſormais à l'abri de » tous leurs efforts. Ne perdons pas » un moment pour nous prémunir » contre leurs attaques. Le repos & » le bonheur de la Colonie dépen- » dent peut-être de notre diligence » à prévenir ainſi toute nouvelle » guerre «.

Le zele de Philippe pour le bien public étoit ſi connu ; il avoit rendu tant de ſervices à la Colonie, & l'on avoit une ſi haute idée de ſon génie (*a*) & de ſes lumieres, que,

(*a*) Je voudrois qu'il me fût permis de ſupprimer de ces Mémoires, tout ce que la prévention d'un frere trop tendre a cru pouvoir y dire de moi. Je demande pardon à mes Lecteurs, de laiſſer ſubſiſter ces louanges que j'ai peu méritées & que mon caractere déſavoue ; mais obligé, par ordre du Pere, de rapporter ce qui me concerne, tel que je l'ai trouvé, & cet ordre étant connu, je n'aurois pu m'y

quoique le plan qu'il venoit de présenter eût d'abord paru fort étrange, l'estime & l'affection particuliere qu'on avoit pour l'Auteur, le fit écouter avec complaisance ; & l'on convint unanimement qu'on ne pouvoit en proposer un plus utile, si toutefois il étoit possible de l'exécuter.

En conséquence, le projet fut adopté sous condition. Le Pere commanda les fouilles nécessaires pour s'assurer de l'existence du nitre, & pour l'extraire du pied des montagnes ; & Philippe fut nommé Directeur de ces travaux. Le même jour, on se transporta sur les lieux avec tous les préparatifs qu'exigeoit une entreprise qui devoit se faire loin des habitations, & sembloit devoir être de longue durée. On ouvrit, on creusa

---

soustraire sans me faire soupçonner d'une fausse modestie. *Note de Philippe.*

la terre aux endroits indiqués, & l'on reconnut bientôt la vérité des rapports & des conjectures de Philippe. On trouva de très-beau nitre, & en plus grande abondance que Philippe lui-même ne l'avoit eſpéré. Le Pere, qui fit l'eſſai de ce nitre, le jugea parfait (*a*).

(*a*) Le ſalpêtre propre à faire de la poudre, doit être de la troiſieme cuite, c'eſt-à-dire, bien purifié de toute matiere étrangere. Pour en juger, il faut prendre un grain de ſalpêtre, le poſer ſur un morceau de chêne ou autre bois non réſineux, & y mettre le feu avec un charbon ardent. S'il pétille en brûlant, c'eſt une marque qu'il contient du ſel marin. Si l'on obſerve un bouillon épais qui empêche la flamme de s'élever, c'eſt qu'il eſt encore gras; & lorſqu'il eſt conſumé, s'il laiſſe une ſorte de craſſe tirant ſur le noir, c'eſt qu'il y a quelque matiere terreſtre; mais s'il jette une flamme blanche & qui s'éleve avec ardeur, & s'il ſe conſume entiérement, en ſorte qu'il ne reſte qu'un

On trouva pareillement, non loin de la montagne brûlante, du soufre en abondance. Enfin l'on découvrit dans le même canton deux nouvelles mines, une de cuivre, & l'autre d'étain ; toutes les deux fort riches, peu profondes, & de la meilleure qualité. L'importance du motif qui avoit déterminé les fouilles, & qui faisoit une loi aux travailleurs de ne pas se distraire de leur premier objet, ne permit pas dans ce moment qu'on s'occupât de leur exploitation ; mais Philippe & Baptiste ne tarderent pas à y revenir bien accompagnés, pour en extraire des métaux ; & l'on verra bientôt l'usage utile qu'on fit de ceux qu'on en tira. Contentons-nous de dire maintenant, qu'on recueillit une ample provision de

---

peu de blanc, qui est du sel fixe, on peut s'assurer que ce salpêtre est bien purifié. *Encyclop. méthod. Dict. des Arts, t. 1, p. 120.*

ſoufre & de ſalpêtre, & qu'il fallut faire un grand nombre de charrois pour les voiturer juſqu'au bord de la riviere, ainſi que pluſieurs voyages avec la chaloupe, pour les tranſporter de là juſqu'à l'endroit choiſi pour les mettre en œuvre.

Afin d'accélérer l'ouvrage, tandis qu'une partie des travailleurs étoit employée à extraire & à tranſporter le ſoufre & le nitre, d'autres abattoient des bois légers, les coupoient, les réduiſoient en charbon (*a*), & les

(*a*) Tout charbon n'eſt pas également propre à entrer dans la compoſition de la poudre. Celui que l'on emploie dans preſque tous les moulins à poudre, & qui eſt généralement reconnu pour le meilleur, eſt fait de bois de bourdaine ou de nerprun. On ſe ſert, à ſon défaut, du ſaule, du coudrier, du tilleul, du tremble, & autres bois tendres & légers. Celui de chenevottes ou tilles de chanvre eſt excellent.

voituroient à peu de distance du lieu où l'on devoit les employer ; en sorte que quand on eut achevé de transporter le nitre & de le purifier ainsi que le soufre (*a*), il ne fut plus question que d'opérer le mélange de

(*a*) Le soufre doit être de couleur jaune ou citrine, pour être bon. On peut éprouver le soufre en le mettant sur le feu entre deux terrines vernissées. S'il se sublime & s'attache à celle d'en haut, il est de bonne qualité ; autrement il ne faut pas s'en servir. Il y a deux moyens pour le rendre plus pur qu'il ne se trouve dans le commerce. L'un est de le fondre à petit feu, de le bien écumer, & de le passer à travers un linge. L'autre est de tirer la fleur de soufre par sublimation. Cette sublimation se fait au bain de sable. L'on ne donne que le degré nécessaire pour faire monter les fleurs de soufre, & l'on garantit le chapiteau, le plus qu'il est possible, de la chaleur. *Encyclop. méthod. Dict. des Arts*, *tome* 1, *page* 121.

ces matieres dans la juſte proportion & de la maniere convenable pour compoſer la poudre (*a*).

On les mit donc enſemble dans des mortiers de bois, & on les pila avec des pilons de même matiere, pendant douze heures de ſuite. On eut ſoin d'humecter, de temps en temps, ce mélange avec un peu d'eau, pour empêcher que trop échauffé par le pilon, il ne vînt à

(*a*) La compoſition de la poudre conſiſte dans le mélange exact & très-intime de 75 parties de nitre purifié, de 15 ½ parties de charbon, & de 9 ½ parties de ſoufre. La poudre a toute ſa force, lorſque tout le nitre qu'elle contient s'enflamme rapidement. Il eſt eſſentiel que le mélange des matieres ſoit dans les proportions qu'on vient d'indiquer. Si la quantité de ſoufre & de charbon étoit excédente, elle arrêteroit l'activité de la poudre, parce que le ſoufre & le charbon ne peuvent égaler l'inflammation du ſalpêtre.

prendre feu. Quand la trituration fut achevée, on passa la poudre à demi-seche dans de grands tamis de parchemin, faits exprès pour la grainer (*a*). On fit sécher les grains à l'ombre sur de grands linges, & quand ils n'eurent plus d'humidité, la poudre fut faite. Mais avant d'en venir là, le Pere, qui surveilloit cette manipulation, que la négligence ou l'incurie pouvoit rendre périlleuse ou du moins très-dommageable, avoit eu soin que tous ceux qui s'en occupoient prissent les précautions les plus

(*a*) Pour grainer la poudre, on la met, avant qu'elle soit parfaitement seche, & à une certaine épaisseur, sur des cribles dont les trous sont de grandeur convenable. On met sur cette couche de poudre un couvercle de bois qu'on agite par un mouvement horizontal, qui force la poudre à passer par les trous du crible & à se grainer.

ſcrupuleuſes. Il avoit fait pluſieurs eſſais en petit, avant de permettre de travailler en grand, & l'on éprouvoit en ſa préſence la poudre qu'on tiroit de chaque eſſai (*a*), pour s'aſſurer des

---

(*a*) Pour éprouver la poudre, il faut en verſer plein un dé ſur un papier blanc & bien ſec. On la touche légérement avec un charbon ardent. Si elle prend feu ſubitement & s'éleve en l'air en forme de cercle, ſans brûler le papier, y laiſſant ſeulement une tache gris de perle, c'eſt une preuve qu'elle eſt excellente ; mais ſi elle eſt mauvaiſe, elle brûlera le papier, parce qu'elle ſera lente à prendre feu. La poudre qui noircit le papier contient trop de charbon. Si la marque eſt jaune, c'eſt qu'il y a trop de ſoufre. S'il reſte de petits grains après que la poudre s'eſt élevée, & s'ils prennent feu en les touchant avec un charbon ardent, c'eſt ſigne que la poudre a été mal façonnée & que le mélange n'en eſt pas exact ; & ſi ces grains ne prennent pas feu, c'eſt ſigne

progrès de l'induſtrie des fabricans ; & de la bonté de leur ouvrage.

Dès que l'expérience eut fait connoître les procédés qui donnoient la poudre la plus inflammable & la plus active, on s'en tint à ceux-là, & on ſe hâta d'en faire uſage pour mettre en œuvre toutes les matieres qu'on avoit déjà préparées dans cette vûe. La quantité de poudre que produiſit cette fabrication fut telle, qu'on eut à peine aſſez de vaiſſeaux vides pour la contenir. En même temps, elle ſe trouva ſi bonne, que des canons qu'on en chargea pour l'éprouver, porterent le boulet beaucoup plus loin qu'une charge plus forte de l'ancienne poudre. Ce ſuccès augmenta beaucoup l'eſtime qu'on avoit pour Philippe : le mérite prenoit ſans effort ſes droits naturels ſur tous les eſprits.

---

que le ſalpêtre n'a pas été bien raffiné. *Encyclop. mét. Dict. des Arts*, *t.* 1, *p.* 121.

Auſſi-tôt que cette proviſion néceſſaire fut achevée, on ſe mit en devoir de procéder à l'eſcarpement des endroits acceſſibles de la côte. On forgea d'abord des outils de mineur, des aiguilles, des pinces, des curetes, des coins, &c. après quoi les travailleurs diviſés en deux bandes, ſous la conduite de Philippe & de Baptiſte, munis de toutes les choſes dont ils avoient beſoin pour leur entrepriſe, ſe rendirent par mer, les uns au nord, les autres au midi, ſur les lieux mêmes qui devoient leur ſervir d'ateliers. Ils commencerent par nettoyer le bas des rochers où s'appuyoit le roide ſentier, ou, pour mieux dire, le degré raboteux qui donnoit entrée dans l'Iſle. C'étoit là qu'en venant de la mer, on mettoit pied à terre, pour gravir le pendant juſqu'à la crête. A l'aide des pinces, des léviers, des maſſes de fer, on battit, on ébranla,

on détacha toutes les groſſes pierres qui n'étoient pas intimément adhérentes au vif du rocher. Enſuite on appliqua le mineur aux parties ſaillantes les plus voiſines de l'eau, ne laiſſant de cette baſe qu'un petit eſpace pour pouvoir ſe tenir en travaillant.

Guidés par les conſeils du Pere, éclairés par leur génie, les travailleurs chargés de cet ouvrage, s'induſtrierent pour placer leurs mines de la maniere la plus avantageuſe. Ils tenterent d'abord pluſieurs méthodes; mais après quelques mépriſes toujours inévitables dans les premiers eſſais, ils renoncerent aux mines perpendiculaires, trop grandes ou trop profondes, qui demandent beaucoup de temps & de travail, & ne produiſent ſouvent que peu ou point d'effet. Ils préférerent d'employer de petites mines priſes dans la direction des couches du rocher, parce qu'elles

joignoient, à l'avantage d'être plus faciles à faire & plus tôt chargées, celui de produire un effet plus certain, & d'accélérer la réuſſite de l'entrepriſe.

Deux mois d'un travail opiniâtre terminerent ce grand & pénible ouvrage, avec tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer; & l'on n'eut qu'à s'en applaudir, quoiqu'il manquât d'être funeſte à la Colonie, qui ſe vit au moment d'y perdre pluſieurs de ſes membres. Dans cet accident, Philippe ſe montra ſupérieur à lui-même; plein d'attachement pour ſes freres, & cédant aux mouvemens d'un cœur magnanime, il expoſa ſa vie : il ſe dévoua généreuſement pour ſauver Joſeph du danger imminent de périr. La juſtice & la reconnoiſſance qu'on doit à cette action héroïque, nous obligent à en conſacrer la mémoire : ce genre de récompenſe eſt toujours

en notre pouvoir, & c'eſt une des plus flatteuſes pour celui qui la mérite.

L'eſcarpement dirigé par Philippe touchoit preſque à ſon terme. Depuis le tiers de ſa hauteur juſqu'à ſa baſe, la côte profondément entamée par l'effort de la poudre, n'offroit déjà qu'un précipice, & l'on commençoit à ſe convaincre que l'ennemi le plus audacieux perdroit déſormais tout eſpoir de ſe frayer un paſſage dans l'Iſle par cette voie. C'étoit pour hâter la fin de cet ouvrage, que Philippe avoit diviſé la troupe des travailleurs. Il ſe tenoit avec Guillaume dans la chaloupe, pour examiner d'une certaine diſtance les progrès de l'entrepriſe, & pour indiquer ce qu'il convenoit de faire encore. Il ſe rapprochoit au beſoin, pour débarraſſer le pied de la côte du débris des rochers qui s'y amonceloient, tandis que le plus grand nombre des travailleurs, placé

au deſſus du précipice, s'occupoit du ſervice des mines. Les uns & les autres, prudemment attentifs à en prévenir l'exploſion, ſe mettoient à l'abri de la grêle de pierres qu'elles lançoient, en ſe cachant derriere la pointe des rochers de la crête, ou en approchant la chaloupe tout près de la côte.

Les choſes étoient en cet état, & l'on venoit de prendre les précautions ordinaires contre ce danger, lorſqu'une nouvelle mine, à laquelle on avoit mis le feu, tardant à partir, Joſeph, qui l'avoit chargée, impatienté de ſon mauvais ſuccès, voulut en connoître la cauſe, & s'aſſurer par lui-même ſi la meche ne s'étoit pas éteinte. Dans ce deſſein, il revint ſur le foyer de la mine pour changer la meche ou la rallumer; mais cette hardieſſe imprudente le mit dans le plus grand péril. Arrivé au rocher miné, qui

pendoit ſur le précipice, ſoudain la poudre prend, la mine part. Une partie du rocher vole en éclats, & celle qui ſupporte Joſeph ſe fend & ſe détache. Joſeph, bleſſé à une jambe, chancelle ſur cette maſſe qui s'écroule, & il ne peut ſe retenir. Il n'a que le temps de ſe jeter un peu de côté, pour tenter de s'accrocher, en tombant, à une pointe de rocher qui déborde l'eſcarpement. Il la ſaiſit, s'y arrête avec un effort incroyable, & demeure ſuſpendu ſur l'abîme.

A ce ſpectacle terrible, chacun, glacé d'effroi, pouſſe des cris douloureux. On court, on s'agite au deſſus de lui pour le ſecourir; mais du bord de l'eſcarpement il eſt impoſſible d'atteindre juſqu'à lui. On eſſaye en vain de lui tendre des perches, de lui jeter des cordes. Il ne peut les ſaiſir, parce que la ſituation cruelle où il ſe trouve, ne lui permet pas de

de lâcher un moment le rocher qu'il tient embraſſé. Il ne ſçauroit recevoir du ſecours d'en bas, parce qu'il eſt trop élevé au deſſus de ceux qui ſont au pied de la côte. Cependant ſes forces s'épuiſent ; ſes bras défaillans ne peuvent plus le ſoutenir ; il va tomber & périr aux yeux de ſes freres.

Alors Philippe prenant une réſolution hardie, ſe place au deſſous de Joſeph, & mépriſant le danger d'être écraſé, il lui tend les bras, & lui crie de ſe laiſſer aller ſur lui, en prenant bien ſes meſures pour tomber juſte. Joſeph, qui n'a pas le temps de délibérer, & qui, pour ſe ſauver, ne voit d'autre reſſource que celle qu'on lui préſente, lâche le rocher en tremblant, & tombe lourdement ſur ſon frere. Celui-ci lui fait rempart de ſon corps, & rompt le coup qui l'eût briſé ſur la pierre. Joſeph, étourdi de ſa chute, demeure étendu ſur la

plate-forme, tandis que par la violence du choc qu'il éprouve, Philippe eſt non ſeulement froiſſé & meurtri, mais précipité dans la mer, à demi mort. Ainſi, lorſque le premier échappe au péril imminent qui faiſoit craindre pour ſa vie, on tremble que le ſecond ne ſoit la victime de ſon dévouement généreux.

Dans ce moment, Guillaume, qui gardoit la barque, ſe trouvoit heureuſement tout près de là. Témoin de l'accident de Philippe, il ſe jette ſur le champ à l'eau pour l'en retirer, & plongeant dans l'endroit où il l'avoit vu diſparoître, il ſaiſit ſon frere par l'habit, & le ramene bientôt à l'air; mais ce ne fut pas ſans bien des efforts qu'il vint à bout de le mettre dans la chaloupe.

Cependant l'état de Philippe exigeoit de prompts ſecours. Celui de Joſeph, quoique moins alarmant, en

demandoit auſſi. Il falloit en même temps un conducteur à la chaloupe qu'on ne pouvoit amarrer au pied de la côte, & Guillaume, qui ſe trouvoit ſeul pour ſuffire à tout cela, étoit fort embarraſſé. Afin de remplir plus facilement tous ces ſoins, il crut devoir en réunir d'abord les objets auprès de lui. En conſéquence, il pouſſa la chaloupe juſqu'à la plate-forme, pour recueillir Joſeph, qui ayant repris ſes ſens, & voyant ce qui ſe paſſoit, ſe déſoloit du malheur de Philippe, ſans ſonger au mal qu'il ſouffroit lui-même.

» Hâtez-vous, mon frere, diſoit-il » à Guillaume, pour que je puiſſe » vous aider. Je ſuis bleſſé, mais j'ai » encore de la force, & mes bleſſures » ne ſont pas mortelles «.

Dès que Joſeph fut auprès de ſon frere, il trouva le moyen d'arrêter la chaloupe, en l'attachant avec une

corde à une pointe de rocher qui ſortoit de l'eau. Après quoi, libre de ſeconder Guillaume, il ne ſongea plus, à ſon exemple, qu'à ſecourir Philippe. Etendu dans le fond du bateau, ce dernier étoit toujours ſans connoiſſance & ſans mouvement. Il reſpiroit encore; mais le ſang qu'on voyoit ſur ſes levres, dans ſes cheveux & ſur ſes habits, faiſoit trembler pour ſa vie. On avoit lieu de craindre en effet qu'il n'eût le corps fracaſſé; que quelques vaiſſeaux ne ſe fuſſent rompus dans la poitrine, ou tout au moins qu'il ne fût bleſſé dangereuſement. Cependant, quand, pour s'en convaincre, on l'eut dépouillé & viſité par-tout ſcrupuleuſement, on ne découvrit rien qui parût juſtifier ces alarmes. On remarqua ſeulement au côté de la tête, une bleſſure peu profonde qu'il s'étoit faite en tombant dans la mer. Le

ſang dont ſes levres étoient couvertes, ne venoit que de la bouche, & celui qui paroiſſoit ſur ſes habits, ſortoit des bleſſures de Joſeph.

Un peu raſſurés par ces obſervations, les deux freres mirent tout en uſage pour faire revenir Philippe, & ils eurent la ſatisfaction d'étancher ſon ſang & de lui rendre la connoiſſance. En ouvrant les yeux, il vit & reconnut Joſeph. Cette vue le ranima & ſervit beaucoup à le fortifier : bientôt il ſe mit ſur ſon ſéant, & prit plaiſir à le conſidérer des pieds juſqu'à la tête, comme pour s'aſſurer ſi c'étoit lui, & pour jouir du plaiſir de le voir après l'avoir cru perdu. La joie de ſon cœur ſe montra ſur ſon viſage ; mais s'appercevant enfin des bleſſures de Joſeph, & remarquant qu'on n'avoit pas encore pris ſoin de les panſer, il regarda Guillaume d'un air attendri ; puis faiſant effort

pour parler, il le pria de le laiſſer pour s'occuper de ſon frere.

La mine avoit fortement entamé le gras de la jambe de celui-ci. Son mal ne faiſoit pas craindre des ſuites dangereuſes ; mais le mouvement & la chaleur du jour ayant irrité la plaie, elle étoit devenue infiniment ſenſible, & Joſeph ne ſe ſoutenoit, en quelque ſorte, que ſur un pied. Cela fit que cédant au beſoin de ſon état & à la recommandation de Philippe, il s'aſſit pour ſe prêter aux ſoins qu'on vouloit prendre de lui. Guillaume lava la bleſſure de Joſeph, y mit une compreſſe & l'enveloppa d'un linge. Enſuite, détachant la chaloupe, il prit le chemin de la baie, où il ſe hâtoit d'arriver pour remettre auſſi-tôt les bleſſés dans le ſein de leurs familles ; mais il n'étoit pas à la moitié de la route, qu'il lui arriva du ſecours.

C'étoit le Pere qui, plein d'inquiétude du malheur de ſes fils, venoit lui-même s'aſſurer de leur état, les ſoulager & les ramener. La nouvelle de ce double accident lui avoit été portée par un travailleur compagnon de Joſeph, qui avoit couru à la citadelle pour demander du ſecours au Pere commun. De peur d'alarmer Eléonore & les femmes des deux freres, le Pere avoit d'abord défendu de parler de ce déſaſtre; enſuite il s'étoit embarqué dans une chaloupe qu'il avoit pourvue des choſes néceſſaires au ſoulagement des bleſſés.

En abordant ſes deux fils, il ne vit pas leur air ſouffrant ſans une vive émotion. Il les embraſſa, les conſola, & s'étant fait découvrir leurs plaies, les baſſina lui-même; après quoi, les ayant fait coucher ſur des matelas qu'il avoit portés tout exprès, il les

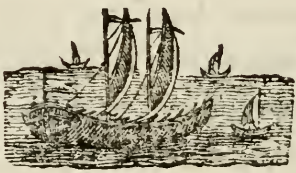
ramena jusqu'au rivage de la baie, le plus voisin de la citadelle.

Il étoit nuit quand on y arriva. Les blessés, à la faveur de l'obscurité, pouvoient se rendre chez eux sans être apperçus; mais leur apparition subite & inattendue auroit pu causer une révolution dangereuse dans le cœur sensible de leur mere & de leurs épouses. Cette considération engagea le Pere à faire halte en cet endroit. Il prescrivit à ses gens de rester là jusqu'à ce qu'il les fît avertir. Pour lui, il les devança à la citadelle, afin de préparer les esprits à la nouvelle de leur accident, & d'adoucir par la maniere de l'annoncer, l'impression vive & douloureuse qu'auroit pu faire, sans cela, la vue subite de leur état. Ainsi, dans le récit qu'il fit à Eléonore & à ses filles, de la chute des deux freres, il cacha l'excès du péril qu'ils avoient couru; il présenta leurs

bleſſures comme peu conſidérables par leurs ſuites ; il parla de leur retour comme d'une circonſtance amenée par la fin de leurs travaux ; & cette attention délicate fut heureuſe. Quoique très-affligée de ce malheur, Eléonore ne ſentit pas toute la peine qu'elle eût éprouvée, ſi elle l'avoit appris ſans être prévenue. D'ailleurs, elle crut devoir ſe contenir, pour raſſurer ſes filles, qui, pour les mêmes raiſons, retinrent au fond de leur cœur les expreſſions de leur vive douleur.

Cependant les ſoins qu'on prit des bleſſés eurent tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre. Au bout d'un certain temps, les chairs revinrent, les plaies ſe refermerent & guérirent. Les deux freres ſe rétablirent parfaitement. Toute la Colonie ſembla recouvrer la ſanté avec eux. On s'attendriſſoit ſur Joſeph ; on fut plein de reſpect

& de reconnoiſſance pour Philippe. A la ſatisfaction qu'on ſentoit en voyant les bleſſés échappés du péril & rendus à tous les vœux, ſe joignoit celle d'être enfin à l'abri des invaſions de la part des Negres. Les travaux de l'eſcarpement étoient achevés. Le Pere les viſita & les approuva. L'Iſle étoit déſormais abſolument fermée, & tous ſes habitans, après de longues peines, reſpiroient en sûreté dans leurs foyers.



CHAPITRE XLII.

Exploitation d'une mine de cuivre & d'une autre mine d'étain. Transport de ces métaux à la fonderie. Pluſieurs ménages en font des uſtenſiles de cuiſine & de la vaiſſelle. Malheurs qui en réſultent. Procédés qu'on obſerve pour faire des canons de bronze. Conſtruction d'une barque pontée de huit canons.

C'EST beaucoup pour une Société naiſſante, comme pour un Citoyen nouvellement établi, de pouvoir vivre tranquille dans ſes foyers, à l'abri d'une autorité & d'une force tutélaires ; mais ce n'eſt pas aſſez, ſi cette force ne va pas plus loin, & ne peut protéger toutes les propriétés

publiques & particulieres, par-tout où elles s'étendent. Les ouvrages faits pour fortifier l'enceinte de l'Iſle, ſuffiſoient pour la défenſe des Inſulaires; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils ſe tiendroient renfermés dans ſes remparts; car s'ils tentoient d'en ſortir pour aller viſiter les mers voiſines, qu'ils ne connoiſſoient pas encore; s'ils entreprenoient ſeulement de paſſer du bas de l'Iſle à la partie oppoſée; ſi, cherchant à profiter des avantages que leur offroient des côtes poiſſonneuſes, ils s'éloignoient de la baie pour pêcher ſur ces côtes, ils s'expoſoient dès-lors à rencontrer l'ennemi & à le combattre avec une infériorité qui pouvoit leur devenir funeſte, dans le cas où les Negres ſçauroient combiner leurs forces & tirer parti du nombre de leurs combattans.

En effet, les barques, ou pour mieux dire, la chaloupe des Inſulaires, trop

petite & ſans couverte, ne mettoit pas ceux qui la montoient, à l'abri des traits de l'ennemi. Les Negres bien conduits pouvoient l'aborder, l'enlever de vive force, & la couler à fond. Si une ſeule chaloupe avoit pu diſſiper autrefois une armée de canots, c'étoit autant l'effet de la circonſtance cruelle où ſe trouvoient alors les Sauvages, que celui des deux canons dont cette chaloupe étoit armée. Cette petite artillerie n'y étoit pas établie d'une maniere ſolide. On ne pouvoit la faire jouer qu'avec beaucoup de difficultés, & dans un gros temps elle n'auroit pu ſervir. Il falloit donc ne ſortir de l'Iſle qu'à la dérobée, s'y tenir même abſolument renfermé (ce qui répugnoit à tous les Inſulaires, vivement pénétrés du ſentiment de la liberté), ou s'embarquer ſur des bâtimens plus grands, mieux armés & plus en état de combattre

avec avantage des flottes nombreuſes de Negres ; & ce dernier parti ſoumettoit la Colonie aux travaux longs & pénibles de la conſtruction & de l'armement de ces vaiſſeaux.

Dans cette alternative, le Pere, qui ne vouloit rien faire legérement, tint conſeil avec ſes fils, pour ſe décider d'après les opinions les plus ſenſées. On délibéra quelque temps, & il y eut différens avis ; mais le noble orgueil que fait naître dans l'homme la conſcience intime de ſa liberté naturelle, & ce qu'on devoit à la dignité de la Colonie, comme Société politique, ne permirent pas d'écouter les conſeils d'une prudence trop timide. Tous les avis ſe réunirent en ce point, de mettre tout en œuvre pour ſe maintenir dans la jouiſſance des droits & des avantages qu'ils tenoient de la Nature & de leur poſition.

On réſolut de conſtruire une barque pontée, dont la hauteur de bord, la force & la grandeur puſſent mettre l'équipage hors de toute inſulte de la part de l'ennemi. Henri propoſa de donner à ce bâtiment les dimenſions & la force requiſes pour porter huit canons en batterie, & cette propoſition fut accueillie. Pluſieurs croyoient qu'on pourroit l'armer facilement, en ſe ſervant des canons qu'on avoit déjà; mais quelqu'un ayant fait obſerver que ces canons étoient en petit nombre & d'un petit calibre; que pour armer la nouvelle barque, il falloit dégarnir la citadelle & les redoutes de leur artillerie; & que, dans le cas où la chaloupe ſeroit obligée de faire de longues courſes, l'Iſle reſteroit privée, en grande partie, de ſes armes les plus puiſſantes: on crut devoir chercher les moyens de parer à ces inconvéniens, & chacun indiqua celui

qui lui paroiſſoit le plus efficace. L'un vouloit diminuer le nombre des canons que l'on prétendoit mettre ſur la barque ; l'autre ne s'inquiétoit point que l'Iſle en reſtât dépourvue. Baptiſte imagina de fondre des canons de fer pour armer le vaiſſeau, & l'on applaudit à cette idée ; mais tous les ſuffrages furent pour Philippe, qui propoſa d'en faire de bronze.

» J'ai lu, dit-il, dans pluſieurs de nos livres, que ce métail (*a*), plus fuſible

(*a*) Il ſemble, au premier coup-d'œil, qu'il faille lire *métal*, au lieu de *métail*, & que ce dernier mot eſt une expreſſion haſardée ou une faute d'orthographe ; mais ſi on y fait attention, on voit que *métail* n'eſt pas mis ici par erreur, ni ſans connoiſſance. Le mot *métail* dit en effet autre choſe que *métal*, & l'Auteur l'emploie fort judicieuſement. Quelques Ecrivains, il eſt vrai, ſe ſervent indifféremment de ces deux mots, qu'ils prennent pour

que le fer, & plus ſuſceptible de prendre au moule toutes les formes qu'on veut lui donner, eſt en même

---

ſynonymes, & d'autres ne font uſage que du mot *métal*, dans les différentes acceptions où l'on peut prendre ces deux mots; mais en cela, les uns & les autres ſe trompent. *Métal* déſigne la nature de certains corps, ou de certaines matieres fuſibles, malléables & plus ou moins ductiles & diviſibles. *Métail*, formé de deux mots réduits à ces deux ſyllabes, *met-ail*, qui ſignifient alliance ou alliage de métaux, indique un mélange de ces différentes matieres qui en compoſent une nouvelle. *Métal* enfin, eſt un corps ſimple, fuſible & malléable par eſſence; & *métail*, une compoſition qui a ces propriétés plus ou moins étendues ou modifiées, d'après les qualités diverſes des parties qui la conſtituent. L'or eſt un *métal*, ainſi que l'argent, la platine, le cuivre, l'étain, le plomb, le fer, &c. Le bronze eſt un *métail*, de même que le laiton, le potain, le ſimilor, le tombac, &c. *Note de l'Editeur.*

temps capable d'une plus grande réſiſtance. On n'a donc pas à délibérer ſur le choix. Nous avons découvert récemment des mines de cuivre & d'étain très-abondantes. Ces deux métaux ſont les principaux ingrédiens & ſouvent les ſeules matieres qu'on fait entrer dans la compoſition du bronze. Si nous ne connoiſſons pas la quantité proportionnelle dans laquelle ils doivent être employés dans cet alliage, notre premier maître le ſait; il nous en inſtruira. Nous recevrons de lui cette nouvelle leçon, comme nous en avons reçu tant d'autres. Abondamment pourvus de poudre, il ne nous manquoit que des machines plus puiſſantes que les nôtres, pour donner à notre état de défenſe toute la force qu'il peut recevoir. Dès que notre Pere voudra nous diriger, rien n'empêchera que nous n'ayons une belle & nombreuſe artillerie, & que déſormais

la citadelle, les redoutes & nos vaiſſeaux ne ſoient garnis de tous les canons dont ils auront beſoin «.

Le Pere avoit eu la même idée, mais il n'en avoit rien dit, pour laiſſer prendre plus d'eſſor à l'induſtrie de ſes enfans. Charmé de les voir ainſi répondre à ſes intentions, & d'être applaudi dans la perſonne de Philippe, il en approuva le projet, dont il ſe plut à étendre les détails & à développer les avantages. Il ordonna qu'il fût exécuté dans tous ſes points, & tout de ſuite nomma ceux de ſes enfans qui devoient travailler à la fouille des mines. Il déſigna Philippe & Baptiſte pour en diriger les travaux.

On fit en conſéquence les préparatifs du voyage. Le détachement des mineurs partit ſans délai, & ſe rendit aux lieux indiqués. Les deux Ingénieurs n'eurent beſoin, en quelque ſorte, que de placer leurs compagnons

à l'ouverture des mines ; car dès qu'ils eurent reconnu l'épaiſſeur & la direction des couches & des filons, qu'on leur eut expliqué la maniere de les ſuivre & de les exploiter, & que l'exemple de leur chef la leur eut montrée, ils furent au fait des opérations qu'on exigeoit d'eux. D'ailleurs l'amitié, la confiance, l'émulation réciproques les rendirent mutuellement attentifs, empreſſés, aſſidus. L'intelligence & l'adreſſe s'étendoient par l'expérience & par les ſecours d'autrui, &, quoique la troupe ne fût pas nombreuſe, les progrès étoient rapides, les ſuccès étonnans. Que ne peut-on pas faire dans une Société où les eſprits & les cœurs éclairés, échauffés par le ſentiment & la connoiſſance de leurs vrais intérêts, font une étroite union de leurs volontés, de leurs forces, pour opérer le bien commun !

Avec ces heureuſes diſpoſitions, toute entrepriſe eſt facile, tout travail a ſon agrément. Ce n'eſt plus pour les autres qu'on travaille, c'eſt pour ſoi-même, ou, pour mieux dire, on étend, on double ſes jouiſſances par la ſatisfaction de contribuer au bonheur d'autrui, & par la certitude de participer encore à des avantages qui aſſurent & augmentent celui de la Société.

Indépendamment de ces motifs qui facilitoient l'ouvrage, les fouilles qu'on fit au pied des montagnes ne furent pas fort pénibles. La terre n'y receloit pas profondément ſes richeſſes; elle ſembloit au contraire inviter nos mineurs à en profiter, en les leur préſentant à ſa ſurface. Le cuivre & l'étain n'étoient pas renfermés dans une étroite priſon de cailloux ou de rochers. Une pierre aſſez tendre, & en quelques endroits

un quartz facile à rompre, leur ſervoient de parois. On trouvoit le cuivre par couches doucement inclinées à l'horizon, preſque tout formé (*a*), &

(*a*) La Nature ne nous préſente que rarement & en petite quantité, le cuivre ſous ſa véritable forme. Il faut pour cela qu'il ſoit tiré de ſa mine, ſéparé d'une infinité de ſubſtances étrangeres qui contribuent à le maſquer, tant qu'il eſt dans le ſein de la terre; cependant il ſe trouve quelquefois tout formé, mais il n'eſt pas auſſi pur que celui qui a paſſé par les travaux de la métallurgie.

Il y a des mines de cuivre dans toutes les parties du Monde connu. Il s'en trouve en Europe, en Aſie, en Amérique, ſurtout en Suede & en Allemagne. Il y en a auſſi en France, qu'on travaille avec aſſez de ſuccès. *Encyclop. méthod. Dict. des Arts & Mét. tome* 3, *page* 7.

L'Iſle de Chipre ou Cypre tire ſon nom du grec χύπρος, cuivre, parce qu'elle en avoit autrefois des mines très-abondantes, qui ſont maintenant épuiſées. On

ſi peu chargé de matieres étrangeres, qu'il ne fut point néceſſaire, pour le fondre, de le paſſer pluſieurs fois au fourneau, ni de le calciner à un grand nombre de feux, pour l'épurer, comme cela ſe pratique ordinairement en Europe. L'étain s'y montroit ſous la forme d'une terre griſâtre, dans laquelle on diſtinguoit quelques points brillans. Elle étoit friable &

---

y trouvoit fréquemment le métal ſous ſa véritable forme, qui ne demandoit pas toutes les préparations & les feux multipliés qu'on eſt obligé d'employer ordinairement aujourd'hui pour le purifier.

Il y a encore des mines, même en France, qui donnent abondamment un cuivre aſſez pur, pour n'avoir pas beſoin de paſſer pluſieurs fois au fourneau. Je connois une mine de cette eſpece à Yſſandon, en Limouſin, qui, dans les eſſais qu'on en a faits, a donné plus de quarante livres d'un très-beau cuivre, par quintal de minérai. *Note de l'Editeur.*

douce au toucher. On tira de ces deux mines, en peu de temps, une très-grande quantité de minérai qui fut porté sur le bord de la riviere, & de là jusqu'auprès des forges, par la même route & de la même maniere que le fer & le salpêtre avoient été ci-devant voiturés.

Instruite & satisfaite des prompts succès de cette exploitation, la Colonie n'en aspiroit pas moins à terminer les travaux qui devoient en être la suite, non seulement par le désir naturel qu'on a de voir finir ce qu'on a commencé, mais parce que l'on approchoit de la saison pluvieuse, qui auroit immanquablement suspendu ces travaux, si on n'avoit pu faire les transports avant les pluies. Aussi tous ceux que le Pere crut devoir employer, montrerent-ils le plus grand empressement à s'acquitter de leurs fonctions. Ceux qui chargeoient

&

& conduiſoient les voitures, ou qui menoient les chaloupes & les déchargeoient; ceux qui tranſportoient la mine, le bois & le charbon auprès des forges, & ceux qu'on occupoit à la conſtruction des fourneaux néceſſaires, ſe hâtoient, à l'envi, de finir leur tâche; de ſorte que tout cela fut achevé très-promptement & fort à propos.

En effet, quand tous ces matériaux furent ſur place, le mauvais temps s'annonça. Tous les ſoins ſe tournerent alors vers l'agriculture. On conſacra les derniers momens dont on pouvoit diſpoſer, à l'opération très-importante des ſemailles. On enſemença donc le peu de champs qu'on avoit préparés, & l'on ſe hâta de mettre à couvert tout ce qui pouvoit être gâté par l'humidité. Après cela, chacun auroit pu trouver le repos dans ſa maiſon, & jouir, au milieu de ſa

famille, des loisirs que donne la saison pluvieuse, si la circonstance & les ordres du Pere n'en avoient autrement décidé ; mais l'état des choses & la vigilance du Chef ne leur permirent pas de demeurer dans le désœuvrement, tandis qu'il restoit encore tant de choses à faire. Le Pere étoit un Administrateur trop habile & trop soigneux, pour laisser perdre à la Colonie un temps précieux qu'elle pouvoit mettre à profit. L'orage & la pluie auroient bien empêché qu'on ne s'occupât, hors des habitations, d'un travail long & suivi, parce qu'en s'y livrant on se seroit exposé à l'injure du temps & aux incommodités qui en étoient la suite ; mais l'on pouvoit travailler à couvert dans les forges, à fondre la mine & à couler les canons, sans courir aucun danger.

Le Pere voulut présider à ces grandes opérations & les conduire

lui-même. Il avoit une expérience qui manquoit à ſes enfans. Il ſe fit donc un plaiſir de les diriger. Chaque jour, de grand matin, il ſe tranſportoit à la forge ; il voyoit mettre la mine dans le fourneau ; il avoit ſoin qu'on la traitât comme il convenoit. Philippe & Baptiſte, qui avoient ſous lui la direction de la fonderie, puiſoient dans ſes inſtructions tout ce qu'ils avoient à faire. Il leur apprenoit à varier leurs procédés ſuivant les circonſtances & les matieres, à placer la mine & le charbon par couches alternatives, à entretenir le feu ou à l'augmenter, à pouſſer les ſoufflets ou à les modérer ; à enlever les ſcories & à faire couler du fourneau la matiere brûlante ; & ces connoiſſances qu'il leur donnoit, il ne les tiroit pas ſeulement de l'expérience, mais d'une théorie ſolide, fondée ſur une ſaine phyſique. Il leur faiſoit obſerver,

par exemple, que le cuivre, qui d'ordinaire sort de la mine mêlé de substances hétérogenes, avoit besoin d'être soumis à des feux soutenus & plus ou moins répétés, suivant que ce métal étoit plus ou moins chargé de ces matieres, parce que chaque fois qu'il passoit au fourneau, il s'en débarrassoit & se purifioit toujours davantage; mais que l'étain au contraire, dont les principes étoient plus faciles à diviser & plus susceptibles de prendre de nouvelles combinaisons, demandoit un traitement différent; qu'il falloit le fondre brusquement, afin de lui conserver ses qualités essentielles, & qu'il n'eût point le temps de se calciner; car la chaleur nécessaire pour le tenir fondu, suffisoit, si elle étoit soutenue, pour opérer sa calcination, ou du moins lui faisoit assez perdre de son principe inflammable pour le réduire en cendres, ce qui nécessitoit

une nouvelle opération, lorsqu'on vouloit lui rendre sa forme métallique (*a*).

Ainsi, sur les avis & les leçons du Pere, les fondeurs apprirent la vraie maniere de traiter ces deux métaux

---

(*a*) Ces cendres d'étain peuvent être en effet rappelées à leur premiere forme de métal, si on leur rend leur phlogistique; ce qu'il est facile de faire, en les remettant au fourneau mêlées de matieres grasses ou de poudre de charbon. Les Potiers d'étain qui parcourent les villages, où ils refondent des cuillers & des fourchettes, le savent bien, & ils se servent souvent de cette connoissance pour tromper le peuple ignorant. En tenant longtemps en fusion l'étain qu'on leur confie, ils en réduisent une partie en cendres, qu'ils nomment crasse; & sous prétexte qu'elles nuiroient à la bonté de l'ouvrage, ils font semblant de les rejeter, mais c'est pour en faire leur profit. Ils convertissent cette crasse en bon étain, qu'ils revendent ensuite. *Note de l'Editeur.*

dans le fourneau. Ils la pratiquerent ſous ſes yeux, & s'aſſurerent enſuite, avec une circonſpection prudente, de tous les détails qu'entraîne ce premier travail. Ils ſurent purger le cuivre fondu de ſes impuretés, l'enlever ſucceſſivement par tables juſqu'à extinction de matiere, & réduire l'étain en maſſes ou en lingots, ſans lui rien faire perdre de ſes qualités. Il ne fut plus queſtion, après cela, que de combiner ces deux ſubſtances enſemble pour en compoſer le bronze; & c'eſt de quoi l'on s'occupa ſans délai, comme on le verra dans la ſuite de ces Mémoires: mais avant de retracer ſuccinctement les procédés qu'on ſuivit dans cet alliage, & d'apprendre à notre poſtérité comment s'y prirent nos premiers Ingénieurs pour fabriquer du canon, il eſt bon, je crois, de prévenir la Colonie contre l'uſage de ces deux métaux employés à la

cuiſſon des alimens & au ſervice des repas, en rapportant ici les événemens fâcheux qu'ils cauſerent dans l'Iſle, pluſieurs années après leur découverte.

Quand le cuivre & l'étain qu'on avoit tirés des mines eurent été entiérement fondus & mis en tas, il s'en trouva une quantité ſi conſidérable, qu'elle excédoit de beaucoup ce qu'il en falloit pour la fabrication d'une artillerie ſuffiſante. Le reſte paroiſſant devoir demeurer inutile dans les magaſins, la plupart des ménages en demanderent au Pere pour fabriquer de la batterie de cuiſine & de la vaiſſelle, parce qu'ils la croyoient plus propre & plus économique que la poterie & la vaiſſelle de terre dont ils s'étoient ſervis juſqu'alors. Le Pere, qui craignoit pour eux les mauvais effets du cuivre, ſe refuſoit à leur propoſition, quoiqu'ils lui promiſſent

de mettre la propreté la plus ſcrupuleuſe dans l'uſage qu'ils feroient de ces métaux. Cependant, ſur leurs aſſurances d'être très-attentifs à en prévenir tous les dangers, il conſentit enfin à les ſatisfaire ; mais ce ne fut qu'à contre-cœur, & comme s'il eût deviné les mauvais effets que devoit avoir ſa complaiſance. Il leur diſtribua donc une quantité ſuffiſante de ces deux métaux, & chacun s'induſtria de ſon mieux pour employer à ſon gré ce qu'il en avoit reçu. Quelques-uns firent avec le cuivre des chaudrons, des marmites, des caſſeroles. Tous, ſans exception, employerent l'étain à faire des aſſiettes, des plats & des cuillers, & mettoient cette induſtrie au rang des plus favorables, comme ſervant à étendre les commodités journalieres de la Société. Les ſoins les plus vigilans préſiderent d'abord à l'entretien de cette vaiſſelle. Les uſtenſiles de

cuivre étoient ſoigneuſement étamés, ſouvent curés ou fourbis, ceux d'étain journellement lavés & tenus dans un lieu ſec, & l'on employa quelque temps les uns & les autres à la cuiſine ou ſur la table, ſans qu'on eût à ſe repentir de cette confiance ; mais on ne tarda pas à revenir de cette opinion.

Sophie, chargée par état & par néceſſité, comme maîtreſſe de maiſon, du ſoin indiſpenſable de préparer les repas à ſa famille, avoit fait un jour, dans une caſſerole de cuivre, un ragoût de viandes graſſes, dans l'aſſaiſonnement duquel elle avoit mis du vinaigre. Vincent ſon mari, & les aînés de ſes fils qui travailloient aux champs ce jour-là, ne devoient pas revenir juſqu'au ſoir. Il falloit leur porter à dîner. Sophie leur envoya la meilleure part du ragoût, & garda le ſurplus pour elle & pour ſes enfans.

Déjà le couvert étoit mis, la table ſervie, & on alloit verſer dans un plat ce qui étoit dans la caſſerole, pour le joindre au reſte du repas, lorſqu'un enfant de la maiſon voiſine, envoyé par Catherine ſa mere, vint en grande hâte prier Sophie de paſſer chez elle. Catherine, qui étoit ſeule alors dans ſa maiſon, avoit fait une chute dangereuſe. Elle étoit enceinte & près du terme de ſes couches. La commotion violente qu'elle venoit d'éprouver pouvoit en avancer le moment. D'ailleurs, elle s'étoit fait à la tête une bleſſure qui exigeoit un prompt ſecours.

Sophie n'avoit pas à délibérer; elle vola chez ſa ſœur; mais avant de ſortir, elle dit à ſes enfans de faire leur dîner de ce qui étoit ſur la table, & qu'elle ne pourroit manger qu'à ſon retour. Elle couvrit enſuite la caſſerole, ſans la remettre ſur le

téchaud, & courut promptement où elle étoit appelée. Là, il lui fallut aider à panser la bleſſure de ſa ſœur, & à la mettre au lit. Catherine y étoit à peine, qu'elle ſentit la piqûre des premieres douleurs de l'enfantement. Sophie ne put donc pas la quitter. Elle paſſa la plus grande partie du jour auprès de Catherine, & il étoit preſque nuit quand elle rentra chez elle.

L'embarras où elle s'étoit trouvée, & le mouvement qu'elle s'étoit donné, l'ayant tenue ſur pied depuis le matin, ſans lui permettre de prendre de la nourriture, elle ſe ſentoit fatiguée & défaillante. Il étoit donc naturel qu'en arrivant elle ſongeât à manger quelque choſe. Ses gens n'étoient pas revenus, elle ne les attendit pas. Une partie du dîner étoit encore dans la caſſerole. Elle la prit & s'en ſervit. Ses enfans l'entouroient; ils n'avoient

pas goûté, elle leur en donna. La faim & l'apprêt du mets le firent trouver excellent. On y revint encore, & il n'en reſta rien.

Mais cet apprêt qui flattoit le goût, n'étoit qu'une nourriture perfide. Le ſéjour qu'il avoit fait dans la caſſerole l'avoit changé en poiſon. Les ſels & les acides employés dans l'aſſaiſonnement, en diſſolvant certaines parties du cuivre que l'étamé trop uſé laiſſoit à découvert, en avoit fait du vert-de-gris. Les viandes & la ſauce étoient pénétrées de ce poiſon. On l'avoit avalé ſans défiance & ſans s'en appercevoir; mais il ſe fit bientôt ſentir cruellement.

En effet, les enfans ne tarderent pas à éprouver ſes vives atteintes, & il fit chez eux plus de ravages, en raiſon de ce qu'ils étoient plus foibles. Les plus jeunes ſe plaignirent, les premiers, de douleurs aiguës. Peu de

momens après, les plus grands annoncerent qu'ils ſentoient les mêmes douleurs. Enfin la mere elle-même ſentit un feu dévorant, & des tranchées déchirantes dans l'eſtomac, ſignes non équivoques de la préſence d'un agent terrible & deſtructeur.

Sophie, alarmée d'un accident trop ſubit & trop général dans ſa famille pour lui paroître naturel, & ne ſachant que faire dans ſa poſition, alloit ſortir pour demander du ſecours à ſes voiſins, lorſque ſon mari & ſes fils rentrerent. Elle leur apprit en deux mots le mal qu'elle & ſes petits enfans ſouffroient, & ce qui s'étoit paſſé depuis le matin. Vincent, épouvanté de l'état inquiétant de perſonnes qui lui étoient ſi cheres, ſe douta de la vérité. Il viſita la caſſerole, & il ne douta plus. Le vert-de-gris s'y montroit encore. Il vit qu'il étoit très-preſſant de faire vomir les malades

pour les délivrer d'une partie du poiſon, & qu'une liqueur onctueuſe pourroit en diminuer l'activité. En conſéquence, il ſe ſervit du remede qu'il avoit ſous la main. Il leur fit boire à tous beaucoup d'huile d'olive ; ce qui leur fit rendre ce qu'ils avoient mangé, & les ſoulagea pour un moment ; mais les douleurs ne ceſſerent pas. Elles reprirent même avec plus de force, & il fut obligé de recourir à d'autres ſecours.

Dans les peines & dans les adverſités on s'adreſſe toujours à ceux en qui l'on a le plus de confiance. Vincent ne pouvoit en avoir en perſonne autant que dans ſon Pere, dont l'affection & les lumieres étoient ſi connues, & qui veilloit ſans ceſſe avec une tendre ſollicitude ſur toute la Société. Aſſuré d'en recevoir toute l'aſſiſtance qu'il pouvoit réclamer, il lui dépêcha, en toute diligence, ſon

fils aîné, pour l'informer du déſaſtre de ſa famille. Le fils partit comme un trait, fit ſa commiſſion & revint ſur le champ. Le Pere marcha ſur les pas du jeune homme, plein de trouble & de chagrin du malheur qu'on lui avoit annoncé, redoutant les ſuites qu'il pouvoit avoir, & s'accuſant d'en être la premiere cauſe.

Un inſtant après que le Pere fut entré chez Vincent, le bruit de l'accident qui venoit d'arriver ſe répandit dans tout le village. Eléonore, qui étoit chez ſa fille Catherine, accourut toute tremblante de frayeur, pour donner à ſes enfans, en danger, les ſecours les plus empreſſés. Preſque tous les Chefs de famille, ſurpris & affligés, vinrent ſucceſſivement pour offrir les leurs. Ils préſenterent ou propoſerent ce qu'ils avoient, ou ce qu'ils connoiſſoient de plus ſalutaire contre les effets du poiſon.

Cependant le Pere, qui se faisoit rendre compte des circonstances de cet empoisonnement, des remedes qu'on avoit employés, & qui examinoit par lui-même l'état des malades, voyant que les moyens tentés jusqu'alors n'arrêtoient point les progrès du mal, & que les remedes ordinaires ou proposés seroient inutiles, prit la résolution hardie d'en essayer d'un nouveau. Il demanda des citrons ou du vinaigre, & en attendant qu'on en apportât, il dit à ceux qui l'entouroient :

» Le vert-de-gris, ainsi que l'arsenic & tous les autres poisons de ce genre, sont, si je ne me trompe, des sels mordans & corrosifs, dont les pointes, extrêmement aiguës, piquent & déchirent les intestins des malheureux qui les ont avalés, les percent & les font périr. Il s'agit de briser ces pointes en décomposant ces sels, ou,

comme on dit en chimie, en les neutraliſant, & j'en crois voir le moyen dans l'uſage des abſorbans. J'ai porté tout exprès ici de la poudre d'écailles d'huîtres, pour m'en ſervir dans le traitement du poiſon, & en cas que tout autre moyen vînt à nous manquer ou demeurât inſuffiſant. La néceſſité me fait une loi d'eſſayer de cette poudre, & il n'y a pas un moment à perdre. Donnez-moi quelque acide foible, tel que le vinaigre ou le jus de citron, avec lequel je puiſſe la mêler, pour la faire prendre aux malades. J'eſpere que cette recette les ſauvera du péril «.

Auſſi-tôt quelqu'un lui préſenta des citrons, dont on exprima le jus. On y jeta la poudre abſorbante en quantité requiſe ; on la délaya dans cette liqueur, & on fit avaler, à Sophie & à ſes enfans, qui ſouffroient déjà les

angoiſſes les plus cruelles, ce que le Pere avoit réglé pour chacun.

Qu'on imagine le trouble & l'inquiétude où ſe trouvoient alors les aſſiſtans, que tous les liens de l'amitié & de la parenté la plus proche attachoient à ces perſonnes ſouffrantes, & l'impatience où chacun étoit de voir l'effet du remede qu'elles avoient pris. On ſe flattoit qu'il ſeroit heureux, d'après ce qu'en diſoit le Pere; mais on n'étoit pas ſans crainte qu'on n'eût adminiſtré ce remede trop tard. Ces craintes & ces eſpérances furent également juſtifiées par le ſuccès. Les douleurs horribles que Sophie & deux de ſes enfans éprouvoient, devinrent plus ſupportables & tomberent inſenſiblement. Un troiſieme ne fut pas ſoulagé ſitôt, & demeura long-temps malade; mais la quatrieme, qui étoit une fille, la plus jeune & la

plus foible de tous, ne put réſiſter aux pernicieux effets du poiſon, & mourut le lendemain.

On ne ſçauroit peindre ici les diverſes ſenſations que cet événement imprévu produiſit dans la Colonie. On ſe félicitoit de voir les principales victimes du poiſon dérobées à la mort; mais la joie que leur guériſon inſpiroit à tout le monde, étoit corrompue par le ſentiment de la perte d'une ſeule d'entre elles. Cette jeune perſonne qu'on pleuroit, étoit la premiere enlevée de la Société par une mort violente, & par cela même plus regrettée. Vincent & ſon épouſe ſe reprochoient ce malheur comme une ſuite de leur négligence. Eléonore, trop tendre, ne pouvoit s'en conſoler, & le Pere, qui, comme auteur de la famille & chef de la Société, en portoit tous les membres dans ſon cœur, s'accuſoit d'avoir donné lieu à

ce funeſte accident, par une complaiſance imprudente, & ſe promettoit bien, dans ſes regrets amers, d'empêcher qu'un accident ſemblable pût arriver à l'avenir.

Cette réſolution tardive, mais très-ſage, lui fit porter, le même jour, une ſévere défenſe contre l'uſage des vaiſſeaux de cuivre dans la cuiſine & ſur la table. Ainſi les fontaines, les caſſeroles, les ſeaux, &c. de ce métal furent abſolument & généralement proſcrits. Le Pere, après avoir fait lire cette loi de précaution dans une aſſemblée des chefs de famille, la fit tranſcrire devant lui ſur le regiſtre des Ordonnances. Il voulut de plus qu'on la publiât par-tout, afin que perſonne ne pût l'ignorer; & pour ne négliger aucune des attentions qu'une ſage prévoyance pouvoit lui preſcrire, il envoya dans toutes les maiſons, des Commiſſaires chargés par

lui de faire briſer, en leur préſence, tous les vaiſſeaux & uſtenſiles de cuivre qui s'y trouveroient. Il ſe fit enſuite rendre compte de l'exécution de ces ordres. Perſonne ne murmura d'une telle prohibition, ni de la maniere dont elle fut établie ; tout le monde y applaudit au contraire, non ſeulement parce qu'elle venoit du Pere, mais parce qu'elle étoit fondée ſur l'évidence de l'utilité commune, & déjà prononcée par la plus ſaine raiſon. On lui obéit donc exactement, & depuis ce jour, les mauvais effets du cuivre ne ſe ſont pas fait ſentir dans la Colonie.

Le décri de ce métal ne diminuoit rien de la confiance avec laquelle on uſoit tous les jours de la vaiſſelle d'étain. Perſonne ne penſoit qu'il en eût rien à craindre, & le Pere lui-même ne lui croyoit pas des qualités nuiſibles. Cependant une fâcheuſe

expérience fit connoître que ſi l'uſage de l'étain n'eſt pas auſſi pernicieux que celui du cuivre, il pouvoit quelquefois devenir très-dangereux. Toute la famille de Guillaume eut une maladie extraordinaire, dont elle fut long-temps affligée. On n'y connoiſſoit rien d'abord; mais comme tous ſes membres en furent affectés en même temps, on ſoupçonna que la même maladie dans ces différens individus, ne pouvoit avoir qu'une ſeule & même cauſe; & l'on crut devoir la chercher dans la nature des alimens qu'ils avoient pris, dans la préparation qu'on leur avoit donnée, ou dans des matieres étrangeres & malignes, unies par la fuſion au métal des vaiſſeaux qui contenoient ces alimens.

La tendreſſe inquiete du Pere ſaiſiſſant ces indications, lui fit faire les perquiſitions les plus exactes & les

plus suivies, pour savoir préciſément à quoi l'on pouvoit attribuer l'état fâcheux de cette famille, & il découvrit enfin que le mal qu'elle souffroit venoit de ce qu'ils avoient tous mangé du beurre conservé dans un vaisseau d'étain. Ayant trouvé dans ce vaisseau qui contenoit un reste de beurre, & qu'on n'avoit pas encore lavé, des taches d'un gris verdâtre qui lui donnoit une mauvaise idée de sa salubrité, il fit manger de ce beurre à un petit chien. L'animal qu'on observoit montra bientôt de l'inquiétude, de l'agitation. Il devint enfin malade; ce qui ne laissa plus douter des mauvais effets de l'aliment qu'il avoit mangé, ou plutôt des qualités nuisibles du vaisseau d'étain où il étoit contenu.

Le Pere ne s'en tint pas à ce premier essai. Il fit de nouvelles expériences sur ce métal, d'après lesquelles

il fut conſtaté que ſi l'uſage de l'étain n'a point d'inconvénient quand on prend certaines précautions, il eſt toujours dangereux lorſqu'on les néglige ; & là-deſſus il vouloit le proſcrire comme le cuivre : mais ſur ce que ſes enfans lui repréſenterent que les accidens cauſés par l'étain ſont très-rares, beaucoup moins dangereux, & plus faciles à prévenir que ceux de cet autre métal ; que l'entretien & le bon uſage de la vaiſſelle d'étain ne demandent que des ſoins de propreté, & qu'elle convient à de petits ménages où elle ne pourroit être ſuppléée à profit, il ne ſévit point contre elle avec autant de rigueur ; il en toléra même l'uſage ; mais il le borna à certaines pieces de vaiſſelle & aux cuillers. Du reſte, il crut devoir apprendre à toute la Colonie quelle étoit la maniere de s'en ſervir ſans danger,

danger ; & voici le précis de l'inſtruction qu'il publia dans cette vûe. 1°. Il faut tenir la vaiſſelle d'étain toujours très-propre. 2°. On doit la laver dès qu'on s'en eſt ſervi, & la faire ſécher tout de ſuite. 3°. Il faut la tenir dans un lieu ſec & expoſé à l'air. 4°. On doit bien ſe garder de la laiſſer, comme il eſt très-ordinaire, dans les cuiſines où il fume. 5°. Il eſt dangereux d'y mettre des mets ou boiſſons aigres ou acides (*a*).

(*a*) Bien des gens ignorent encore aujourd'hui que l'uſage des vaiſſeaux d'étain peut être très-pernicieux, non ſeulement lorſque ce métal eſt allié avec du plomb, mais encore lorſqu'il eſt ſans alliage. M. Margraff, célebre Chimiſte de Berlin, a fait voir que tous les acides végétaux agiſſoient ſur l'étain & en diſſolvoient une partie. Ce Savant prouve auſſi que l'étain contient preſque toujours de l'arſenic ; non que cette ſubſtance ſoit de

Outre ces précautions, & pour plus grande sûreté, le Pere invita ses enfans à se servir d'ustensiles de fer ou de bois, & de vaisselle de terre, & à

---

l'essence de ce métal, mais parce que souvent les mines d'étain contiennent ce dangereux demi-métal, qui, dans l'opération de la fusion, s'unit très-facilement avec l'étain & ne s'en sépare que très-difficilement. M. Margraff conclut de là, que l'usage journalier des vaisseaux d'étain doit être très-pernicieux à la santé, surtout si on y laisse séjourner des liqueurs aigres ou acides. Nous concluons aussi de là, qu'on devroit encore moins permettre l'usage du plomb dans les mêmes services, parce qu'il est encore plus chargé de ces substances pernicieuses, & que la litarge, qu'il contient toujours en abondance, détachée par les liqueurs acides, par exemple, par le vin qu'on met dans les pintes de ce métal, est un vrai poison, dont beaucoup de gens du peuple éprouvent journellement les effets, sans qu'on y remédie. *Note de l'Editeur.*

s'adonner à la fabrication de la faïence. Ses conseils ont été suivis depuis. On a fait de superbes cuillers avec un des côtés de certaines coquilles bivalves, plus brillantes que la nacre, des ustensiles de table de noix de coco, de la vaisselle de faïence & de porcelaine, & l'étain n'est plus employé dans l'Isle au service de la table, ni à celui de la cuisine.

Ces détails, qui seroient peut-être regardés ailleurs comme minutieux ou superflus, ne sçauroient le paroître ici. Ils serviront non seulement à faire connoître avec quels soins le Pere veilloit sur toute la Colonie, mais à prouver combien il importe à une Société de n'ignorer rien de ce qui a rapport au bien-être & à la conservation de ses membres. Et ces nouveaux exemples ajoutés à tant d'autres qu'on a déjà, montreront de plus en plus la

néceſſité de l'inſtruction pour l'avantage du Peuple. Au reſte, oſeroit-on appeler minutieux des détails dont la connoiſſance peut contribuer au bien de l'humanité ? N'aurions-nous pas fait quelque choſe de grand & d'utile; ne ſerions-nous pas trop heureux, ſi, en les rapportant dans ces Mémoires, nous préſervions jamais quelque Citoyen des accidens qu'ils retracent, ou ſi nous le ſauvions des dangers où il ſeroit tombé ? Combien un ſoin léger peut prévenir de maux ! Mais revenons à la compoſition du bronze, & à la fonte de nos canons.

La fabrication d'une artillerie de bronze néceſſite toujours pluſieurs opérations importantes & ſucceſſives. La conſtruction des fourneaux, le mélange des matieres qu'on veut couler, la compoſition des moules, & les procédés à obſerver avant & après le jet

de la fonte, doivent occuper tour à tour l'attention des Directeurs & l'induſtrie des ouvriers (*a*).

(*a*) Nous avons cru devoir mettre en note ce qui ſuit, & qui faiſoit partie du Texte, pour ſauver aux Lecteurs la peine de ſuivre des procédés techniques, qui pourroient paroître trop ſecs à quelques-uns & inutiles à d'autres. Ceux qui penſeront différemment les trouveront ici.

Les fourneaux dont on ſe ſert pour ces entrepriſes, demandent une forme particuliere. Le nôtre, fait en conſéquence, avoit été conſtruit ſur les plans & ſous la direction du Pere. On l'avoit bâti de pierres à l'extérieur, & de briques au dedans. Le foyer (1) étoit placé derriere le fourneau. Il avoit une ouverture à travers de laquelle la flamme paſſant dans la capacité de celui-ci, & réfléchie par les parois de la voûte, échauffoit & liquéfioit les matériaux (2) qu'on vouloit mettre en

---

(1) Dans les fonderies de canons, ce foyer eſt appelé *la chauffe*. *Note de l'Editeur.*

(2) Ce fourneau étoit, par ce qui paroît, une

Le Pere n'attendit pas que ces travaux fussent achevés, pour employer

---

fusion. Ainsi le bois & le charbon étoient d'un côté, & les métaux de l'autre ; mais la chaleur étoit conduite & ménagée de maniere qu'elle tournoit toute au profit des métaux, sans les recuire ni les brûler. Des tuyaux dirigés jusqu'au haut du toit & qu'on fermoit à volonté, laissoient échapper la fumée & l'excès de la chaleur ; des portes basses fermées de plaques de fer, pratiquées aux faces latérales du foyer & du fourneau, facilitoient dans le premier l'entretien du feu, & dans le second l'introduction & le traitement des métaux. A la face de devant & vis-à-vis du foyer, étoit l'ouverture (1) nécessaire pour laisser

---

espece de four à réverbere, où la flamme qui se joue dans la voûte, refoule son activité sur le métail. Cette voûte devoit être surbaissée, pour porter la force de la flamme vers le bas. *Note de l'Editeur.*

(1) Dans les fonderies, ce trou s'appelle *la coulée*, & la piece de fer qui la bouche, se nomme *la serriere*. Ce trou est fermé en dedans avec de la terre grasse. *Note de l'Editeur.*

une partie de ſes gens aux ouvrages de la fonderie. Afin de mettre tous

---

ſortir les matieres fondues ; on la bouchoit avec une bonde de fer, en forme de cône tronqué, qu'on repouſſoit dans le bain des métaux fondus, lorſqu'on vouloit les faire couler dans les moules. Une foſſe profonde d'environ quinze pieds, creuſée au devant de cette ouverture, devoit contenir ces moules, placés debout pour recevoir le bronze à la faveur d'une rigole. Enfin il y avoit au deſſous du foyer & du fourneau, un paſſage voûté, au moyen duquel on deſcendoit dans la foſſe.

Telle étoit la diſpoſition du fourneau & de ſes acceſſoires, & tout s'y trouvoit en état, avant qu'on s'occupât des travaux relatifs à la compoſition des moules. Le Pere avoit eu ſoin de ſe pourvoir des matériaux qu'on devoit y employer. C'étoient pluſieurs ſortes d'argiles & de terres graſſes, de la brique pilée, de la bourre de bœuf, & du crotin d'âne ; c'étoient des pieces de bois diverſement taillées, des bandages & des cerceaux de fer, de différentes formes & longueurs ; c'étoient enfin tous les outils

les momens & tous les bras à profit, dès qu'il vit que l'arrangement des

& les instrumens nécessaires & propres à l'exécution de l'ouvrage.

Toutes ces choses étant prêtes, on sécha, on tamisa, on lava séparément les terres, pour les purger des parties salines qu'elles contenoient; on en mêla quelques-unes avec du crotin & de la bourre; on pétrit les matériaux, & quand ces pâtes eurent acquis les qualités & la consistance requises, on commença le modele des canons.

Pour cet effet, on prit une piece de bois bien droite, à plusieurs pans, & d'une forme pyramidale, d'environ dix pieds de longueur, & de six pouces d'épaisseur (1) dans son plus grand diametre; on la coucha sur deux chevalets entaillés exprès pour en recevoir les deux bouts arrondis au tour. On garnit le gros bout de ce

(1) Pour faire des canons de 12 & de 8 livres de balle, car de plus gros canons étoient inutiles. Les trousseaux qu'on emploie pour les pieces de 24, ont au moins 12 pieds.

moules dans la foſſe ne demandoit plus que quelques jours, il fit porter

rouleau (1), d'une croiſée ou moulinet, pour pouvoir le faire tourner ; enſuite on le graiſſa avec du vieux-oing ; on roula par-deſſus, on attacha avec deux clous une corde ou natte de paille, qui le couvrit en entier, & on lui donna une groſſeur relative à celle du canon qu'on vouloit fondre. Enfin, l'on appliqua ſur cette natte pluſieurs charges ou coupes de terre, auxquelles on fit prendre, en les poſant, la forme d'un canon. Les premieres couches furent compoſées d'un mélange de terre graſſe & de briques pilées ; d'autres couches de terre battue, mêlée de bourre, &c. ſuivirent ces premieres, & furent continuées juſqu'à ce que le modele eût la groſſeur convenable.

A meſure qu'on appliquoit les terres ſur le rouleau, on entretenoit deſſous un petit feu, pour les faire ſécher plus promptement ; mais dès qu'on eut poſé la

(1) Il eſt appelé dans les fonderies, *trouſſeau. Note de l'Editeur.*

& placer dans le baſſin & ſur le foyer les bois & les métaux qui leur étoient

---

derniere couche, & tandis qu'elle étoit encore toute molle, on ſe ſervit d'une planche (1) de la longueur du rouleau, entaillée exprès pour donner au modele les plus juſtes proportions ; & voici comment on s'y prit. On poſa cette planche ſur les deux chevalets ; on l'approcha du modele par le côté qui portoit des moulures, & on la ſerra contre. Dans cet état, on arrêta la planche d'une maniere ſtable en la clouant par les deux bouts, ſur les chevalets (2). Enſuite, faiſant tourner à force le rouleau ſur ſon axe, la planche ſupprima des terres du modele, tout ce qui excédoit les dimenſions qu'elle marquoit, en même temps qu'elle formoit en relief différentes parties, telles que le bourrelet, le collet, les renforts, les plates-bandes, &c. Dans cette opération,

---

(1) On l'appelle *l'échantillon*.

(2) Pour que cette planche ne ploie pas dans le milieu, on l'appuie par-deſſous avec un piquet. *Note de l'Editeur.*

destinés. Il fit ranger dans le fourneau un lit de paille & quelques bûches,

---

le rouleau tournant sur ses deux pivots, faisoit l'office du métier des Tourneurs ; le modele formé dessus étoit comme la piece qu'on y travaille, & la planche tenoit lieu de l'outil avec lequel on le polit.

Quand on eut ainsi façonné le modele, & qu'il fut suffisamment sec, on y plaça les anses (1), le bassinet, le nom, la devise (2), les ornemens avec de la cire moulée en creux dans du plâtre, & l'on y ajouta en bois les modeles des tourillons (3) ; puis on frotta ce modele avec

---

(1) Ce sont des especes d'anneaux de même métal que la piece, placés vers les tourillons du côté de la culasse, qui servent à passer des cordages pour faire mouvoir le canon. *Note de l'Editeur.*

(2) La devise des canons, chez les Nations de l'Europe, est composée de ces mots latins : *Ultima ratio Regum*, *la derniere raison des Rois*. Le Pere jugea cette devise peu convenable pour l'artillerie de l'Isle. Il employa celle-ci, plus modeste : *Pour une juste défense.*

(3) Les tourillons sont les parties rondes & saillantes qui se voient aux côtés d'une piece de

ſur leſquelles on plaça les morceaux de métal, en ménageant de petits

un ſuif épais, afin que la chape ou moule du canon qu'on devoit former deſſus, ne s'y prît point. Enſuite on fit tourner le rouleau contre les moulures de la planche échancrée, pour faire coucher le ſuif également par-tout.

Pour former cette chape, on commença par une couche ou chemiſe de terre graſſe qu'on laiſſa ſécher ſans feu. L'on en ajouta d'autres d'une terre plus graſſe, mêlée de bourre, & l'on continua de la ſorte, juſqu'à ce que le moule eût acquis une épaiſſeur de quatre pouces. On le fit ſécher au feu, puis on tira les clous qui arrêtoient les anſes & les tourillons. On en boucha l'entrée avec de la terre. Enſuite, pour fortifier le moule dans toutes ſes parties, on l'affermit avec des bandages de fer, paſſés en long & en large & bien arrêtés; & par-deſſus ce fer, on mit encore une

canon, leſquelles, comme des eſpeces de bras, ſervent à le ſoutenir ſur l'affût. *Note de l'Editeur.*

intervalles d'un morceau à l'autre, pour que la flamme qui devoit les

---

couche de groſſe terre, qu'on fit ſécher comme les autres.

Cela fait, on ôta les clous de la natte. On donna quelques coups de marteau ſur le petit bout du rouleau, qui ſe dégagea du modele, & la natte vint à meſure & ſe défila très-facilement. On porta le modele dans la foſſe, & l'on jeta dans le creux qu'y laiſſoit la ſortie du rouleau, des bûches allumées. L'ardeur du feu produiſit deux effets ; elle fondit le ſuif qui ſéparoit le moule du modele, ainſi que la cire des ornemens, & elle ſécha les terres de ce modele, de maniere qu'il fut enſuite facile de les caſſer avec des ferremens, & que le moule reſta abſolument vide.

Alors on plaça dans le juſte milieu du moule, une barre de fer longue & cylindrique, pour former l'ame du canon. Cette barre, qu'on appelle le noyau (1),

---

(1) On ne ſe ſert plus guere du noyau pour former l'ame du canon. On fond les canons pleins, &

environner, pût la fondre plus facilement. On alluma cette paille, &

---

alternativement couverte de pâte, de cendre bien recuite, & de fil de fer entortillé deſſus en ſpirale, couche ſur couche juſqu'à la groſſeur du calibre de l'ame de la piece, fut ſoutenu dans la poſition droite où elle devoit être par une petite meule de tuiles & de plâtre, vers le bout qui excédoit l'ouverture, & vers l'autre bout par des barreaux d'acier paſſés en croix, qu'on pouvoit ôter à volonté.

Dès que le noyau fut placé, on attacha le moule de la culaſſe à celui du corps de la piece; il avoit été fait à part de la même compoſition & de la même matiere que l'autre. Les joints de ces deux moitiés qui étoient à feuillures, furent luttés exactement, & les longs bandages du moule

---

on les *fore* enſuite avec *l'alezoir*. Cette nouvelle invention obvie aux inconvéniens des ſoufflures & des chambres que l'ancienne méthode occaſionnoit ſouvent; mais la matiere des canons n'eſt pas ſi compacte, & ils durent moins que ceux fondus avec le noyau. *Note de l'Editeur.*

quand les bûches furent bien enflammées, on mit le feu au bois du foyer,

---

de la piece furent reliés avec les bandages correspondans du moule de la culasse. Ainsi le moule du canon fut entiérement achevé. On répéta les mêmes opérations pour faire les moules de toutes les pieces qu'on se proposoit de couler.

On dressa tout à la fois quatre de ces moules sur la culasse, & pour les soutenir dans cette position verticale, on remplit le fond, de terre bien séche, qu'on battit avec grand soin, couche sur couche jusqu'en haut, laissant passer les godets de quelques pouces au dessus de la superficie de la fosse. Ensuite on forma tout autour, avec de la terre grasse qu'on fit sécher parfaitement, les rigoles nécessaires pour conduire le métal liquide de la bouche du fourneau jusque dans les godets. Tels furent les travaux qu'exigerent la composition des moules & leur préparation, avant qu'on pût s'occuper de la fonte du bronze & du jet des pieces.

de ſorte que le fourneau (*a*) reçut toute la chaleur requiſe pour mettre en fuſion toutes les matieres qu'il contenoit.

La proportion qu'on obſerva dans le mélange de ces matieres, fut de mettre ſur dix parties de cuivre, une d'étain & autant de vieux laiton. On employa tous les uſtenſiles & vaiſſeaux de ce métal, qu'on avoit dans l'Iſle, pour tenir lieu de la calamine (*b*), ou

---

(*a*) Le fond ou pavé du fourneau s'appelle *baſſin*. Il eſt ainſi nommé parce qu'étant un peu creux, il imite le fond d'un plat ou d'un baſſin. Ce pavé doit pencher vers le trou du tampon, afin que tout le métail puiſſe ſe rendre dans les moules. *Note de l'Editeur.*

(*b*) La calamine ou pierre calaminaire, ſuivant M. Bertrand, dans ſon Dictionnaire des Foſſiles, eſt une concrétion pierreuſe, peſante, ſemi-métallique. On la

du zinc, qu'on n'avoit pas alors. On a trouvé depuis assez de calamine pour dispenser la Colonie de faire désormais de pareils sacrifices.

---

trouve souvent dans la terre à peu de profondeur, en couches ou en filons, ou bien on la tire par le feu, des mines, surtout de celles de plomb. Dans le premier cas, son exploitation differe peu de celle du charbon de terre. La Suede, la Pologne, la Boheme, l'Espagne, fourniſſent de la calamine. Il y en a d'un jaune gris, d'un jaune blanc, & d'un brun rouge.

Le zinc renfermé dans la pierre calaminaire, est un demi-métal qui a la couleur de l'étain, mais tirant sur le bleu. Il a la propriété de s'unir avec le cuivre, & de lui donner une couleur d'or.

Le laiton se fait par l'alliage du cuivre très-pur avec le zinc. Ce mélange augmente le cuivre d'un quart, le rend plus fusible, & moins sujet au vert-de-gris. Ainsi le laiton est moins dangereux que le cuivre rouge.

Le laiton entre d'ordinaire pour un

Lorſque tous ces métaux furent fondus (*a*), on continua le feu environ quarante heures. On ne jugea la fonte aſſez chaude, que quand les craſſes du bain liquide ſe fendant à ſa ſurface, montrerent, en s'écartant d'elles-mêmes, un métail brillant comme un miroir, & qu'en le remuant avec des pelles de bois, il s'en éleva une fumée blanche. Alors on l'écuma : le Pere, aſſuré de la parfaite cuiſſon de la matiere, fit déboucher le fourneau, & le métail coula comme un torrent de feu, juſqu'aux premiers godets, qu'on tenoit ouverts. Les

---

quart dans la compoſition du bronze. Il n'eſt pas pourtant abſolument néceſſaire, puiſque le métail ou le bronze des cloches n'eſt communément compoſé que de trois parties de cuivre & d'une d'étain. *Note de l'Editeur.*

(*a*) On ne mit l'étain dans le fourneau que lorſque le cuivre fut en fuſion.

autres demeurerent bouchés avec une barre de fer, au bout de laquelle étoit un tampon, juſqu'à ce que les premiers moules étant pleins, on ouvrit ceux-ci pour recevoir à leur tour la matiere fondue dans un degré de chaleur convenable.

En ſe précipitant dans les godets, le métail bouillonnant ne tomba pas dans les moules par le côté de l'embouchure. Si l'on eut voulu ſuivre cette méthode uſitée en Europe, il eût fallu pratiquer, en différens endroits du moule, des tuyaux en évents, pour laiſſer une libre iſſue à l'air raréfié, & prévenir les ſoufflures dans la piece. Le Pere ſe ſervit d'une méthode plus ſimple. Il avoit fait diſpoſer tout le long de chaque moule, un tuyau qui communiquoit par un trou, avec la culaſſe. Le métail entra par ce tuyau, deſcendit avec impétuoſité juſqu'au fond, & remontant dans le moule

(comme l'eau verſée dans une branche d'un ſyphon, remonte dans l'autre), chaſſa l'air devant lui, ſans en conſerver des parties dans ſon intérieur. Tous les canons furent ainſi coulés ſans le moindre inconvénient.

On les laiſſa refroidir dans la foſſe durant quelques jours ; après quoi l'on retira les moules. On les caſſa à coups de marteau, pour découvrir la piece qu'ils renfermoient ; & avec des ciſeaux bien acérés, on coupa tous les jets & les ſuperfluités du métal. Il ne fut plus queſtion enſuite que de percer la lumiere & d'éprouver les canons.

La premiere opération ſe fit avec une machine de l'invention de Baptiſte. La force d'un homme n'auroit pas ſuffi pour pouſſer le foret & le faire mordre dans la piece (*a*). Il ſe

(*a*) On renverſe la piece de côté, de maniere qu'un des tourillons eſt vers la

ſervit d'une baſcule poſée très-ſolidement, qui, chargée par un bout d'un poids conſidérable, faiſoit effort par l'autre bout contre le foret qu'on y avoit fortement appliqué.

Quant à l'épreuve des canons, elle fut ainſi faite. On choiſit un lieu terminé par une butte de terre aſſez forte pour retenir le boulet (*a*). On plaça les pieces à terre ſur un chantier, l'embouchure tournée vers la butte, & on les tira trois fois. La premiere charge de poudre fut de la

---

terre & l'autre en l'air. La piece eſt poſée ſur des chantiers, & l'endroit où on doit percer la lumiere, eſt à la hauteur de la pointe du foret monté ſur la baſcule. La lumiere doit être percée de maniere qu'elle forme un angle obtus de 100 degrés avec l'extérieur de la piece vers la volée. *Note de l'Editeur.*

(*a*) On avoit fait fondre des boulets de fer du calibre des canons.

pesanteur du boulet, & les autres à l'ordinaire. Après la premiere épreuve, on brûla un peu de poudre en dedans, pour flamber la piece. On y jeta de l'eau sur le champ. On boucha la lumiere, & pressant cette eau avec l'écouvillon, on examina si elle ne s'échappoit pas par quelque endroit. Enfin, pour s'assurer si les canons n'avoient point de chambres, on y introduisit une machine de fer à trois griffes fort aiguës, emmanchée de bois. On la promena & on la fit tourner dans la capacité de la piece, où elle n'eût pas manqué de s'arrêter, si elle y eût trouvé quelque creux. Ces différentes épreuves firent connoître que les canons avoient toute la perfection qu'on pouvoit désirer.

A la fin de ces travaux, aussi longs que pénibles, la Colonie eut la satisfaction de posséder douze beaux canons de bronze, qu'elle ne devoit

qu'à ſon induſtrie. Sa confiance augmentoit; ſa tranquillité en étoit plus aſſurée; & quoiqu'elle eût encore à s'occuper de la conſtruction d'un vaiſſeau capable de réprimer les courſes de l'ennemi, elle commençoit à reſpirer, dans la flatteuſe eſpérance de voir bientôt le terme de ces ouvrages ſtériles, & de reprendre ſes travaux journaliers & productifs.

Six des canons de cette nouvelle artillerie étoient de huit livres de balle (*a*), & les ſix autres de douze. Les premiers étoient deſtinés à l'armement

(*a*) Chaque piece de huit avoit de longueur extérieure 8 pieds 5 pouces $\frac{1}{2}$, l'ame étoit de 7 pieds 10 pouces; elle peſoit 2000 livres. Chaque piece de douze étoit longue extérieurement de 9 pieds 4 pouc. 8 lig., & intérieurement de 8 pieds 8 p.; elle peſoit trois milliers. La charge de la premiere demandoit 3 liv. $\frac{1}{2}$ de poudre, & l'autre 4 liv. $\frac{1}{2}$.

du vaiſſeau, & y furent placés, quand il fut conſtruit. On crut devoir y ajouter enſuite deux des pieces de douze, pour ſervir de canons de chaſſe & de retraite. Les quatre canons reſtans furent placés dans les quatre baſtions de la citadelle. Mais ſuivons l'ordre des événemens.

La ſaiſon pluvieuſe s'étoit paſſée toute entiere dans les travaux divers de la fonte de l'artillerie. Quand le beau temps fut revenu, l'intérêt preſſant de la Société, & la ſuite des plans arrêtés par le Pere, firent ſonger à d'autres occupations. On ne pouvoit, ſans ſe livrer volontairement à la miſere, ſe diſpenſer de remettre en activité la culture des champs. Il falloit réparer le tort qu'avoit fait à la Colonie la ſuſpenſion des ſoins & des travaux nourriciers. Il falloit même, en attendant les récoltes futures, ſuppléer à l'inſuffiſance des vivres qu'on

avoit

avoit encore, par les produits de la pêche & de la chaſſe ; & ce qu'on devoit de protection à la liberté de cette pêche & de la navigation, faiſoit en même temps une loi de ſe donner une force maritime qui fît reſpecter les côtes de l'Iſle. Le deſſein en étoit déjà pris, & le Pere, avec ſa prévoyance, avoit fait amaſſer & préparer de longue main, tous les bois néceſſaires à la conſtruction d'un petit vaiſſeau.

Cependant l'exécution de ce dernier ouvrage ſembloit, au premier coup-d'œil, devoir nuire à la culture des terres, en lui enlevant une partie des travailleurs ; & ce motif, s'il eût été bien fondé, auroit ſuffi pour arrêter l'entrepriſe : mais le Pere l'ayant mûrement conſidéré, & faiſant réflexion que l'agriculture n'emploieroit jamais à la fois tous les bras de la Colonie en état de travailler ; qu'il n'y avoit

guere que les plus jeunes ménages où le chef ne pût être suppléé par quelqu'un de ses enfans, & que les labours des terres de l'Isle devant être légers, ne demandoient pas des travaux bien longs ni absolument pénibles : il décida qu'un certain nombre de travailleurs, choisis parmi les plus experts, seroient incessamment employés à la construction de la barque projetée, & que le reste de la Colonie prendroit soin de cultiver les champs.

En conséquence de cette décision, Baptiste, Guillaume, Philippe, Guy, Etienne, & plusieurs autres dirigés par le Pere, poserent sur le chantier la quille du petit vaisseau. Ils mirent la main à l'œuvre avec tant de courage, ils y travaillerent avec tant d'ardeur, qu'ils vinrent à bout de le construire, de le mâter & de le gréer en moins de six mois. On le nomma *le Vigilant*. Nous ne rapporterons pas ici les détails

de cette conſtruction, quoiqu'on puiſſe la regarder comme un prodige d'induſtrie & d'activité dans une Société comme la nôtre. Les vaiſſeaux plus conſidérables qu'on y a bâtis depuis, & l'exemple de ce qu'a fait à cet égard une ſeule famille, nous diſpenſent d'en parler. Il nous ſuffira de dire que cette barque ou brigantin de ſoixante-deux pieds de longueur, & de vingt de largeur, portoit deux mâts & le beaupré ; qu'il avoit la poupe large, & qu'il ſe trouva fin voilier & très-propre pour la marche. Nos gens réuſſirent parfaitement dans leur entrepriſe ; & au moyen de ce bâtiment armé de huit canons, le Gouvernement de l'Iſle fut en état de défendre au dehors la propriété des Inſulaires, comme les précautions déjà priſes les protégeoient au dedans.

CHAPITRE XLIII.

Activité nouvelle qu'on donne à l'agriculture; pêche générale; grande chasse; Joseph, à la tête de quelques chasseurs, pénetre dans la partie de l'Isle la plus reculée; événemens extraordinaires qui sont la suite de cette entreprise.

RIEN ne gênoit plus désormais l'industrie & la liberté des Insulaires. Tranquilles sur les desseins & sur les entreprises de l'ennemi, ils songerent à profiter de l'état paisible où ils étoient, pour étendre & améliorer leur patrimoine, augmenter leurs richesses & leurs jouissances, se rendre enfin aussi heureux qu'il leur étoit possible de le devenir. Toute l'activité de la Colonie se tourna vers l'agriculture avec un

empreſſement d'autant plus vif, qu'elle avoit été plus long-temps privée de la douceur de s'y livrer ſans contrainte, & que le beſoin preſſant de ſubſiſtances commençoit à ſe faire vivement ſentir; mais elle s'appliqua ſur-tout à faire produire aux champs des moiſſons abondantes. Les vignes & les vergers, quoique bien chers aux propriétaires, n'attiroient leurs ſoins que quand les champs ne les retenoient plus, & les Arts ſe bornoient au néceſſaire le plus abſolu. Le premier beſoin commandoit impérieuſement; les autres ne ſe faiſoient écouter que lorſqu'on l'avoit ſatisfait. Ainſi, dès la premiere année, toutes les anciennes terres en état de produire furent remiſes en valeur, & preſque tous les ménages firent des défrichemens dans les terres incultes de leur patrimoine. On ne ſe détourna de ces travaux, & on ne les interrompit qu'à courts intervalles

& ſeulement dans la vûe de ſe procurer les avances indiſpenſables pour les continuer.

L'on avoit pour cela différentes reſſources ; les fruits & les racines que la terre produiſoit naturellement ; le gibier répandu dans l'Iſle, & les productions des eaux : la premiere étoit peu de choſe ; on n'y employa que les enfans hors d'état, par leur âge, de s'occuper à des travaux pénibles. Ils recueillirent une certaine quantité de cocos, de dattes, de mangouſtes, & de plantes bulbeuſes & nutritives qu'on leur avoit appris à connoître. La chaſſe, exercée par nos jeunes gens les plus vigoureux, fournit une aſſez bonne proviſion de gibier ; l'on n'auroit eu qu'à s'en applaudir, ſi elle n'avoit été la cauſe d'un événement fâcheux pour la Colonie, comme on le verra dans un moment ; mais les ſuccès de la pêche ſuppléerent plus largement à ce qu'il manquoit de vivres.

Pour rendre la pêche plus profitable, le Pere l'annonça ſolennellement, en fixa l'ordre & l'époque, en ordonna les préparatifs, & voulut que chaque famille y envoyât tous les ſujets qu'elle pouvoit employer. Les femmes n'en furent point exclues. Toute maiſon où le ſoin des enfans n'exigeoit pas leur préſence, fournit au moins une pêcheuſe. Elles ſuivirent & ſeconderent leurs maris ou leurs freres, & leurs ſoins ne furent pas inutiles. L'amour du bien commun, l'exemple & la compagnie des perſonnes qui leur étoient cheres, excitoient leur courage & leur émulation, & prêtoient à leurs mains délicates, mais exercées aux travaux domeſtiques, une adreſſe & une force que ce ſexe aimable & timide, rendu plus foible par l'inaction, ne fait guere voir ailleurs.

Le Pere diviſa ſes pêcheurs en pluſieurs troupes, & preſcrivit à chacune

ſa ſtation. La premiere fut compoſée de ceux qu'une longue expérience avoit rendus plus habiles dans l'art de la pêche, qui manœuvroient plus adroitement la chaloupe & connoiſſoient mieux tous les parages de l'Iſle. Elle ſortit de la baie, s'éloigna de la côte pour éviter les écueils qui la bordoient, & ne s'arrêta qu'à une hauteur où la mer, libre & aſſez profonde, ne laiſſoit pas craindre le danger de ſe briſer ſur les roches. Elle montoit le vaiſſeau neuf & la grande chaloupe; le Pere les commandoit: Eléonore l'avoit ſuivi, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même du ſoin de ſurveiller une tête ſi chere & ſi néceſſaire en même temps à toute la Société.

La ſeconde troupe étoit deſtinée à pêcher dans la riviere & dans la baie avec les petits bateaux. Quelques femmes faiſoient partie de celle-ci.

La troiſieme ne devoit pas quitter le rivage. Elle étoit moins nombreuſe en hommes. Chacun ſe rendit ponctuellement avec les autres à ſa deſtination, & concourut de ſon mieux au ſuccès de l'entrepriſe. On y employa diverſes ſortes de filets, ſuivant les endroits où l'on ſe portoit & le poiſſon qu'on vouloit prendre. En mer & dans la baie, c'étoient les dragues, la ſeine, le trémail & les hameçons, placés autour des barques : ſur le rivage, c'étoient les naſſes, la ligne & l'épervier. La premiere en vouloit aux harengs, aux cabliaux, aux morues; les autres cherchoient & pourſuivoient les poiſſons de mer & d'eau douce qui ſe trouvoient dans la riviere.

La pêche dura ſix jours de ſuite, pendant leſquels les pêcheurs furent toujours en mouvement, ſoit pour prendre ou préparer le poiſſon, & cette ſuite d'opérations longues &

multipliées ne parut pas les avoir fatigués. La gaîté animoit, soutenoit, adouciſſoit le travail : le travail fait en commun, en famille, le travail bien ordonné, un peu varié, encouragé par des ſuccès, eſt agréable & gai. Cette pêche fut une fête.

Le Pere avoit choiſi la ſaiſon & le moment les plus favorables pour ſon deſſein ; ce qu'on prit de poiſſon ſurpaſſa de beaucoup l'eſpoir qu'on en avoit conçu. La riviere paya libéralement ſon tribut à l'induſtrie des pêcheurs ; la mer ſe montra prodigue. La quantité de morues, & ſur-tout de harengs, qu'on prit en peu de jours, fut prodigieuſe. Il fallut plus de temps pour les préparer ; mais dès qu'ils furent ſalés, ſéchés, enfumés, on en fit une diſtribution par famille, en proportion du nombre de ceux qui la compoſoient. Ces proviſions jointes dans la ſuite au gibier que produiſit

la chaſſe, & qu'on eut ſoin de boucaner, fournirent à tous les ménages une nourriture plus que ſuffiſante pour leur ôter toute inquiétude ſur leurs beſoins, juſqu'aux ſecondes moiſſons.

Rien n'avoit troublé les plaiſirs de la pêche ; mais il n'en fut pas de même de la chaſſe, ordonnée quelques jours après. La troupe chargée de cette commiſſion, s'étant diviſée en deux bandes, pour battre en même temps les deux côtés du vallon, pouſſa ſes courſes juſqu'aux montagnes. Emules d'induſtrie & de courage, ces deux bandes s'efforçoient, à l'envi, de ſe ſurpaſſer l'une l'autre, & de pénétrer dans les lieux les plus difficiles ; mais ceux qui côtoyoient la gauche de la riviere, furent obligés de s'arrêter à la cataracte, tandis que les autres, conduits par Joſeph, ſuivirent les crêtes du midi, & baiſſant le pont-

levis, ils passerent dans la partie montagneuse, après avoir envoyé leur gibier à la barque.

Le hardi Joseph ne se contenta pas de parcourir le pays entre la cataracte & le volcan ; il projeta d'aller chasser dans le canton de l'Isle où Baptiste & Guillaume s'étoient autrefois réfugiés. Fier de franchir la haute chaîne des montagnes, il trouva dans ses compagnons l'ardeur & l'audace qui l'inspiroient ; sa proposition est accueillie avec transport. On se met en marche ; on avance, les obstacles sont surmontés ou forcés : les hauteurs s'abaissent, on arrive au but.

Leur heureuse hardiesse fut récompensée par une grande abondance de gibier. Dans leurs premieres courses, ayant retrouvé la grotte, ancien asile de Baptiste, ils en avoient fait leur gîte & le dépôt de leur gibier. Chaque soir ils s'y retiroient pour passer la

nuit à couvert. Tout ſembloit ainſi favoriſer leur entrepriſe ; mais la fin démentit ces heureux commencemens.

Le dernier jour de la chaſſe, ils s'étoient éloignés plus qu'à l'ordinaire ; & ils revenoient gaîment ſur le déclin du jour, lorſque paſſant dans un bois au ſommet d'une colline, Joſeph, qui marchoit devant, apperçut avec ſurpriſe, à travers les arbres du côté de la riviere, un grand feu, à la lueur duquel il crut diſtinguer des hommes en mouvement. Il attendit ſes compagnons, qui, émus à cet aſpect, & ſe rappelant l'aventure de Baptiſte, jugerent que quelque troupe de Negres devoit être deſcendue dans l'Iſle, & qu'ils avoient allumé ce feu pour préparer leur repas, ou pour paſſer la nuit plus commodément.

Que faire dans cette occurrence ? On réſolut de ſe retirer doucement dans la grotte, pour s'y tenir enfermé

juſqu'après le départ des Negres. Deux chemins pouvoient y mener. Le premier exigeoit qu'on fît un long détour ; le ſecond conduiſoit à travers les bois juſqu'au bout d'une colline qui dominoit ſur la troupe Sauvage. Celui-ci, plus court, paroiſſoit moins sûr que l'autre ; mais comme la nuit devenoit toujours plus obſcure, & que d'ailleurs, à la faveur de ſon ombre & en s'avançant avec précaution, on pouvoit, ſans être vu, voir ces Sauvages, en obſerver le nombre & la contenance, en deviner peut-être les intentions, ils ſe déterminerent à prendre cette route.

En conſéquence, dès que la nuit fut noire, ils continuerent leur chemin à petits pas à travers les bois, & parvinrent à l'endroit de la colline le plus voiſin des Negres. Ceux-ci occupoient le milieu d'un petit vallon, borné d'un côté par la riviere, & large

d'environ deux portées de fusil. Nos gens s'approcherent des feux, autant que la prudence le permettoit; & cependant, pour ne rien donner au hasard & observer avec plus de sûreté, ils se placerent derriere des arbres & des broussailles, d'où ils discernoient tous les mouvemens des Sauvages.

On remarqua d'abord qu'ils étoient en grand nombre. L'agitation continuelle où ils étoient ne permit pas de les compter; mais on crut pouvoir juger qu'il y en avoit au moins une centaine. Les uns entretenoient le feu; d'autres préparoient tout près de là un terrein autour duquel ils creusoient un fossé, pour s'asseoir ensuite sur le bord, comme sur un banc (*a*); d'autres

(*a*) Quand ces Sauvages font un de ces horribles festins où ils mangent leurs prisonniers, ils ont coutume de choisir une place commode, de la nettoyer, & de

alloient & venoient du rivage au feu, & du feu au rivage, & tous paroiſſoient fort occupés & comme dans l'attente d'un événement extraordinaire. Le ſilence régnoit parmi eux, & l'on n'entendoit qu'un murmure ſourd, ſigne non équivoque de leur impatience, lorſqu'à l'approche de pluſieurs groupes de Negres qui revenoient de leurs canots portant quelques-uns de leurs camarades bleſſés, des voix confuſes s'éleverent, & l'on crut diſtinguer, dans leurs accens, des plaintes & des gémiſſemens qui ceſſoient & recommençoient par intervalles, tandis qu'on dépoſoit les malades ſur le gazon & qu'on panſoit leurs plaies avec des ſimples; mais à l'aſpect

---

creuſer tout autour un petit foſſé d'environ deux pieds de profondeur. La place qu'ils ont cernée leur ſert de table. Ils s'aſſeyent en rond ſur le bord du foſſé, dans lequel ils mettent leurs jambes.

d'une troupe plus nombreuſe qui conduiſoit cinq perſonnes, dont les bras étoient liés derriere le dos, les Sauvages ſe mirent à pouſſer des cris épouvantables. Ils ſe formerent en cercle autour des priſonniers; & l'on reconnut bientôt que c'étoient de malheureuſes victimes que les Barbares ſe diſpoſoient à immoler pour ſe repaître de leur chair.

L'horreur & la pitié allument l'indignation dans l'ame de nos chaſſeurs. Ils ſont tout prêts à fondre ſur les bourreaux, pour arracher de leurs mains ces victimes. Plus de dangers à leurs yeux : ils ne voient plus que des malheureux à ſauver, & des barbares à punir. Joſeph, le généreux Joſeph : » Arrêtez, leur dit-il d'une voix forte, arrêtez, mes freres; quelle furie eſt la vôtre ! Expoſez votre vie pour ſauver des innocens, je vous devance; mais ne la ſacrifiez pas ſans

eſpoir de les ſauver. Tous les Negres ſont en armes ; s'ils vous apperçoivent, vous êtes écraſés par un déluge de fleches avant d'être arrivés juſqu'à eux. Echappez, s'il eſt poſſible, à ce danger ; le nombre vous accable au milieu même du carnage que vous ferez de ces Barbares ; vous périſſez, & vous ne ſauvez pas ces malheureux Blancs. Vous ne les ſauvez pas, vous hâtez même leur mort, en irritant contre eux la fureur de leurs bourreaux. Arrêtez ; Joſeph éprouve la même ardeur que vous, il eſt à votre tête, & il s'arrête pour prendre conſeil de la prudence, & attendre les inſpirations du Ciel «.

Pendant que Joſeph contenoit ainſi ſa petite troupe, les Negres faiſoient ſouffrir mille tourmens, mille morts à un priſonnier noir. L'un lui enfonce dans le corps des morceaux de bois pointus, qu'il laiſſe dans la plaie : un

autre applique sur ses membres des tisons ardens : un troisieme lui taillade le visage & la tête avec une arme tranchante : tous cherchent à l'envi de nouveaux supplices qui augmentent & prolongent ses douleurs. Mais, ô surprise ! le patient, au milieu de ces tortures, est immobile : s'il ouvre la voix, s'il jette un regard, c'est pour défier ses bourreaux ; sa constance épuise leur industrieuse barbarie, ils l'assomment.

Nos chasseurs souffrent avec plus d'impatience que cet infortuné. Mais ils ne se possedent plus, lorsqu'ils voient amener sur le théatre d'horreur un jeune blanc, beau & bien fait, qui va servir de jouet à la férocité exaltée par ses premieres atrocités.

Déjà les Negres attachoient à un pieu cet infortuné, lorsqu'un de ses compagnons, qu'à sa voix on reconnoit pour une femme éperdue, s'élance

comme un trait jusqu'au lieu fatal où on lioit l'objet cher à son cœur. Elle couvre de son corps celui de son amant, l'entoure de ses bras, & le serrant de toutes ses forces, comme pour ne plus s'en séparer, fait retentir tout le vallon de ses cris. Elle voudroit le dérober aux coups des meurtriers, ou mourir avec lui. Ses larmes, ses plaintes, son action si tendre & si passionnée, & ce courage héroïque qui lui faisoit braver tous les périls pour sauver ce qu'elle aimoit, ou plutôt pour ne pas lui survivre, tout en elle auroit touché des bêtes féroces; elle n'émut pas ces Noirs. Ils porterent des mains brutales sur cette femme désolée, l'arracherent ensanglantée & mourante d'auprès de son amant, & la remirent, privée de connoissance & de sentiment, aux gardiens auxquels elle avoit eu la force ou l'art de se soustraire.

Les Negres se préparent à faire mourir des prisonniers blancs, pour se repaître de leur chair.

Joseph, vaincu par l'impatience des siens, & plus encore par sa propre générosité, dispose alors sa troupe par divisions, de maniere à faire sur les Negres un feu roulant. Tout à coup des cris effroyables partent de l'autre côté du vallon; une grêle de fleches tombe sur ces Barbares. Nos gens ne doutent point que ces nouveaux Sauvages, défaits dans un premier combat, ne viennent se venger de leur disgrace & arracher à l'ennemi sa proie. En effet, une partie de leur flotte ayant été dispersée par l'autre Nation, ils avoient profité de la nuit & de la retraite du vainqueur pour rallier leurs canots; & instruits du lieu où il alloit jouir inhumainement de son triomphe, ils avoient suivi la même route, & ils étoient descendus dans l'Isle sans bruit. Ils se mettoient en embuscade derriere des arbres & des broussailles, lorsqu'ils virent assommer le prisonnier

noir, leur frere ; la rage accéléra leur vengeance.

Ils avoient à peine lancé leurs traits, qu'ils fondirent sur l'ennemi étonné. La troupe assaillie, en désordre, mais en armes, passa vîte le ruisseau qui traversoit le vallon, se rallia, se forma, & fit bientôt une vigoureuse résistance. Nos chasseurs avoient suspendu leurs coups, dans l'espérance de tirer un grand avantage de cet événement, & attentifs à épier l'occasion de remplir leur principal dessein, celui de délivrer les prisonniers blancs.

Mais l'obscurité de la nuit foiblement éclairée par la lueur des feux, dont un vent assez fort agitoit & renversoit la flamme, répandoit sur tous les objets une clarté douteuse, qui ne permettoit pas à la vue d'en discerner les formes ni les couleurs. Cependant, quand la lune, qui se levoit, eut dépassé le sommet des arbres, les chasseurs

remarquerent que la troupe attaquée avoit appuyé ſa droite au pied de la colline, & la gauche à la riviere; diſpoſition excellente qui partageoit la lumiere de la lune, & empêchoit que la troupe ne fût tournée ou entamée par les flancs. Ils virent les aſſaillans faire tous leurs efforts pour pénétrer par le centre juſqu'aux priſonniers, rangés ſur les derrieres. L'ardeur, l'énergie & le nombre étant à peu près égaux des deux côtés, il en réſultoit les chocs les plus terribles. Sans eſſayer de retracer les actes de valeur, d'audace, de cruauté que les combattans firent de part & d'autre, il nous ſuffira d'obſerver que la guerre chez les Nations policées n'eſt, en quelque ſorte, qu'un jeu, en comparaiſon de celles des Nations Sauvages. Chez les premieres, elle ſe fait ſeulement de Nation à Nation; les particuliers n'ont point de motifs perſonnels pour ſe

détruire les uns les autres : chez les Sauvages, au contraire, chaque individu eſt en guerre avec tout individu d'un peuple ennemi, & met contre lui, s'il peut le combattre, l'animoſité la plus vive & l'acharnement le plus opiniâtre.

Les deux troupes oppoſées employoient en même temps, pour ſe détruire, les armes factices & naturelles dont ils pouvoient ſe ſervir ; la javeline, la zagaye (*a*), la maſſue, le ſabre armé d'un tranchant de pierre, le poignard, les tiſons allumés. On ſe battoit main à main, corps à corps, avec une fureur inexprimable. La rage des tygres & des ſerpens irrités n'égale pas celle de ces hommes féroces, brûlans de courroux & de vengeance.

(*a*) Dont la pointe eſt faite d'un os de poiſſon.

La

La victoire parut long-temps incertaine. Tantôt les Negres assaillans étoient arrêtés par leurs adversaires & forcés de reculer ; tantôt ces derniers reculoient à leur tour. Dans une de ces crises où les Negres attaqués perdoient beaucoup de terrein, & où la victoire sembloit pencher pour les autres, les premiers craignirent sans doute d'être enfin rompus & de perdre leurs prisonniers, l'honneur, & en quelque sorte la raison du combat. Le Chef donna des ordres en conséquence, & les gardes qui les retenoient, & qui apparemment connoissoient bien les lieux voisins du champ de bataille, les entraînerent vers la petite vallée, au fond de laquelle se trouvoit la grotte que nos gens habitoient, dans le dessein manifeste de les y cacher & de dérober ainsi cette proie à l'ennemi. Nos chasseurs, qui avoient toujours l'œil tourné vers les

gardes, ayant remarqué qu'ils s'éloignoient avec les prisonniers, & sur cette démarche soupçonnant leur dessein, se hâterent de les devancer au terme de leurs courses. Ils traverserent le bois qu'ils avoient à dos, & regagnerent leur gîte sans être découverts.

L'entrée & le devant de la grotte étoient encore dans l'ombre ; mais la lune éclairoit le fond de la vallée ; en sorte que les chasseurs tapis dans le creux du rocher, pouvoient voir venir d'assez loin les Sauvages qui conduisoient les prisonniers, sans que ce groupe pût les appercevoir. Les Negres avancerent donc vers la grotte avec la plus grande confiance, & nos gens, qui s'étoient concertés sur ce qu'ils devoient faire, les laisserent approcher jusqu'à la demi-portée de leurs armes, afin de pouvoir bien ajuster leurs coups, & sans aucun risque pour les malheureux blancs qu'ils vouloient

délivrer. Par un heureux hasard, l'ordre dans lequel s'offroient les ennemis, favorisoit cette intention. Les prisonniers, les mains toujours liées derriere le dos, & attachés l'un à l'autre, marchoient de front, forcés par leurs gardes d'avancer. Ceux-ci se tenoient aux deux côtés, un peu en avant. Un seul que nos gens ne voyoient pas, venoit immédiatement derriere, pour pousser ceux des prisonniers qui refuseroient de marcher. La troupe se présentant dans cette disposition, il n'étoit pas difficile de choisir pour victimes les Negres qui formoient les ailes. Le contraste de leur couleur sombre les faisoit aisément remarquer auprès des blancs. Ainsi les chasseurs divisés en deux pelotons, prenant pour but les Sauvages qui leur étoient opposés, & tirant tous ensemble, ces misérables, au nombre de quatre, tomberent morts sur la place. Celui

qui faiſoit l'arriere-garde fut renverſé de frayeur ; mais n'ayant aucun mal, & reprenant bientôt ſes eſprits, il ſe leva & ſe déroba par une fuite précipitée au ſort de ſes camarades.

Les priſonniers étoient immobiles d'étonnement, comme s'ils avoient été frappés d'un prodige. D'où leur vient ce ſecours ? oſeront-ils concevoir quelque eſpérance ? Des blancs dans ces contrées ! & ces blancs coupent leurs liens, en leur diſant en anglois & en françois, que le Ciel les protege, qu'il leur envoie des amis pour les défendre, & qu'avec ſon aide & du courage, ils ſeront ſauvés. Ils ſe proſternent, ſans voix, aux pieds de leurs libérateurs. A la fin ils s'écrient, l'un en anglois, l'autre en françois : *O nos Anges tutélaires !* La femme prononce quelques mots entrecoupés, qu'on devine plutôt qu'on ne les entend. Elle ne peut que preſſer

tendrement & couvrir de pleurs la main de Joseph.

Nos gens, tout attendris, pleurent de joie & de pitié, en leur disant des paroles de consolation, & en les menant à la grotte.... Mais le danger n'est point dissipé; il n'est encore que légérement écarté & suspendu. On craint le retour ou la poursuite des Noirs : on craint la troupe la plus voisine, si elle triomphe; si elle est vaincue, on craint l'autre. Quel que soit le vainqueur, on pense qu'il est ennemi, qu'il cherchera sa proie. Quel parti prendre ? Combattre à découvert ? il faudra céder au nombre. S'enfermer dans la grotte ? comment en sortir, si l'ennemi s'obstine ? Fuir & regagner bien vîte les montagnes ? l'ennemi est alerte, il connoît les passages & les détours; & les prisonniers sont foibles & haraſſés; & la femme (c'est

une Eſpagnole) ſe ſoutient à peine ; qui pourroit l'abandonner ?

Cette importante conſidération fit adopter le parti de reſter dans la grotte, juſqu'à ce qu'on vît jour à ſe retirer en ſûreté ; & l'on s'en tint à cette réſolution, en obſervant qu'en cas d'attaque, ils pouvoient y réſiſter à tous les efforts de l'ennemi : en effet la grotte étoit profonde, & l'ouverture étroite & baſſe. Il étoit bien difficile de les aſſaillir dans cette poſition, rendue plus reſpectable par le feu de la mouſqueterie.

Pour tranquilliſer ſes hôtes, Joſeph leur fit remarquer cet avantage, & pour les refaire de leur fatigue, il leur fit prendre de la nourriture, ainſi qu'au reſte de ſa troupe ; puis il les invita à ſe repoſer ſur des tas de mouſſes qui ſervoient de lit aux chaſſeurs ; la femme ſeule ſe rendit

à cette invitation. L'Anglois & le François voulurent partager la peine & le péril de la défenſe commune. » Nous ſommes, dirent-ils, plus intéreſſés que vous, s'il eſt poſſible, à faire échouer le projet des Barbares & à les repouſſer, puiſque c'eſt nous qui vous ſuſcitons cet ennemi, & que notre conſervation dépend maintenant de la vôtre «. On accepta leurs ſervices, & comme il n'y avoit pas moyen de les armer, ils furent deſtinés à fournir des munitions aux tireurs.

Après cet accord, Joſeph fit préparer les armes, diſtribua les munitions, & marqua la place que chacun devoit occuper, en indiquant à chacun ce qu'il devoit faire, afin qu'il n'y eût ni trouble ni confuſion. Ces précautions prudentes produiſirent un bon effet. Le léger repas qu'on venoit de prendre, rendit à la troupe des

forces, qu'une longue abſtinence avoit affoiblies ; & les préparatifs militaires ranimerent les eſprits & fortifierent les courages.

Cependant les cris affreux des Sauvages commençoient à devenir plus ſourds & ſembloient indiquer que l'ennemi s'éloignoit. Mais l'on ne ſavoit qu'en penſer, & l'on éprouvoit une vive impatience de connoître ce qui ſe paſſoit du côté du champ de bataille. D'une autre part, les plaintes continuelles de la femme éplorée qui gémiſſoit au fond de la grotte, en appelant ſans ceſſe le malheureux jeune homme qu'elle avoit vu lier au pieu fatal, augmentoient cette impatience, en inſpirant à tous nos jeunes gens le déſir de ſavoir ce qu'il étoit devenu.

Deux d'entre eux, Victor fils de Baptiſte, & Paſcal fils d'Etienne, qu'une amitié particuliere rendoit

inſéparables, plus ſenſibles que les autres aux accens douloureux d'une amante déſolée, ne s'en tinrent pas à un déſir ſtérile ; ils propoſerent d'aller à la découverte des Negres, pour s'inſtruire, s'il étoit poſſible, du ſort du priſonnier. Comme Joſeph n'approuvoit pas leur deſſein, & redoutoit pour eux les dangers de cette entrepriſe, ils lui repréſenterent que l'ennemi étoit loin, & qu'ils n'iroient qu'avec précaution, en ſuivant la liſiere du bois, toujours prêts à rétrograder s'il prenoit le chemin de la vallée.

» Ne craignez point, ajouterent-ils ; nous nous devons à nos freres ; nous ne nous expoſerons pas. Parvenus à l'endroit où nous étions cachés, nous verrons tout ſans aucun riſque, & reviendrons de même. Si les Sauvages s'éloignent & s'embarquent, vous ſerez pleinement raſſurés ; s'ils viennent

vous attaquer, nous aurons le temps de vous avertir, & vous aurez celui de prendre vos mesures ; ainsi, qu'ils partent ou qu'ils demeurent, nous vous rapporterons des nouvelles intéressantes. Notre démarche n'est point une témérité ; elle sera utile ; elle est peut-être nécessaire. Seroit-il moins prudent de s'assurer de l'intention des Sauvages, que de rester dans l'incertitude sur ce qu'ils veulent tenter « ?

Joseph crut devoir céder aux raisons de ses neveux. Il consentit à leur excursion hardie ; mais il leur recommanda la plus grande circonspection, & leur fit promettre de revenir, dès qu'ils verroient, par les mouvemens des Negres, quel étoit leur vrai projet. Il sortit avec eux & les accompagna jusqu'au bois, pour leur donner, chemin faisant, les conseils particuliers qu'il croyoit leur être nécessaires dans l'entreprise délicate dont ils s'étoient

chargés. Il vouloit auſſi conſidérer un moment les environs de la grotte, pour reconnoître s'il ne ſeroit pas poſſible d'en fortifier l'entrée & d'augmenter ainſi ſes moyens de défenſe.

Joſeph trouva bientôt ce qu'il cherchoit. De grandes pierres éparſes, qu'il vit tout près de là, lui inſpirerent l'idée de s'en ſervir, pour maſquer l'entrée de la caverne & la rendre impraticable à tout autre qu'à ceux qu'il voudroit y recevoir. Ces pierres placées devant l'ouverture, alloient oppoſer une barriere inébranlable aux approches des Negres, en laiſſant néanmoins à ceux qui s'y trouvoient, une voie pour ſortir & diriger au dehors le feu de leur mouſqueterie. Joſeph appela ſes compagnons & leur expliqua ſon projet. On mit ſur le champ la main à l'œuvre; on roula les pierres juſqu'à l'endroit où l'on vouloit les placer; on creuſa le ſol

avec quelques pioches, qu'autrefois Baptiſte avoit laiſſées dans la grotte; & les pierres qu'on fit entrer dans les creux, dreſſées devant l'entrée de la caverne comme de grandes bornes, remplirent très-bien les vûes de l'Ingénieur.

Cet ouvrage fait en peu de temps, étoit à peine achevé, que Victor & Paſcal débouchérent du bois, courant à toutes jambes, pour rentrer dans la caverne. Ils furent ſurpris en arrivant, de voir tout ce qu'on avoit fait depuis leur départ; en applaudiſſant à cette nouvelle précaution, ils aſſurérent qu'on ne pouvoit la prendre plus à propos; que toute l'armée des Negres attaqués, demeurée maîtreſſe du champ de bataille, étoit en marche vers la vallée; qu'elle ne tarderoit pas à tourner la colline & à paroître pour attaquer. » Nous avons fait, ajoutérent-ils, notre courſe ſans accident.

En arrivant au bord de la forêt qui domine le champ de bataille, nous avons vu distinctement les Negres assaillans se retirer en bon ordre, emmenant avec eux l'homme blanc que leurs ennemis destinoient à la mort. Le combat s'est renouvelé pour la possession de ce prisonnier, mais sans autre succès pour les Negres qui vouloient l'immoler, que de rester sur leur terrein. Leurs adversaires ne voyant aucun espoir de recouvrer les prisonniers qu'ils avoient perdus, & se trouvant dédommagés de cette perte par quelques Negres qu'ils ont pris sur l'ennemi, n'ont pas cru devoir s'arrêter plus long-temps à combattre. Ils ont pris fièrement le chemin de leurs canots, en réprimant dans leur retraite les audacieux qui les poursuivoient. Le gros des Negres restés sur le champ de bataille, retenu sans doute par le désir d'une vengeance

plus chere, les a laiſſé partir ; on a même rappelé ceux qui les ſuivoient, & quand ils ont été tous réunis, ils ont fait volte-face pour venir vers nous, en ſecouant leurs javelines d'une maniere menaçante «.

Sur cette nouvelle, l'Eſpagnole ſe leva, remercia nos jeunes gens en joignant les mains & pleurant de joie. » Il n'eſt pas mort, dit-elle ; il eſt chez une Nation ſauvage, mais hoſpitaliere, il vivra ; je pourrai le revoir ! Que Dieu vous paye le ſervice que vous venez de me rendre « ! Mais nos gens ne perdoient pas le temps en propos. Ils faiſoient toutes les diſpoſitions convenables pour recevoir l'ennemi ; ils ſe mettoient à leurs poſtes, & s'excitoient mutuellement, déſirant en quelque ſorte de voir arriver les Negres. Leur impatience ne fut pas longue. Les Sauvages parurent au bas de la vallée ; mais avec une prudence

dont on ne les jugeoit pas capables, ils se diviserent en trois corps, pour s'approcher de la grotte avec plus de sûreté, & pour empêcher toute évasion de la part des blancs.

La troupe qui suivit le fond de la vallée, en s'avançant avec précaution, vint se poster vis-à-vis de la grotte, hors de la portée du fusil. Les deux autres divisions marcherent des deux côtés sur le penchant des collines, & parvinrent ainsi à la hauteur de la grotte, sans que les nôtres se montrassent & fissent aucun mouvement pour s'y opposer. Parvenus en cet endroit, les Sauvages s'arrêterent un moment. Ils commençoient à voir de près la difficulté de leur entreprise; cependant, animés par le ressentiment que la vue des cadavres de leurs freres leur inspira, ils se mirent à pousser des cris horribles, & s'approchant à la fois des deux côtés, ils essayerent

d'en débarrasser l'entrée, & lancerent à travers les ouvertures, une grêle de fleches, tandis que la troupe du milieu, qui croyoit le moment favorable, se portoit à grands pas vers la grotte, faisant mine de vouloir percer, la javeline à la main.

Mais toutes ces tentatives ne produisirent aucun effet, ou, pour mieux dire, elles n'en eurent qu'un funeste pour les Negres. Tant que ceux-ci avoient lancé leurs traits, nos gens s'étoient tenus à l'abri, contre les parois de la grotte. D'ailleurs très-peu de fleches y avoient pénétré, parce que les Negres tiroient au hasard, & que leurs traits rencontroient souvent les pierres nouvellement plantées, ou les bords du rocher. Mais lorsqu'enhardis par la patience des nôtres, ils se présenterent devant l'ouverture de la caverne, alors les blancs se remirent à leurs postes; & voyant les Sauvages

à la faveur de la lune qui éclairoit les environs, ils firent presqu'à bout portant sur ces misérables, un feu roulant qui en renversa un grand nombre & contraignit bientôt le reste de reculer en désordre. Trois fois ceux-ci tenterent de forcer le passage, & trois fois ils furent repoussés aussi vivement.

Il étoit naturel de croire après cela, que les Sauvages humiliés abandonneroient leur entreprise & sortiroient de l'Isle ; & cependant leurs pertes, au lieu de les abattre, ne firent qu'aigrir leur ressentiment. Ils ne s'obstinerent plus à vouloir forcer la caverne, mais ils s'aviserent d'un expédient qui, sans les exposer davantage, sembloit devoir les venger des affronts qu'ils avoient reçus. Persuadés avec raison que nos gens ne sortiroient point de leur retraite tant qu'ils verroient leurs ennemis en

posture de les attaquer, ils placerent à la vue des nôtres, mais hors de la portée du trait, une partie de leur monde, au bas des deux collines & sur la lisiere du bois. Ils vouloient, par cette disposition, leur laisser croire que toute la troupe Sauvage étoit là, & qu'elle étoit résolue de les bloquer jusqu'à ce que le besoin les fît sortir de leur asile; mais c'étoit un stratagême. Ils n'avoient mis à ces postes qu'un petit nombre des leurs; tout le reste, caché dans la forêt, s'occupoit à ramasser du bois mort, & les arbres tombés de vétusté, pour les entasser devant la grotte & en embarrasser l'entrée. Pour accomplir leur dessein, quand ils crurent avoir la quantité de bois nécessaire, ils le porterent sur le rocher de la grotte qui formoit une espece de plate-forme, d'où il leur fut aisé de le jeter sans risque, & de l'amonceler devant l'ouverture.

Cette ruſe eut du ſuccès. Nos gens, qui avoient à craindre d'être écraſés par la chute des troncs & des branches d'arbres, ne jugerent pas d'abord qu'il fût prudent de ſortir; & quand ils le voulurent enſuite, il ne fut plus poſſible de le tenter ſans s'expoſer à une mort certaine. Ils prirent donc le parti forcé d'attendre la fin de l'entrepriſe des Negres, dont ils n'étoient pas d'ailleurs fort inquiets, parce qu'ils n'en voyoient pas le but. Ils s'imaginerent que tout cet embarras ne ſeroit que momentané; que l'ennemi, qui n'avoit point de proviſions, ſe laſſeroit bientôt d'aſſiéger des gens qui n'en manquoient pas; & que quand il ſe retireroit, ils pourroient ſe faire jour à travers l'abatis qui les couvroit: mais ils changerent d'idée, & furent bien étonnés lorſqu'ils virent l'effet de l'invention des Negres.

En effet, tandis que le plus grand

nombre des Sauvages entaſſoit ainſi le bois devant la caverne, quelques-uns d'entre eux amaſſoient de menues branches, des plantes & des feuilles ſeches ; & quand ils en eurent la quantité convenable, ils les placerent ſous ce bois & y mirent le feu. En vain les chaſſeurs, alarmés de cette manœuvre, tenterent-ils, dès qu'ils s'en apperçurent, de s'oppoſer à ſon exécution : les coups de fuſil qu'ils tiroient au haſard à travers l'abatis, n'empêcherent pas l'ennemi de venir à bout de ſon projet. Le feu fit des progrès rapides, & la flamme, excitée par le vent & pouſſée dans la caverne, força nos gens de quitter l'ouverture & de s'enfoncer plus avant.

Bientôt leur poſition ſe trouva fort critique. La flamme portée contre le rocher, toujours plus vive & plus ardente, & la fumée augmentant ſans ceſſe dans la caverne, la chaleur & le

mal-aiſe y devinrent ſi inſupportables, que nos gens craignirent d'en être ſuffoqués. Dans cette cruelle détreſſe, chacun ſuivant les parois du rocher, cherchoit, à tâtons, à s'éloigner de l'entrée le plus qu'il pouvoit. On ne connoiſſoit pas la profondeur de la caverne, parce qu'on n'avoit pas eu le temps de la bien examiner. Le retentiſſement des voix faiſoit croire à la vérité qu'elle étoit ſpacieuſe, & l'on ſe flattoit d'y trouver quelque coin où l'on pourroit reſpirer plus librement; mais inutilement, & chacun ſe vit réduit à ſe coucher la face contre terre, pour ſe dérober au danger qui augmentoit ſans ceſſe. Enfin l'on étoit prêt à tomber dans le déſeſpoir, lorſque Joſeph ainſi couché, tâtant le bas du rocher, ſentit à la main une eſpece de fraîcheur, d'après laquelle il conjectura qu'il y avoit près de là un

petit courant d'air, & par conſéquent quelque ouverture au niveau du ſol de la grotte.

Il avança, ſuivant cette indication, & ſe convainquit en effet qu'il avoit penſé juſte. Un trou d'environ un pied de hauteur ſur un pied & demi de largeur, donnoit paſſage à ce petit vent, qui n'étoit pas ſenſible à deux pieds de terre. L'air de la grotte raréfié par le feu, s'écouloit par cette ouverture. Joſeph eut le courage d'y entrer, & ce ne fut pas ſans la plus vive ſatisfaction, qu'après avoir rampé quinze à vingt pas, il reconnut que cette ſorte de conduit s'élargiſſoit & formoit des voûtes très-vaſtes & très-étendues. Il en jugea ainſi, parce qu'ayant appelé ſes camarades pour leur apprendre ſa découverte & leur dire de venir le joindre, il avoit entendu les échos de la caverne répéter fort au loin ſes

paroles. La chaleur qu'il fuyoit ne se faisoit pas sentir en cet endroit, & la fumée y étoit supportable.

Aussi-tôt il recommande à ses compagnons de porter ce qu'ils trouveroient autour d'eux de provisions & de gibier. Ceux-ci, ranimés par l'espérance, s'empressent de suivre cet avis. Ils se coulent, à son exemple, dans l'issue étroite du rocher, & parviennent tous heureusement à l'endroit où il les attendoit, apportant leurs armes, une partie du gibier, & le reste de leurs provisions. On se félicitoit d'une délivrance inopinée; cependant deux des jeunes gens des plus hardis vouloient retourner sur leurs pas, pour ne rien laisser à l'ennemi de ce qui leur appartenoit; mais Joseph blâma leur folle témérité, & ne voulut pas le permettre. » Rendons graces à Dieu, leur dit-il, de nous avoir tirés du plus grand péril que

nous ayons jamais couru, & gardons-nous bien, pour des motifs si futiles, de nous y replonger volontairement. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de tâcher de sortir de ces voûtes souterraines, tandis qu'il est encore nuit, & que les Sauvages, qui ne doutent pas de notre perte, veillent autour de la grotte du côté de la vallée, & ne songent pas à s'en écarter pour s'assurer plus tôt de leur triomphe.

» — Mais comment, lui dit-on, trouver notre chemin dans l'obscurité profonde qui nous environne ? comment éviter les périls qui se trouvent sous nos pas ? Nous aurions besoin, pour nous conduire, de la clarté favorable de quelque lumiere, & nous n'avons rien pour y suppléer.

» — Vous devez vous rappeler, répondit Joseph, que dans les provisions que nous avions prises pour la chasse,

chaſſe, il y avoit pluſieurs flambeaux de méleze (*a*). Nous n'y avons point penſé, parce que chaque ſoir, à

(*a*) Le méleze eſt un arbre réſineux de l'eſpece des larix & des térébinthes. Les flambeaux de méleze ſont des cylindres faits avec la réſine qu'on tire de cet arbre; l'on en fait de gros, où la réſine eſt mêlée avec de la poix. Ce ſont des torches. Ils ſervent à éclairer les Grands & les riches dans leurs courſes nocturnes. Les petits éclairent les pauvres gens de la campagne pendant les ſoirées de l'hiver. L'on ne les connoît guere dans les villes, où le luxe avilit tout ce qui ſert aux commodités de ceux-ci. Les fils du Chevalier des Gaſtines, plus près de la Nature & vivant à la campagne, ne dédaignoient pas d'employer tout ce qui pouvoit leur être utile. Peut-être auſſi & vraiſemblablement les flambeaux dont il eſt ici queſtion, étoient-ils plus grands, c'eſt-à-dire, mieux garnis de meches & de matiere, que ceux dont les pauvres gens de nos Provinces font uſage. *Note de l'Editeur.*

l'exception d'hier, toujours revenus de bonne heure de nos courſes, nous avons fait notre ſoupé & cherché le repos avant le déclin du jour. Si quelqu'un de vous apporte de la grotte le ſac où ſont les reſtes de ces proviſions, qu'il y fouille, & il les y trouvera «.

Auſſi-tôt celui qui tenoit le ſac y chercha ce qu'on demandoit, & l'ayant enfin trouvé, porta la joie dans le cœur de toute la troupe en l'annonçant. On fit du feu, on alluma les flambeaux, & l'on ſe mit en marche vers le côté de la caverne qu'on ſoupçonnoit avoir une iſſue.

Le cours de la fumée, & ſur-tout la direction de la flamme des flambeaux, mue par le courant d'air qui traverſoit le ſouterrain, ſembloit en montrer la route. L'on ſuivit à pas meſurés & avec circonſpection cette indication remarquable, & l'on ſe trouva fort heureux de voir autour

de soi ; car l'on évita, par ce moyen, des crevasses ou précipices intérieurs, où l'on seroit infailliblement tombé sans ce nouveau secours.

La fumée n'empêcha pas de remarquer en passant, que la Nature prodigue avoit enrichi ces demeures sombres de mille raretés précieuses. Les stalactites, les cristaux qu'elle avoit formés & comme enchassés dans les parois des voûtes & des rochers, réfléchissant la lumiere de toutes parts, présentoient aux yeux surpris toutes les couleurs du prisme, & laissoient douter si ce n'étoient pas des rubis ou des diamans qui brilloient ainsi ; spectacle que nos gens auroient contemplé avec admiration, si l'on n'avoit été occupé de soins plus importans.

Tantôt ces voûtes élevoient hardiment leurs superbes lambris, tantôt elles s'abaissoient au point de faire craindre qu'elles ne refusassent tout

paſſage. Plus d'une fois nos gens furent obligés de ſe courber & de marcher ſur leurs mains ; d'autres fois, de faire d'aſſez longs circuits pour éviter les creux profonds qui s'offroient devant eux. Enfin, après avoir marché de la ſorte pendant près d'une heure, Joſeph, qui ſervoit de guide à toute la troupe, apperçut de loin l'ouverture de la caverne, que les rayons de la lune éclairoient dans ce moment.

Jamais la lumiere du ſoleil n'avoit été auſſi agréable à ſes yeux, ni à ceux de ſes compagnons, que celle de la lune le fut alors. Toute la troupe s'empreſſa de ſortir de la caverne à travers des rochers & des brouſſailles qui en embarraſſoient l'ouverture, & l'on ſe trouva ſur le bord d'une forêt, au bas d'une profonde vallée. A la vue des étoiles, nos gens reconnurent que la route ſouterraine qu'ils avoient faite, les avoit heureuſement dirigés vers le

point où ils devoient aller. L'Orient qui commençoit à blanchir, les avertiſſoit de hâter leur fuite, s'ils vouloient profiter de quelques momens d'obſcurité. On ſe mit en marche à l'inſtant du côté des montagnes.

Les circonſtances & le repos avoient ranimé l'Eſpagnole. Elle vouloit faire plus qu'elle ne pouvoit en allant auſſi vîte que nos gens ; mais ceux-ci ne le ſouffrirent pas. Il falloit la ſauver. On la ſuivit : on la ſoutint ; à l'endroit le plus difficile des montagnes, on la porta ſur un brancard qu'on fit ſur le champ avec des branches entrelacées. Son ſalut étoit leur triomphe & leur récompenſe.

Le ſoleil étoit déjà fort haut, & l'on comptoit près de dix heures, quand on fut parvenu au long ſommet des montagnes qui ſéparent en deux ces terres ſupérieures ; on s'arrêta, pour ſe délaſſer un moment de l'extrême

fatigue qu'on venoit de ſouffrir ; mais en regardant en arriere, combien on eut lieu de ſe féliciter d'avoir pu faire retraite ! Nos gens apperçurent ſur le penchant d'une colline éloignée, la troupe Sauvage qui couroit avec vîteſſe après eux. Heureuſement elle étoit encore loin, elle avoit auſſi de grands obſtacles à vaincre pour les atteindre, & elle ne connoiſſoit pas le pays comme les blancs. Il eſt vrai que la courſe des uns étoit rapide, & que les autres, chargés d'un fardeau, ne faiſoient qu'une marche aſſez lente.

Ils marcherent ainſi vers le pont-levis, avançant, malgré leur charge & l'aſpérité du ſol, beaucoup plus vîte qu'ils ne l'auroient pu faire ſi leur compagne eût fait ce chemin à pied. Ils laiſſerent la riviere à gauche, & ſuivirent le bas des montagnes & des collines dont la hauteur & la poſition

pouvoient les dérober aux regards de l'ennemi.

Ces ſages précautions ne furent pas inutiles ; car les Sauvages ayant ſurmonté les obſtacles plus tôt qu'on ne l'avoit cru, ne virent plus en arrivant ſur les crêtes les hommes qu'ils pourſuivoient, & ne purent juger de quel côté ils avoient pris leur route. Dans cette incertitude, ils ſe répandirent d'abord vers la riviere, pendant que nos gens s'approchoient toujours davantage du terme où ils aſpiroient.

Mais après de vaines recherches, les Negres ſe doutant bientôt qu'ils s'étoient mal dirigés, ou peut-être ayant appris de quelques-uns de leurs coureurs la route que tenoient les blancs, ils tournerent ſubitement de ce côté là, & découvrirent enfin ceux qu'ils regardoient comme leur proie. Cette vue ranima leur courage & leur fureur. Ils ſe mirent à hurler & à

courir comme des forcenés ; & peut-être seroient-ils parvenus à joindre la petite troupe, si, arrivés au bord du noir abîme, reste d'un ancien volcan, ils n'avoient été forcés de faire un grand détour. Ce délai permit à nos gens de gagner le pont-levis, de le passer & de le lever avant que l'ennemi fût à portée d'empêcher le passage & d'en profiter lui-même.

Cependant les Sauvages en étoient déjà si près lorsque la bascule fut levée, que par la seule impulsion de leur course, ils vinrent sur le bord de la breche profonde que le pont servoit à couvrir, & que quelques-uns des premiers, qui ne virent le péril d'y tomber qu'au moment où ils ne pouvoient l'éviter, poussés par ceux qui les suivoient, y furent précipités.

Les autres, frappés de cet accident, étonnés de l'obstacle imprévu qui les arrêtoit, & ne voyant aucun moyen

de ſuivre la proie que leur avide cruauté dévoroit en eſpérance, demeurerent d'abord dans un engourdiſſement qui tenoit de la ſtupidité ; mais lorſque revenus de cette eſpece de léthargie, ils eurent un moment conſidéré leur diſgrace, ils donnerent toutes les marques du déſeſpoir, & firent retentir au loin les échos de hurlemens affreux, tandis que nos gens, témoins de cette rage impuiſſante, rendoient graces à Dieu, & ſe félicitoient mutuellement de ce qu'il les avoit ſi heureuſement délivrés.

Pénétrée d'admiration & de reconnoiſſance, l'Eſpagnole ſe mit à genoux ; puis levant les yeux & les mains au Ciel, & verſant beaucoup de larmes, elle dit, d'une voix attendrie, ces mots que le François traduiſit à nos gens :

» O Providence, qui nous a ſauvés de tant de périls, vois dans

nos cœurs les ſentimens que nous conſervons de ton ſecours divin ! Comment l'homme peut-il s'aveugler juſqu'à méconnoître les bienfaits de ta bonté libérale ? Comment devient-il aſſez ingrat pour en perdre le ſouvenir ? Ah ! ſouvent, lorſqu'il t'oublie, tu veilles autour de lui ; tu le défends, tu le protéges avec la ſollicitude d'une mere qui tremble pour les jours de ſon enfant. Non, jamais tu n'oublies celui qui met en toi ſa confiance. Fût-il entouré d'ennemis, ou ſous le glaive des aſſaſſins, fût-il jeté par la tempête au fond de l'Océan, ta main puiſſante le ſoutient & le dérobe à la mort. O Providence divine, ſois à jamais bénie par tout ce qui reſpire « !

A cet élan de ferveur pieuſe & de gratitude, à ces accens & à ces geſtes tendres & touchans, le François parut ému, & tous nos gens, l'œil humide,

applaudirent du fond du cœur ; mais l'Anglois ne mêla pas sa voix à ce concert de louanges. Il regarda l'Espagnole d'un air de pitié, & sourit dédaigneusement aux autres, comme s'il se moquoit de leur simplicité ; ce qui fut remarqué par quelques-uns d'entre eux, & leur fit juger peu avantageusement de la façon de penser & du caractere de cet homme, dont la Colonie a eu depuis tant de sujets de se plaindre.

Nos gens, foibles de besoin & accablés de lassitude, s'arrêterent dans le lieu de sûreté où ils se trouvoient alors, pour y prendre de la nourriture & du repos ; & quand ils eurent recouvré les forces qui leur étoient nécessaires, ils descendirent dans le vallon, & marcherent vers la riviere, fâchés de n'avoir pas dans ce moment la chaloupe qui les avoit amenés,

quand ils alloient chaſſer dans les montagnes : mais ce regret ne dura pas long-temps ; car ils n'avoient fait que peu de chemin, lorſqu'ils apperçurent de loin une chaloupe à la voile, qui remontoit le fleuve, & qui, pouſſée par un vent favorable, vint bientôt aborder à la rive la plus prochaine.

C'étoient Henri, Baptiſte & Guillaume, accompagnés de quelques-uns de leurs fils, qui de l'ordre exprès du Pere, venoient reconnoître par eux-mêmes, ce qui retenoit ſi long-temps les chaſſeurs dans le haut de l'Iſle. Inquiet de ce retard extraordinaire, après le retour de leurs compagnons, le Pere avoit cru devoir leur envoyer la chaloupe pour leur porter du ſecours, s'il en étoit beſoin, ou pour les rappeler, s'ils n'y étoient que pour s'occuper de la chaſſe.

Cette rencontre ineſpérée fut infiniment agréable aux deux détachemens; mais celui de Henri parut bien étonné de voir la troupe de Joſeph augmentée de trois perſonnes étrangeres, & ne le fut pas moins de l'hiſtoire ſuccincte de leur délivrance. Les gens de la chaloupe leur firent l'accueil le plus humain, entrerent dans leurs peines, & tâcherent de les conſoler, en les aſſurant que toute la Colonie les verroit avec le plus grand intérêt, & mettroit en œuvre tous les moyens pour leur faire oublier leurs diſgraces. L'Anglois leur fit un remercîment froid & contraint; mais le François & l'Eſpagnole répondirent d'un air pénétré à ces témoignages de bienveillance.

Après ces aſſurances réciproques de ſatisfaction & d'attachement, les deux troupes s'embarquerent & ſuivirent le

cours du fleuve en ramant avec vigueur. L'on fit tant de diligence, qu'on arriva le même soir au bord de la prairie au dessous de l'esplanade. Le Pere, qui guettoit le retour de ses enfans, étoit accouru au devant d'eux pour les recevoir. Sa joie & sa surprise furent extrêmes de voir les nouveaux venus, & d'apprendre par quel miracle ses gens les avoient dérobés à la mort, & s'étoient sauvés eux-mêmes. Il frémit des dangers qu'ils avoient courus ; puis les embrassant avec tendresse, il leur recommanda la discrétion sur leur aventure, & se chargea d'en apprendre la nouvelle à Eléonore & à ses filles, de crainte que tout autre, en leur faisant ce récit, ne ménageât pas assez leur extrême délicatesse.

La passion de Baptiste & son évasion de l'Isle, en y attirant les Negres,

avoient donné lieu à la premiere guerre ; l'imprudence de Joſeph, en s'écartant des limites que le repos commun & ſa propre sûreté lui défendoient de paſſer, devint l'occaſion d'une guerre nouvelle, & jeta dans quelques eſprits une ſemence de trouble & de diſcorde, qui germant ſourdement & venant enſuite à s'étendre par les malheurs publics, fut ſur le point de bouleverſer la Colonie & d'en opérer la ruine. C'eſt ainſi qu'en s'éloignant de l'ordre & de la raiſon, on excite les paſſions, on dégrade les mœurs, & que l'on contribue ſouvent, ſans le vouloir & quelquefois ſans s'en douter, à l'altération & à la décadence d'une Société paiſible & heureuſe. L'aventure de Joſeph eut cela de bon, qu'elle ſauva trois infortunés de la mort la plus cruelle, qu'elle étendit les lumieres & les

connoiſſances dans la Colonie ; mais on paya bien cher ces avantages, par l'eſprit de cupidité, de jalouſie & d'inſubordination qu'un des trois y fit naître, & par les funeſtes événemens qui en furent la ſuite.

CHAPITRE XLIV.

Réception qu'on fait aux Européens délivrés ; un François raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des Sauvages ; on prend la réſolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des Negres, lorſqu'elle s'éloignera de l'Iſle.

LE Pere ayant devancé la troupe des chaſſeurs, les annonça à Eléonore & à ſes filles, comme il l'avoit réſolu, en taiſant de leur aventure tout ce qui auroit pu cauſer une trop vive émotion à des cœurs ſi ſenſibles. Il ne put néanmoins-leur cacher que les trois Européens qu'ils amenoient, n'euſſent été délivrés de la main des Negres ; & quelque ſoin qu'il prît

pour adoucir cette nouvelle, elles ne l'entendirent point ſans en être vivement affectées. Elles virent dans ce récit plus que le Pere ne leur diſoit, &, ſubitement frappées de l'idée des périls que les chaſſeurs avoient dû courir, laiſſerent paroître ſur leurs viſages & dans leurs diſcours, le trouble & la crainte dont elles étoient agitées.

Cependant, comme tous nos gens revenoient ſains & ſaufs, qu'ils alloient ſe retrouver dans le ſein de leurs familles, ces allarmes involontaires firent place à la douce joie que l'annonce de leur retour devoit naturellement inſpirer. En même temps, la ſurpriſe mêlée d'admiration que cauſoit la merveilleuſe délivrance des trois Européens, & la penſée conſolante que ce qu'ils devoient à leurs libérateurs les attacheroit inviolablement à la Colonie, affoiblirent encore

les impreſſions de crainte que la rencontre des Negres avoit faite ſur les eſprits.

L'on étoit dans ces diſpoſitions, quand la troupe parut. Henri précédoit les Européens qu'eſcortoient tous les chefſeurs. Ceux-ci venoient, non ſeulement pour voir leur mere & la raſſurer ſur leur retour, mais pour faire honneur aux nouveaux venus, empreſſés de rendre leurs hommages aux chefs de la Colonie. Henri, qui leur avoit fait ſuccinctement l'hiſtoire de l'Iſle, leur avoit donné la plus haute idée de ces deux perſonnes reſpectables; mais lorſqu'ils apperçurent la bonté majeſtueuſe qui brilloit ſur leur viſage, & la tendre vénération dont tous ceux qui les approchoient paroiſſoient pénétrés; enfin lorſqu'ils ſe virent accueillis par Eléonore avec toutes les marques & tous les égards de l'humanité la plus compatiſſante,

ils ne purent s'empêcher d'être émus jusqu'aux larmes, & ils vouloient se prosterner à ses pieds; mais elle s'y opposa, puis elle regarda la jeune Espagnole avec des yeux humides, l'embrassa tendrement, en la nommant sa chere fille :

» Je bénis le Ciel, lui dit-elle, du secours propice qu'il vous a donné par la main de mes enfans. Vous n'avez plus rien à craindre où vous êtes. Vous vivrez tranquille auprès de moi. Je veux vous servir de mere, & s'il dépend de nous de vous faire oublier ce que vous avez perdu, ni vous, ni vos compagnons d'infortunes, vous n'aurez rien à regretter.

» Ah ! Madame, lui répondit la jeune personne en mauvais Anglois, & en lui prenant les mains, qu'elle arrosa de pleurs, qui ne seroit touché jusqu'au fond de l'ame, des attentions bienfaisantes d'une bonté si rare ?

Je ſuis bien malheureuſe ; mais dans mon déſaſtre, je dois rendre à la Providence des graces infinies pour le ſoin qu'elle a pris de me conduire juſqu'ici. Hélas ! & pardonnez-moi ce ſouvenir, la mort m'avoit enlevé ce que la Nature & la reconnoiſſance me faiſoient un devoir de chérir & de reſpecter. Il me reſtoit un époux (car je dois nommer ainſi l'homme vertueux & tendre à qui je deſtinois ma main, & qui bientôt devoit m'être uni par le plus ſaint des nœuds), il me reſtoit un époux, & le Ciel qui m'a ſauvée de la main des Barbares, l'a laiſſé parmi d'autres Sauvages leurs ennemis. J'ignore le ſort qu'on lui deſtine. Je ne puis que gémir du malheur cruel qui nous a ſéparés, & votre bonté même augmente mes regrets. Reçus & protégés dans cette Iſle heureuſe, nous y jouirions comme vous du plus parfait bonheur. Ah !

que ne puis-je eſpérer de le revoir encore ! Que ne m'eſt-il permis de croire qu'il me ſera rendu « !

La Nature ſembloit avoir formé la jeune Etrangere avec complaiſance. Un teint brun, mais animé : de grands yeux noirs & pleins de feu ; un ſon de voix touchant ; une taille ſvelte & légere ; un air de modeſtie & de nobleſſe, en faiſoient une beauté qui, quoique différente de celle de nos femmes, avoit tout ce qu'il falloit pour charmer. Elle étoit dans la fleur de l'âge ; elle étoit affligée ; ſes pleurs & ſes ſoupirs parloient éloquemment ; elle attendrit tous les cœurs. Tous les aſſiſtans ſouhaiterent de pouvoir lui rendre le ſervice qu'elle ſembloit implorer de la Colonie, & quelques jeunes gens parurent ſe paſſionner pour ſes intérêts.

Le Pere l'aſſura qu'on feroit toutes les démarches néceſſaires pour retrouver

celui qu'elle pleuroit, & pour le ramener dans l'Isle ; mais comme il ne fixoit point l'époque de cette entreprise, & que personne ne s'en informoit, Pascal, jeune chasseur de la famille d'Etienne, demanda la permission de parler, & dit : » Je vous supplie, mon Pere, de considérer qu'il n'y a point de temps à perdre pour exécuter votre résolution généreuse. Sans vouloir pénétrer dans vos desseins, je pense qu'on ne différera pas à envoyer la chaloupe armée contre les Negres. La raison de notre sûreté, les droits d'une juste vengeance, & sur-tout la certitude où nous sommes que les Negres sont encore dans le haut de l'Isle, nous avertissent de ne pas perdre l'occasion d'attaquer leur flotte avant qu'elle s'éloigne de ces parages. Soit que notre barque surprenne nos ennemis & détruise leurs canots, soit qu'ils fuient devant nous,

qui peut nous empêcher enſuite d'aller mouiller ſur les côtes des Sauvages qui retiennent l'homme blanc, ſi cher à Madame ? Nous pourrons en payer la rançon en leur donnant des marchandiſes, ou quelques priſonniers Sauvages, s'il en tombe entre nos mains. L'Anglois ou le François qui ſont revenus avec nous, & qui connoiſſent cette Nation, pourront nous ſervir d'Interpretes «.

Eléonore, à ce diſcours, ne put cacher ſon inquiétude, & pâlit. » Quoi, toujours la guerre, dit-elle ? Faut-il que je tremble ſans ceſſe pour la vie de mes enfans « ? Le Pere regarda Paſcal d'un air ſévere. » Jeune homme, lui dit-il, votre âge auroit dû vous preſcrire plus de modeſtie. Votre propoſition eſt bonne, peut-être ; mais vous deviez mieux préſumer des lumieres de vos anciens, & laiſſer parler ceux qui ont plus d'expérience que vous.

vous. Lorsqu'ils se taisent par prudence, est-ce à vous de nous montrer une téméraire indiscrétion « ?

Mais la parole étoit lâchée, Eléonore avertie ; & comme l'expédition proposée étoit commandée en quelque sorte par la circonstance, & pouvoit, par ses succès, enlever à jamais toute occasion de guerre, le Pere ne crut pas devoir rejeter cet avis. Il proposa lui-même la chose à l'assemblée, & le résultat de la délibération fut qu'il falloit, sans tarder, profiter de la conjoncture pour attaquer les Negres déconcertés, & dans la position où ils étoient encore, afin que leur défaite & le sentiment de leurs pertes les éloignât pour toujours de l'Isle.

Eléonore & ses filles en gémirent profondément ; & cependant le Pere ordonna d'approvisionner la barque des vivres & des munitions nécessaires pour cette expédition. Il nomma ceux

qui devoient en être, & il vouloit la conduire lui-même ; mais sur les représentations de toute la famille, il en remit la direction à son fils aîné. Baptiste, Guy, Vincent, Guillaume, Charles, Philippe, Etienne, & quelques-uns de leurs enfans, auxquels plusieurs des chasseurs, & entre autres Victor & Pascal, demanderent la permission de se joindre, furent désignés pour monter le nouveau bâtiment. Le François & l'Anglois prierent aussi le Pere de ne pas les priver de l'occasion favorable qui se présentoit d'être utiles à la Colonie. Ils s'offrirent de si bonne grace & avec tant d'instances, que le Pere ne crut pas devoir les refuser.

Toutes ces choses ainsi arrêtées, chacun alla dans sa maison, pour embrasser sa famille & prendre de la nourriture avant de partir. Les Européens resterent à souper dans la maison du Pere, où ils devoient demeurer

déſormais. Pendant le repas, on ſe renouvela de part & d'autre l'aſſurance des ſentimens réciproques qu'on éprouvoit; mais les nouveaux venus mangerent peu, malgré les invitations réitérées de la famille; & l'Eſpagnole, dont le cœur ſenſible & tendre avoit été ſucceſſivement agité par tant de paſſions contraires, émue & attendrie de tout ce qu'on faiſoit pour elle, ne ſavoit que dire dans ſon embarras.

Le Pere, dont l'œil attentif veilloit ſur ſes hôtes, & qui avoit fait mettre le François à ſon côté, lui dit alors: » Pardonnez, je vous prie, à l'intérêt que vous m'inſpirez, le déſir de ſavoir à qui nous avons le bonheur de donner un aſile, & ne me laiſſez pas ignorer par quel événement vous vous trouvez dans des mers ſi éloignées de votre pays. Je ne vous demande pas en ce moment votre hiſtoire; le temps & la circonſtance ne

ſont pas propres à ce récit ; mais en cherchant à vous faire oublier vos infortunes, ne ſerai-je pas excuſable de vouloir connoître celles qui vous ont conduit ici ? Je ſuis Chrétien & Européen comme vous & vos compagnons, &, ſi l'on ne m'a point flatté mal à propos, je ſuis encore votre Compatriote. J'ai été malheureux comme vous ; que de motifs de vous être attaché ! que de titres à votre confiance « !

Le François lui répondit : » Tout vous donne ſur nos cœurs les droits les plus légitimes. C'eſt à nous à mériter la bienveillance que vous nous témoignez. Vos déſirs doivent être pour moi des ordres reſpectables. Je vais donc tâcher de vous ſatisfaire ſur ce que vous demandez.

» Je ſuis François, comme on vous l'a dit. Mon compagnon eſt Anglois. Cette jeune perſonne, qui partage notre

deſtinée, a pris naiſſance en Amérique, de parens Eſpagnols. Elle ſe nomme Dona Roſa de Quevedo ; l'Anglois s'appelle Wilſon, & mon nom eſt de Martine. Je ſuis né dans la Vicomté de Turenne en Limouſin, d'une famille noble, mais peu riche «. A ces mots, le Pere ſe leva, & faiſant des exclamations de ſurpriſe & de joie ; » Dieu ſoit loué, dit-il, je retrouve en vous un de mes parens. Que j'ai à me féliciter d'une rencontre ſi extraordinaire ! Je ſuis de la Maiſon de Lervignac, alliée depuis long-temps à la vôtre.... Mais continuez, je vous prie, & dites-moi d'abord des nouvelles de mes freres, le Comte de .... & le Baron de .... ; ſont-ils encore en vie ? ont-ils joui du bonheur auquel ils devoient s'attendre, & qu'ils méritoient ſi bien par leur caractere & par leurs vertus ? Depuis tant d'années que j'en ſuis ſéparé, leur image

ne s'eſt point effacée de mon cœur. Ma tendreſſe pour eux y vit encore toute entiere.... — Ils n'ont pas été, reprit M. de Martine, auſſi heureux qu'ils devoient l'être. Le Baron n'étoit plus quand je ſuis parti de France, & ſon aîné, à qui la guerre avoit enlevé ſes deux fils, jeunes gens d'une grande eſpérance, venoit d'éprouver un déchet conſidérable dans ſa fortune, par la perte d'un procès; mais dans cet état & déjà ſur l'âge, il n'en étoit que plus reſpectable par la maniere dont il ſupportoit ſes malheurs. — Hélas! dit le Pere attriſté, j'aurai donc hérité de tout le bonheur de la famille!.... —J'avois un oncle, continua de Martine, qui ayant paſſé jeune en Eſpagne, y avoit fait une grande fortune. La langue & les mœurs du pays lui étoient devenues ſi familieres, qu'il étoit regardé comme Eſpagnol par les Eſpagnols eux-mêmes; & il y avoit

acquis tant de crédit, qu'un poſte conſidérable étant venu à vaquer dans l'Audience Royale de Lima, la Cour le lui accorda. Le Signor Martinos, qui n'avoit pas d'enfans, m'appela de France auprès de lui pour lui en tenir lieu. Il raſſembla ſur moi toute ſa tendreſſe, & je le ſuivis au Pérou; mais après deux ans de ſéjour dans cette contrée, il mourut me laiſſant l'héritier de tous ſes biens. Quelque temps après ſa mort, je m'embarquai avec mes richeſſes ſur le galion qui part tous les ans du port d'Acapulco pour les Philippines, dans le deſſein de paſſer de là en Europe. J'avois lieu de me flatter que de retour en France, je pourrois y jouir de tout le bonheur qu'un cœur honnête & bienfaiſant peut goûter au milieu des ſiens, dans la poſſeſſion d'une fortune conſidérable. Nous touchions preſque au port de Manille, lorſque le galion qui nous

portoit, attaqué par un Commodore Anglois qui croiſoit dans ces mers, fut obligé de ſe rendre, après un combat ſanglant & opiniâtre. Je fus dépouillé par le cruel droit de la guerre, de preſque toutes mes richeſſes, & mes compagnons d'infortune ne furent pas mieux traités que moi.

» L'équipage du vaiſſeau pris étoit plus nombreux que celui du vainqueur. L'Anglois ayant brûlé le galion, ne retint de priſonniers que ceux qu'il pouvoit garder ſur ſon bord ſans incommodité. Le reſte fut mis à terre ſur les côtes de Manille. Je fus un de ceux qu'on y débarqua, ainſi que Dona Roſa, Don Pedro Léal ſon amant, & M. Wilſon, qui, après une vive querelle avec ſon Capitaine, avoit jugé à propos de le quitter ſecrétement & déguiſé, pour nous ſuivre.

» Nous avions demeuré six mois à Manille, où les Espagnols nous avoient traités avec beaucoup d'humanité, lorsque nous nous embarquâmes sur un navire qui partoit pour l'Espagne. Huit jours après notre départ, on eut connoissance d'une voie d'eau considérable dans notre vaisseau, & dans ce moment même il survint une grande tempête, qui, augmentant sans cesse le péril de couler bas, nous força de nous mettre dans les chaloupes, pour gagner des côtes qu'on voyoit. Une de ces chaloupes fut submergée avec le Capitaine & la plupart des Matelots. Celle où j'étois, ainsi que M. Wilson, Dona Rosa & Don Pedro, fut poussée sur la côte. Secourus à propos par les habitans du Pays, nous échappâmes, comme par miracle, à ce double naufrage, avec deux autres Espagnols qui sont morts depuis.

» Ce fut un coup bienheureux de

la Providence, que nous eussions été jetés sur cette côte, car les habitans, quoique Sauvages, ne sont pas antropophages, comme d'autres Peuples Negres leurs voisins, avec lesquels ils sont en guerre continuelle. Si le sort nous eût jetés sur les terres de ces derniers, nous aurions été immanquablement dévorés. Les Negres qui nous avoient sauvés de la mer, eurent pour nous, dans leur simplicité sauvage & disetteuse, tous les égards qu'ils pouvoient nous témoigner; mais remarquant bientôt que nous avions plus d'industrie & plus de connoissances qu'eux, & se trouvant dans le cas de faire une campagne maritime contre leurs ennemis, ils exigerent de nous que nous fussions de leur expédition, ne doutant pas que nos conseils & notre secours ne leur donnassent la supériorité.

» Nous ne pûmes nous refuser à ce qu'ils exigeoient de nous comme une

preuve de notre attachement. Nous nous embarquâmes sur un de leurs canots, qui, faisant partie de l'avant-garde, devoit aller à la découverte, & diriger ensuite leur flotte. Dona Rosa, qui n'avoit pas voulu se séparer de Don Pedro, étoit avec nous, lorsque surpris par la flotte entiere des Negres ennemis, nous fûmes battus & faits prisonniers. C'est à la suite de cette rencontre malheureuse que nous avons été conduits dans le haut de votre Isle, où nous devions être sacrifiés à la barbarie de nos vainqueurs, si vos généreux fils ne nous avoient tirés de leurs mains féroces. Vous savez comment nous leur avons échappé. Je ne vous en dirai pas davantage «.

Le Pere remercia M. de Martine de sa complaisance, &, lui ayant témoigné combien il étoit touché de ses malheurs & de ceux de ses

compagnons, l'assura de nouveau du vif désir qu'il avoit de les leur faire oublier. Il lui recommanda Don Pedro, & le pria, par le sensible intérêt qu'il prenoit au sort de l'Espagnol & à celui de Dona Rosa, de mettre tout en œuvre auprès des Negres ses libérateurs pour les faire consentir à le céder aux navigateurs. Sur ces entrefaites, les gens qui devoient être de l'expédition s'étant rendus chez le Pere pour prendre ses derniers ordres, & tout ce qui étoit nécessaire à l'embarquement se trouvant prêt (*a*), Henri & ses compagnons

(*a*) Nous ne prîmes pas seulement les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour cette expédition ; mais un certain nombre de bestiaux, du fer en barre & travaillé, des grains, des légumes & une quantité de marchandises, tant pour faire des présens à la peuplade des Negres qui avoient accueilli les Européens, & chez lesquels étoit encore Don Pedro,

prirent congé. Le Pere les exhorta à se conduire avec prudence, & Eléonore ne put les voir s'éloigner sans soupirer, sans verser des larmes. Ils profiterent du lever de la lune pour partir. Nous verrons dans la suite les succès de cette entreprise ; mais en attendant que nous en rapportions les détails, il convient de dire ce que le Pere continua de faire pour la prospérité intérieure de la Colonie.

---

que pour établir quelques échanges avec d'autres Peuples, si nous en découvrions dans notre voyage & pouvions nous lier avec eux.

CHAPITRE XLV.

Arrangemens intérieurs ; distribution de travaux champêtres ; réglemens nouveaux ; institutions & ouvrages publics ; abondance surprenante de denrées, commerce, circulation, &c.

OBLIGÉS de tenir regiſtre de tout ce qui s'eſt fait en divers temps pour l'avancement & le bonheur de la Société, nous croyons devoir rapporter ici les précautions & les arrangemens relatifs à cet objet important, qui, depuis la ſeconde attaque des Sauvages, ont eu lieu à diverſes époques ſous le Gouvernement du Pere.

Le compte que nous avons rendu de nos derniers préparatifs de défenſe, & le récit que nous venons de faire

de l'arrivée des Européens parmi nous, ne nous ont pas permis de nous interrompre pour passer à d'autres objets. Mais en ce moment qu'il est question de parler des soins pacifiques de l'administration, nous allons reprendre ce que nous avons laissé en arriere ; & pour présenter sous le même point de vue tout ce qui a trait à cette matiere, nous joindrons les réglemens & les institutions que le Pere continua de faire jusqu'à sa mort.

L'aisance & la paix provenant de l'abondance des productions, & celle-ci de la terre, le Pere, toujours attentif à faire fructifier l'agriculture, employoit tout ce qu'il avoit de connoissances à la rendre toujours plus florissante dans son Isle. Les préceptes, les secours, la liberté, l'exemple, l'émulation, les conseils, avoient été mis par lui successivement en œuvre pour faire de ses enfans un Peuple

vraiment agricole. Nous avons déjà vu les heureux succès de cette attention paternelle & économique. La Colonie avoit fait à cet égard tous les progrès qu'il étoit naturel de lui souhaiter & qu'elle pouvoit faire depuis sa naissance ; mais pour soutenir ces heureux commencemens & pour en accroître l'influence, il étoit non seulement nécessaire d'étendre les travaux champêtres, mais d'en varier les procédés, & de les proportionner au nombre des individus de chaque famille, & aux nouveaux besoins de la population croissante.

Si l'industrie agricole se fût bornée à la production des blés, l'Isle eût regorgé de grains ; mais elle eût manqué d'autres productions essentielles ou agréables ; & si tous les membres d'une famille se fussent uniquement occupés de la culture de la terre, les Arts les plus indispensables eussent été

négligés. La ſorte d'abondance dont la Colonie auroit joui, ne l'eût pas empêchée de ſentir bien des privations, & ſes membres n'auroient pas été auſſi heureux qu'ils pouvoient le devenir. D'un autre côté, ſi chaque ménage n'avoit travaillé que pour ſa ſubſiſtance & pour ſon bien-être, chaque famille eût, pour ainſi dire, demeuré iſolée dans la Société. La communication de ſecours, de ſervices & de richeſſes, n'auroit pas eu lieu. Il n'y auroit pas eu d'échanges, de commerce, de circulation, & le vrai lien de la Société n'exiſtant point, la Colonie n'auroit jamais été aſſiſe ſur la baſe d'une proſpérité durable.

C'eſt ſur-tout dans une Société commençante, qu'on ſent plus particuliérement l'importance de la diverſité des talens & des occupations parmi ſes membres, pour le bien & la commodité de tous; car dans une

Société dès long-temps formée, l'habitude des jouiſſances faciles, qui rend comme indifférent ſur les moyens de jouir, ne laiſſe pas porter une attention réfléchie ſur les avantages qui réſultent de l'inégalité des fortunes & des conditions. C'eſt proprement de cette inégalité, tant & ſi mal à propos cenſurée, que naît l'harmonie de la Société.

La Nature, qui met une diverſité infinie dans tous ſes ouvrages, & qui, en aucun genre, ne produiſit deux individus parfaitement ſemblables, ne s'eſt point écartée de ſa marche ordinaire en faveur du genre humain. Tout homme differe des autres, non ſeulement par la phyſionomie, mais par le caractere, par le tempérament, par les facultés, par l'eſprit; en ſorte que ſes forces, ſon induſtrie, ſon activité, ſes lumieres n'étant pas les mêmes que celles des autres hommes,

ſes droits & ſes devoirs ne ſçauroient avoir la même étendue ; ſon état d'homme & de citoyen ne peut être pareil au leur.

Cela eſt ſi vrai & ſi ſenſible en même temps, pour quiconque réfléchit, que même en ſuppoſant une égalité primitive parmi les hommes, on eſt obligé de convenir qu'elle n'a pu ſubſiſter. Et en effet, qu'on imagine tous les hommes également partagés ; s'ils ſont égaux aujourd'hui, ils ne le ſeront pas demain. La ſtupidité & le génie, la maladie & la ſanté, la force & la foibleſſe, la pareſſe & l'activité ne peuvent aller de pair & ne ſçauroient avoir les mêmes ſuccès. A l'un tout réuſſira ; tout ſera contraire à l'autre ; celui-ci tombera dans l'infortune ; celui-là s'élevera de plus en plus ; & ſi les familles de ces deux hommes héritent de la deſtinée de leurs peres, comme tout ſemble l'indiquer, bientôt

l'une poſſédera de vaſtes domaines & ſe trouvera dans l'opulence, tandis que l'autre ſera dans la pauvreté.

C'eſt-là le triſte effet de la Société, me dira-t-on. Non : il n'eſt dû qu'à la Nature, & il eſt bien dans ſes vûes. Sans cette inégalité qui vous choque, il n'y auroit ni commerce, ni liaiſons entre les hommes ; il n'y auroit point de ſociété. Rendez les hommes égaux, leurs prétentions ſeront égales ; nul ne voudra plus être le ſerviteur d'autrui ; & dès-lors plus de relations de beſoin, de charité, de réciprocité, de ſecours. Chacun déſormais ne doit plus compter que ſur lui-même, pour parer aux néceſſités de la vie. Il eſt au milieu de ſes ſemblables, comme s'il étoit ſeul ſur la terre.

Ces importantes vérités étoient connues de nos Inſulaires. Le Chef & les principaux de la Colonie, qui

voyoient toutes les regles du Gouvernement dans le ſein de la Nature, n'avoient garde de vouloir établir une égalité qui n'étoit point dans ſon intention. Ainſi l'un ne preſcrivit rien qui pût contrarier ſes vûes; les autres ne chercherent pas à s'y dérober, & n'empêcherent point leurs enfans de préférer une culture à une autre, de s'adonner aux travaux des Arts plutôt qu'à ceux de la terre, ni d'embraſſer le métier ou la profeſſion pour laquelle ils avoient le plus de penchant. Il n'y avoit rien de noble pour eux que le travail, & tout travail utile étoit noble; ils ſavoient qu'il étoit du bien de la Société, de laiſſer à tous ſes membres la plus grande liberté de s'appliquer aux travaux qui leur convenoient, & que chacun pouvoit mieux que tout autre, juger de l'emploi de ſes talens & du bon uſage de ſes propriétés. Ils ne ſongerent

donc pas à ordonner, ni à défendre. Ils employerent seulement les conseils & l'instruction, pour les diriger dans la voie qui leur offroit le plus d'attrait & qu'ils se destinoient à parcourir.

Déjà certaines familles, conduites par leur goût, & éclairées par l'expérience, avoient acquis plus de lumieres que les autres dans quelques Arts, dans quelques branches de culture. En s'y appliquant de préférence & continûment, leur travail devenu plus facile, tournoit au profit général. Le Pere applaudit à la sagesse de leurs vûes & de leurs entrepriſes, fondé sur ces raïsons simples & naturelles, qu'en se faisant ouvriers universels, ils étoient obligés de se pourvoir de tous les instrumens & de tous les outils; & s'ils en manquoient, de les fabriquer eux-mêmes; que forcés de passer sans cesse d'un procédé à un autre, ils perdoient un temps

considérable dans ces changemens ; enfin, que comme ceux qui ne font qu'une choſe, ou qu'un métier, le font toujours beaucoup mieux & toujours plus vîte que s'ils ne s'en occupoient que par occaſion, ils ſe rendroient plus utiles au public & à eux-mêmes, s'ils s'en tenoient à celui qu'ils avoient choiſi. Dès-lors le Maréchal, le Meûnier, le Charron, le Charpentier de profeſſion, &c. qui bornoient précédemment la ſpéculation de leurs travaux à leurs beſoins perſonnels, ou tout au plus à ceux de leur famille, la proportionneroient aux beſoins croiſſans d'une grande partie de la Société ; dès-lors ils donneroient au Berger, au Vigneron, au Laboureur, &c. la liberté de vaquer ſans diſtraction à leurs fonctions importantes : liberté qui les mettroit à même de tirer double & triple produit de la terre, & de nourrir par

ce moyen un grand nombre de familles, qui n'auroient plus besoin de s'attacher aux travaux des champs pour subsister, parce qu'elles auroient de quoi payer en service de main-d'œuvre tout ce qui leur seroit nécessaire. C'est ainsi, disoit le Pere, que les divers états de la Société se classeront d'eux-mêmes, & qu'en se prêtant des facilités & des secours mutuels, ils donneront lieu aux échanges, au commerce, & formeront les ressorts & le jeu de la machine sociale.

Ce que le Pere prévoyoit à cet égard, ne tarda pas à se vérifier. Des familles entieres embrasserent exclusivement certaines professions; d'autres ne le firent que par parties, c'est-à-dire, que quelques membres seulement, se distinguant des autres par un talent particulier, s'attacherent à le cultiver, & s'en firent une occupation journaliere,

journaliere, qui devint par habitude leur principal emploi. Alors toutes les professions, tous les métiers essentiels à une Société furent expressément exercés par quelqu'un de la Colonie, & quelquefois même par des familles. La classe la plus nombreuse comme la plus nécessaire fut celle des agriculteurs ; mais dans celle-ci même il se fit des divisions heureuses.

Quelques-unes de ces familles agricoles, qui se faisoient remarquer par leur industrie & leur activité dans le travail des vignes, & qui, de plus, possédoient des terreins dont les qualités & les aspects étoient favorables à cette culture, encouragées par les avis du Pere, s'en occuperent uniquement, & firent de leurs possessions de superbes vignobles entremêlés d'agréables vergers. D'autres familles, dont les terres pouvoient être facilement arrosées, s'adonnerent à la culture des prés, à la nourriture

du bétail, & à la multiplication des grands & des petits troupeaux.

C'eſt alors proprement qu'on vit naître les échanges, que le commerce en nature commença, que les biens devinrent richeſſes, & que la pleine liberté, dont jouiſſoient tous les membres de la Colonie, de faire valoir à leur gré leur induſtrie & leurs propriétés, perfectionna les talens & les cultures, augmenta les rapports & les ſecours, & faiſant couler dans toutes les branches & dans tous les rameaux de la Société une ſeve plus active & plus abondante, répandit de plus en plus l'aiſance & le bien-être ſur l'Iſle entiere.

Pour donner plus de facilité à ce commerce naiſſant, & pour en accélérer le mouvement & l'action, le Pere le favoriſa de toute la protection & de tous les bienfaits que lui devoit le Gouvernement. Cela ne veut pas dire, comme on pourroit l'entendre

dans la Langue de certains pays, qu'il s'occupa du soin de le réglementer, de lui prescrire certaines formes, ou qu'il préféra certaines parties à d'autres, qu'il leur accorda des priviléges exclusifs ; il étoit trop expérimenté pour adopter de semblables idées. Toute son attention eut pour but au contraire de faire jouir chacun du droit de disposer de ses propriétés naturelles & acquises par l'usage le plus libre, sous la sanction des Loix, tant qu'il ne blesseroit point l'intérêt & la liberté d'un tiers.

En bon Administrateur du patrimoine public, & jaloux de s'acquitter des devoirs de Chef social, il fit faire des chemins pour la commodité des transports, & les étendit à mesure que la Colonie se multiplioit & se disperseoit sur le territoire. Il fit construire des ponts sur les ruisseaux, & une grande barque stationnaire à un

côté de la riviere, pour ſervir au paſſage journalier de ceux que les beſoins du commerce ou de la culture obligoient de ſe tranſporter au bord oppoſé. L'on bâtit encore, par ſon ordre, pluſieurs ſalles où devoient s'aſſembler les divers Départemens de l'Adminiſtration; enfin, tous les établiſſemens qui entroient dans les deſſeins paternels du Chef, pour le bien & la commodité du Public, & qu'il avoit preſcrits, & en quelque ſorte préparés dans les Loix promulguées, furent non ſeulement formés par ſes ſoins, mais prirent de la conſiſtance & de la ſolidité.

Pour exécuter les différens travaux qu'exigeoient néceſſairement tous ces ouvrages d'utilité publique, chaque membre en état d'y coopérer, y contribua d'abord de ſa perſonne & de ſes facultés, en raiſon de ſes moyens, ſans autre ſalaire ni compenſation, que

d'être alors ſuppléé dans la culture de ſes terres par quelques jeunes membres des familles les plus nombreuſes, plus inſtruits des travaux des champs que de ceux des Arts.

Mais quand la Société, croiſſant en richeſſe & en population dans une progreſſion étonnante, ſe trouva dans une grande abondance de denrées & d'objets de premier beſoin, ce qui arriva bientôt; lorſqu'elle jouit d'un ſuperflu; que ce ſuperflu faiſant déſirer les commodités de la vie, eut animé les Arts & étendu le commerce, & que le revenu net des terres put fournir une ſubvention fixe & ſuffiſante pour les dépenſes & le maintien de l'Adminiſtration (ſubvention qu'on acquitta d'abord en nature, & dans la ſuite en argent), la monnoie fut employée & reçue comme ſigne convenu & repréſentatif des échanges. Elle devint le ſalaire des travaux, la

ſolde des ſervices, & l'agent général de la circulation & du commerce, dont elle augmenta beaucoup l'activité.

Si l'on n'a pas perdu de vue les premiers faits de ces Mémoires, l'on ſe ſouviendra qu'après le naufrage de nos reſpectables parens ſur les côtes de l'Iſle, parmi les choſes qui furent tirées du vaiſſeau, ſe trouvoient pluſieurs caiſſes de piaſtres chargées à Cadix pour le commerce de l'Inde. Placées dans un coin du magaſin de la maiſon du Pere, elles y reſtoient depuis tant d'années, tout auſſi inutiles que le tréſor d'un avare l'eſt à ſon maître; mais loin d'être regardées d'un œil d'envie & de vénération comme celui-ci, elles n'attiroient l'attention ni les déſirs de perſonne. Cet argent, étranger aux beſoins de la Colonie naiſſante, n'étoit conſidéré que comme un objet de curioſité, ou

tout au plus comme une masse de métal propre à entrer dans la fabrication de certains bijoux de fantaisie, ou à faire de la vaisselle de table; & cette destination, dans l'état des choses, ne pouvant paroître qu'un luxe fort contraire à la décence & à la simplicité des mœurs actuelles, on ne faisoit aucun cas de ce trésor.

Le Pere, ayant égard au changement des circonstances, résolut de donner à l'argent la valeur nécessaire pour en former le gage commun des échanges. En conséquence, il en mit peu à peu dans le commerce tout ce qu'il en falloit pour solder les marchandises & les denrées, selon les besoins courans de la Société, à mesure que les ventes & les travaux fourniroient de quoi l'acquitter. Il ne crut pas devoir employer une plus grande quantité de numéraire, non seulement parce que s'il devenoit trop commun,

il perdroit de ſon prix relatif ; mais encore par la conſidération que la quantité ſurabondante d'eſpeces, raſſemblée dans certaines mains, ne ſerviroit qu'à favoriſer la pareſſe & à exciter l'avarice.

Pour donner à l'argent une valeur vénale, & le faire recevoir comme ſigne repréſentatif des richeſſes & gage intermédiaire des échanges, le Pere ne ſe contenta pas de faire remarquer à tous les chefs de famille, l'importance dont il étoit par ſes qualités intrinſeques (*a*), par les facilités

---

(*a*) On peut conſidérer l'argent ſous un double rapport, comme métal & comme gage intermédiaire des échanges & des objets de commerce. L'argent métal a une valeur intrinſeque, relative, 1°. aux avances faites pour l'extraire du ſein des mines & le rendre propre à nos uſages ; 2°. aux conventions ſociales.

Son éclat, ſa denſité, ſa pureté lui ont

qu'il alloit procurer aux marchés & aux ventes, en diſpenſant les vendeurs

---

mérité le ſecond rang dans la claſſe des métaux. Conſidéré ſous ce point de vue comme matiere ſuſceptible d'être ouvrée & convertie en meubles, bijoux, &c., c'eſt une marchandiſe comme une autre, & qui s'achete comme une autre à valeur pour valeur égale.

L'argent (*eſpece*, *monnoie*), regardé comme gage des échanges & ſigne de valeur des objets convenus, ſe prend pour tous les métaux qui, frappés au coin du Souverain, ſont reçus dans le commerce, à la faveur de cette atteſtation publique. Sous cette acception, l'argent a une valeur vénale, relative à la quantité du numéraire en circulation dans le commerce, & à l'abondance des matieres qu'il repréſente. Les propriétés intrinſeques de l'argent-monnoie, qui ont engagé les Sociétés à l'admettre dans le commerce comme ſigne de valeur des objets d'échange, ſont d'être durable, diviſible, malléable, & de pouvoir en conſéquence

de faire des transports que les échanges en nature nécessitoient ci-devant, & en devenant dans la main de l'acheteur l'équivalent de la chose achetée dans la proportion de sa valeur convenue ; mais il le mit en circulation en le donnant & en le recevant d'après cette convention, pour prix des choses commercées ; & la valeur de l'argent fut fixée d'après la quantité qu'il étoit possible d'en mettre en circulation dans l'Isle, & suivant l'abondance des matieres qui pouvoient

être réduit à telle forme ou grandeur qu'on veut lui donner ; d'être facilement transporté, gardé sans déchet, & susceptible de conserver long-temps l'empreinte qui doit rendre sa valeur authentique. C'est une belle invention que celle de la monnoie, mais elle a produit bien des abus ; & c'en est un bien grand, ce me semble, que le signe représentatif fasse souvent oublier la chose représentée. *Note de l'Editeur.*

entrer actuellement dans le commerce.

L'admiſſion de l'argent dans les échanges ſe fit ainſi de gré à gré, ſans qu'il fallût d'injonction ni d'ordonnance pour l'établir ; & l'uſage s'en étendit inſenſiblement dans toute la Colonie, qui ſe trouva bientôt à cet égard au niveau des Nations les plus civiliſées. Plus heureuſe même que celles-ci, elle profita des avantages de la circulation du numéraire, ſans éprouver les abus ni les inconvéniens qu'ailleurs ce gage des échanges entraîne ſouvent après lui.

Ce fut alors que les individus de la Société, plus rapprochés par les beſoins & par la facilité du commerce, ſe voyant & ſe fréquentant tous les jours, commencerent à ſe donner mutuellement des ſurnoms, & à déſigner ainſi chaque individu dans la converſation ou dans le rapport des

affaires. La néceſſité & le déſir de faire connoître ſans ambiguité les perſonnes dont on parloit, furent les moteurs de cette invention. Ces ſurnoms acquirent peu à peu le crédit & la valeur des noms propres (*a*).

Nul n'avoit été appelé ni connu juſque-là, que par ſon nom de baptême, & cette ſeule dénomination avoit ſuffi dans une Société commençante & peu nombreuſe; mais à meſure que la population croiſſoit, que

---

(*a*) *Quæ olim prænomina fuerunt, nunc cognomina ſunt* : ut Poſtumus, Agrippa, Proculus, Cæſæ, &c. *Valer. Maxim. Epitom. de nom. ratione.*

Les *prænomina* étoient chez les Romains de vrais ſurnoms. En voici quelques exemples, que Valere Maxime nous fournit. *Fauſtus*, dit-il, *à favore prænomina ſumpta erant. Sertor, qui per ſationem natus erat. Marci, Martis menſe geniti. Publii, qui Pupilli facti erant, quam prænomina haberent.*

le nombre des individus augmentoit, cette ſimplicité devenoit embarraſſante par la difficulté où elle mettoit ſouvent celui qui parloit d'un tiers, de faire comprendre quelle étoit la perſonne dont il s'agiſſoit ; car ſi le nom de baptême qu'elle portoit ſe trouvoit le même que celui d'un autre, on étoit obligé de déſigner la premiere par des caracteres particuliers, ou d'indiquer le lieu de ſon habitation, le nom de ſon pere, celui de ſa mere, ou de faire remarquer qu'il étoit l'aîné ou le cadet de ſa maiſon, &c.

On s'accoutuma donc à déſigner & à diſtinguer les différens individus par des noms tirés de leurs qualités naturelles ou acquiſes, ou de la poſition & des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient (*a*). Ainſi

(*a*) On trouve, dans toutes les Langues, la preuve que les noms propres &

chaque chef de famille reçut de la voix publique un nom distinctif, qui

---

appellatifs des personnes, tirent leur origine des qualités physiques ou morales, ou des circonstances de lieu, de temps & d'habitude qui pouvoient servir à les désigner. Tous les Peuples, anciens & modernes, civilisés ou sauvages, se sont accordés sur ce point. Il ne faut pas en chercher des exemples au loin, ni dans une antiquité reculée. Les noms latins d'un grand nombre de personnages consignés dans l'Histoire, beaucoup de noms françois, italiens, espagnols, que nous connoissons, suffisent, je pense, pour justifier notre assertion.

On voit chez les Romains des *Rufus*, des *Niger*, des *Fulvius*, des *Crassus*, des *Lepidus*, des *Celsus*, des *Balbus*, des *Firmus*, des *Capito*, des *Cornelius*, des *Gracchus*, des *Hortensius*, des *Lucius*, des *Pontius*, des *Cæpius*, &c. &c. &c. comme on trouve chez nous des *Leroux*, *Lenoir*, *Leblond*, *Legras*, *Lebeau*, *Legrand*, *Lebegue*, *Lesort*, des *Têtu* ou *Belle-tête*, des

devint le nom patronimique de ſa race ; & chacun, outre ſon nom de

---

Corneille, des *Legeai*, des *Delort*, des *Dubois* ou *Dujour*, *Dupont*, *Dubuiſſon*, &c. &c. &c. Les Italiens & les Eſpagnols ont également des noms propres qui répondent exactement à ces mots. Les premiers diſent *il Roſſo*, *Nero*, *Biondo*, *Graſſo*, *Bello*, *Grande*, &c. ; les autres *Roxo* (prononcez *Rocko*), *Tiznado*, &c. Les Anglois & les Allemands peuvent nous fournir de ſemblables preuves.

Il n'y a pas juſqu'aux noms propres qui ſemblent ne préſenter aucun ſens connu, qui n'en aient un très-précis, ſi l'on ſait remonter à leur origine, obſcurcie par le temps ou par l'éloignement. Le mot *Grivel*, par exemple, qui eſt le nom de l'Editeur de ces Mémoires, ne paroît rien ſignifier en françois ; mais rapproché de ſon origine italienne *Crivello*, c'eſt le nom du crible, un des inſtrumens du Cultivateur, nom auſſi honorable que tout autre. L'Editeur fonde d'abord cette induction ſur l'analogie du mot *Crivello*, enſuite ſur

baptême, eut en même temps un nom propre qui ne permit plus de le confondre avec tout autre membre de la Société. Les onze chefs des premieres familles, comme autrefois les fils de Jacob, donnerent leurs noms aux onze Tribus, dont la population compose l'ensemble de la Colonie.

La premiere Tribu, formée de la

---

l'existence de plusieurs familles qui vraisemblablement en ont tiré leur nom; telles que les *Crivelli*, en Lombardie & dans le Comtat d'Avignon; les *Grivel*, en Suisse & en Franche-Comté, qui y sont sans doute venus d'Italie, & sur ce que la famille de l'Editeur est originaire de Franche-Comté. C'est ainsi que ce nom transplanté, & qui n'a plus de sens en France, en a un très-intelligible & très-connu dans le pays où il fut formé, & qui l'employa le premier.

Valere Maxime, à l'endroit déjà cité, donne une autre foule d'exemples de ce que nous avançons ici.

famille de Henri, fut appelée de *l'Aîné ;* la seconde ou la famille de Baptiste, reçut le nom de *l'Ardent ;* la troisieme ou celle de Guillaume, porta celui du *Sérieux ;* la quatrieme ou celle de Vincent, fut nommée du *Jovial ;* la cinquieme ou celle de Charles, prit le nom de *Beauchamp ;* la sixieme ou celle de Philippe, fut distinguée par celui de *Lebon ;* la septieme, qui descendoit de Guy, fut reconnue sous le nom de *Lefort ;* la huitieme ou la famille d'Etienne, s'appela de *l'Avisé ;* la neuvieme ou la famille de Joseph, se nomma du *Hardi ;* la dixieme ou celle de Martial, eut le nom du *Questionneur*, & par syncope, du *Questeur ;* enfin la onzieme ou celle de Félix, fut appelée du *Maudoux*, &c.

C'est la premiere époque de la distinction des individus & des familles dans la Colonie, par des noms

propres & patronimiques ; distinction qui, relativement à son objet, mit de pair la Société de l'Isle avec tous les Peuples de la terre.

Le Pere créa un Directeur des améliorations, pour perfectionner les productions naturelles de l'Isle, & pour y rassembler & tirer le meilleur parti de celles qu'on pourroit se procurer d'ailleurs.

Il institua une Société de gens instruits pour écrire l'Histoire, parce que les Annales comme les Loix doivent être exposées aux yeux du Public.

Nous ne devons pas oublier ici les réglemens qui furent faits pour l'éducation & l'instruction de la Jeunesse. Ces objets étoient trop importans par eux-mêmes & par leur influence ; ils étoient trop présens au cœur paternel du Chef de la Colonie, pour que le soin de les maintenir & de les surveiller, ne fît pas un de ses premiers devoirs.

On ne confond pas dans notre Isle, comme dans certains pays de l'Europe, où l'on croit être parvenu à toute la hauteur de la science, on ne confond pas l'instruction avec l'éducation. Celle-ci, parmi nous, regarde proprement le pere & la mere : les soins de leur vigilance précedent même la naissance des enfans.

Eléonore avoit déjà enseigné & prescrit aux meres tout ce qu'elles ont à faire pendant leur grossesse, pour donner le jour à des enfans bien constitués, & pour que l'ame de ces enfans ne reçoive dans le sein maternel aucune influence contraire à la vertu. Elle avoit recommandé, dans le cas où la mere ne pourroit pas nourrir son enfant, de lui chercher une nourrice saine, tendre, attentive, complaisante. Elle avoit indiqué la méthode qu'il falloit suivre pour lui former une santé robuste, pour étendre

ſa force & ſa vigueur, le dérober aux impreſſions dangereuſes, & le ſouſtraire aux mauvaiſes habitudes & aux fantaiſies.

Le Pere avoit fait connoître, dans le plus grand détail, tout ce qu'il étoit néceſſaire d'apprendre & de faire pratiquer aux enfans, dans le premier âge. Il voulut, à cet effet, qu'on les habituât d'abord au plus grand reſpect pour les parens, les ſupérieurs & les vieillards, afin que ce ſentiment, qu'il regardoit comme la baſe des mœurs & de l'union ſociale, devînt la premiere habitude de l'enfant, la premiere loi de ſa conſcience, & qu'il trouvât ſon bonheur dans l'accompliſſement des devoirs de la piété filiale.

Il exigeoit que les parens inſtruiſiſſent les enfans juſqu'à l'âge de ſix ans, & leur appriſſent les regles de la politeſſe; que l'éducation domeſtique leur inſpirât de l'amour pour tous les

hommes, du respect pour la vertu, de la haine pour la méchanceté, du mépris & de l'aversion pour tous les vices; qu'on les prémunît contre la volupté, l'intempérance, la paresse, l'ambition, le désir des louanges, la frivolité, &c. &c.

D'après ces regles d'éducation, les parens doivent former eux-mêmes, autant qu'il leur est possible, le corps, le caractere & les mœurs de leurs enfans, par des soins attentifs & continus, & par leurs exemples encore plus que par des leçons; car c'est à eux à leur apprendre à supporter les maux attachés à la vie, à se soumettre à la volonté du Ciel & aux loix de la Nature; à être bons fils, bons freres, bons parens, bons amis, bons voisins, &c.

La juridiction des parens est plus étendue que celle du Souverain. Celle-ci n'a d'inspection que sur les actes

qui bleſſent les droits d'autrui. Les parens ont le droit de punir les omiſſions, & celui de prévoir & de prévenir les actes nuiſibles.

Le but de l'éducation eſt chez nous de faire un homme ſenſible, robuſte, ſociable; celui de l'inſtruction, de former un Citoyen utile, équitable, expérimenté, qui connoiſſe les vrais principes des droits & des devoirs ſociaux, & les rapports heureux & néceſſaires qui lient entre eux le chef & les membres de la Société.

L'éducation eſt privée, c'eſt-à-dire, circonſcrite dans la maiſon paternelle; mais l'inſtruction doit être publique, comme faiſant partie des fonctions de la ſouveraineté, établie ſous ſon autorité & donnée à ſes frais. Elle doit être uniforme, conſtante, univerſelle; car tous les individus de la Société ſans exception, ont beſoin de connoître ce qu'ils peuvent ſur les

autres, & ce que les autres peuvent sur eux ; ce qu'ils doivent aux autres, & ce que les autres leur doivent, & cette instruction doit l'apprendre à tous & tous les jours.

Il faut donc que l'instruction soit populaire, & ne soit refusée à aucun enfant, de quelque état qu'il puisse être ; par conséquent, qu'elle soit simple, précise, sommaire, & se réduise à un petit nombre de points capitaux propres à frapper l'entendement le plus grossier.

Il faut qu'elle enseigne d'abord les droits & les devoirs de l'homme naturel & de l'homme social, la doctrine des avances & de la propriété, de maniere que la connoissance des droits soit liée à celle des devoirs ; que l'une & l'autre partent de celles des avances, & que le tout se termine au maintien & au respect dû à la propriété.

Il importe enſuite de tirer de cette doctrine, réduite à des principes clairs & méthodiques, des préjugés d'opinion & de mœurs imitatives. Voici quels doivent être les préjugés ſi néceſſaires à établir. 1°. La paternité eſt ſacrée; 2°. les liens du ſang nous impoſent le devoir de chérir, de reſpecter, de ſecourir nos parens; 3°. l'autorité ſouveraine, égide des propriétés, eſt non ſeulement utile, mais indiſpenſable dans toutes ſes ſoudiviſions; 4°. ſes droits, ſa part, ſa propriété, ſont conſtans dans l'Etat, & doivent être reconnus & ſoutenus par tous les Citoyens; 5°. de même qu'il y a un Dieu, un Pere, une Loi, une propriété perſonnelle, il doit y avoir un Prince, un revenu public, une propriété publique.

Le Pere, qui nous avoit inculqué profondément ces vérités primitives & néceſſaires, convaincu que l'homme n'eſt

n'eſt rien & ne peut rien être ſans l'inſtruction ; que le plus petit & le plus pauvre des hommes a droit à ce bien commun (parce que nul n'eſt fait plus qu'un autre pour le néant, ni pour ce qui en approche, & que l'inſtruction, qui a pour but & pour fin de façonner d'abord & diſpoſer les hommes à entrer en ſociété, c'eſt-à-dire, en rapports les uns avec les autres, doit les tenir enſuite conſtamment unis en étendant ſes influences bienfaiſantes juſqu'aux générations les plus éloignées) : le Pere voulant pourvoir à l'inſtitution & à la perpétuité de l'enſeignement public (*a*), ordonna

(*a*) Nous ne pouvons aſſez le dire ; ſans l'enſeignement général & conſtant des loix naturelles de l'ordre ſocial, il eſt impoſſible qu'une Société parvienne à une proſpérité réelle & durable. Un tel enſeignement répandu ſur tous, peut ſeul empêcher le Gouvernement de devenir

que désormais l'homme le plus instruit, le plus doux, le plus patient de chaque quartier (composé de vingt maisons), seroit chargé d'enseigner tous les enfans mâles de ce quartier, âgés de six ans, & de leur apprendre ce qu'il y a de plus simple dans cette doctrine ; qu'il les formeroit d'abord à la lecture, à l'écriture, aux premiers principes de l'arithmétique, de la géométrie, de la morale, & que les

---

arbitraire, parce que chez un Peuple où les préjugés de l'enfance sont tous fondés en raison, où l'instruction générale affermit ces préjugés, tout le monde doit connoître les principes & l'objet de la Société, & demeurer éclairé sur les devoirs de l'homme ; & qu'alors les préjugés, l'intelligence & la raison de tous, composent une force irrésistible, qui fait la loi suprême de tous, que l'erreur ne sçauroit vaincre, que le désordre ne peut altérer. *Note de l'Editeur.*

enfans demeureroient ſous ce Maître juſqu'à neuf ans.

Qu'en ſortant de cette école, les enfans de cinquante maiſons paſſeroient ſous un autre Maître, qui s'appliqueroit à étendre ces connoiſſances & à leur en donner de nouvelles, parmi leſquelles on peut compter celle de l'Hiſtoire.

Qu'une troiſieme claſſe recevroit les enfans de deux cents maiſons, qui auroient atteint leur douzieme année, & qu'ils y ſeroient inſtruits, juſqu'à la quinzieme, des regles de la Grammaire, de la Philoſophie, de la Rhétorique.

Enfin que dans une quatrieme & derniere claſſe, les jeunes gens ſuffiſamment inſtruits dans les précédentes, prendroient les dernieres leçons de Morale, de Juriſprudence & de Politique ; & qu'au ſortir de celle-ci, ils ſeroient admis au concours des

grades de Bacheliers & de Docteurs ; & seroient examinés sur toutes leurs études, par des Savans profonds nommés à cet effet, devant le tribunal chargé de surveiller l'instruction publique.

Pour ne pas nous répéter, nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, après en avoir déjà parlé dans le Chapitre des Loix ; mais nous pensons ne devoir pas omettre ce que fit le Législateur pour donner le complément & la perfection à l'instruction sociale. Il ordonna à trois de ses fils, Henri, Philippe & Guillaume, de faire de concert un Ouvrage classique, en forme de Catéchisme, sur la Morale & sur la Politique, pour servir à l'instruction pléniere de tous les jeunes gens qui feroient leurs derniers cours, & défendit par une loi expresse, d'en admettre aucun non seulement aux emplois civils &

militaires de la Société ; mais encore au nombre des Citoyens, qu'il n'eût prouvé, dans un examen rigoureux, qu'il possédoit parfaitement toute la doctrine du Catéchisme, & n'eût juré solennellement d'en observer les préceptes. Le Pere ne vit pas la fin de cet Ouvrage, dont nous donnerons un sommaire lorsque l'ordre des événemens nous obligera d'en parler.

Le dernier réglement, dont nous devons rapporter les dipositions, est celui qu'il fit pour prévenir le danger des inhumations précipitées. Il défend d'enterrer le corps de tout homme censé mort, sans l'avoir gardé deux fois vingt-quatre heures la face découverte, & avant que sa mort ait été dûment constatée par un procès-verbal en regle.

CHAPITRE XLVI.

La barque armée en guerre rencontre la flotte des Negres antropophages, la combat, la disperse, & la poursuit jusque sur leurs côtes; signes d'humiliation & de soumission de la part des Sauvages; peines qu'on leur impose; les navigateurs vont ensuite chez les Negres ennemis des premiers; ils y trouvent Dom Pedro dans un fâcheux état; ils le prennent sur leur vaisseau pour le ramener à l'Isle; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c.

LA barque expédiée contre nos ennemis fut à peine sortie de la baie, qu'un vent très-favorable de sud-oueſt enfla ses voiles. Nous profitâmes de cet avantage pour accélérer notre

marche & nous élever au nord, & nous fîmes tant de diligence, que nous n'employâmes pas plus de douze heures pour doubler la pointe ſeptentrionale de l'Iſle, & parvenir à l'embouchure de la riviere où nous ſuppoſions que les Negres étoient encore.

Mais nous nous trompâmes dans notre conjecture. Quelque diligence que nous euſſions faite, nous arrivâmes trop tard. Les Sauvages étoient partis. L'on ne trouva pas un ſeul de leurs canots ; cependant, en ſupputant ce que les Negres avoient dû mettre de temps pour revenir du pont-levis à leurs bateaux, & faire les arrangemens de leur départ, l'on jugea qu'ils n'avoient quitté l'Iſle qu'aſſez tard, & qu'ils ne pouvoient être aſſez éloignés, pour qu'en ſe hâtant l'on ne parvînt pas à les atteindre avant qu'ils euſſent gagné leurs côtes.

En conséquence, la barque vira de bord, & déployant toutes les voiles, on cingla vers le nord-oueſt, que les Negres priſonniers avoient autrefois indiqué au Pere, comme le côté de l'horizon où ſe trouvoit leur pays. Vers le coucher du ſoleil, Philippe, monté ſur la hune du grand perroquet, découvrit du haut des mâts une partie de la flotte ennemie, ſuivant exactement la route que nous ſuppoſions qu'elle avoit priſe. Nous tînmes conſeil là-deſſus, pour ſavoir ſi durant la nuit nous devions continuer de donner chaſſe aux Negres, ou s'il convenoit de diminuer de voiles pour proportionner la marche du vaiſſeau à celle de leur flotte.

Nous ne connoiſſions pas la diſtance de notre Iſle au pays des Sauvages, & nous ne pouvions faire à ce ſujet que des conjectures plus ou moins approchantes de la vérité. En

diminuant la marche du vaiſſeau, il étoit poſſible que les Negres, qui devoient connoître ces mers, euſſent le temps de regagner leurs parages pendant la nuit. D'un autre côté, l'on avoit à craindre de dépaſſer les canots ſans les voir, tandis que les Negres découvrant peut-être le vaiſſeau, beaucoup plus apparent par ſa groſſeur & la blancheur des voiles, changeroient de route, deſcendroient ſur quelque Iſle déſerte, ou ſe diviſeroient de maniere à nous déconcerter avec notre bâtiment unique.

La probabilité de ces événemens ayant été peſée, la majorité des opinions fut de mettre en panne juſqu'à la nuit cloſe, pour ſe tenir à l'arriere des ennemis, puis d'employer une partie des voiles à les ſuivre d'aſſez près pour les retrouver le lendemain.

D'après cette réſolution, l'on prit, pour ſe remettre en route, toutes les

précautions que la prudence la plus vigilante pouvoit suggérer. Henri donna l'ordre de la marche, & prescrivit de sonder fréquemment, de se tenir sans lumiere sur le vaisseau, & d'observer le plus grand silence. Ceux que le devoir du service obligeoit d'être sur le pont, devoient y demeurer couchés ou immobiles. Si quelque bruit ou quelque lumiere leur annonçoit l'ennemi, ils devoient en avertir doucement le Pilote, qui avoit ordre de se détourner un peu de sa route, pour dérober la barque aux regards des Sauvages; mais si vers le point du jour on ne les appercevoit point, & qu'on les eût dépassés, il devoit revenir sur ses pas & courir des bordées pour les atteindre.

Les ordres de Henri furent ponctuellement exécutés. On ralentit la marche du vaisseau. La sécurité des Nègres ne fut point troublée, & nous

ne découvrîmes pas les Sauvages, qui, ſe relayant ſans doute pour ramer, ne ceſſerent d'avancer dans leur route. Mais lorſque le jour fut aſſez grand pour voir au loin ſur la mer, on apperçut leurs canots à la même diſtance à peu près où on les avoit vus la veille, & ils ne tarderent pas eux-mêmes à découvrir le vaiſſeau, comme nous le connûmes bientôt aux mouvemens de leur flotte. Ils ne pouvoient guere imaginer par qui cette barque étoit montée. Peut-être n'en avoient-ils jamais vu de ſemblable ; mais la nouveauté du ſpectacle, ou plutôt la férocité de leurs mœurs ſanguinaires, qui les rendoit ennemis de tous les hommes, & fomentoit dans leurs cœurs le déſir de faire des priſonniers pour ſe raſſaſier de leur chair, les engagea d'abord à ſe raſſembler, & à venir enſuite vers la barque pour

l'attaquer de tous côtés, s'ils en trouvoient le moyen.

Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir de l'intention des Sauvages, qui, s'approchant peu à peu du vaisseau, en brandissant, d'un air insolent, leurs lances & leurs zagaies, sembloient nous défier au combat. En conséquence nous nous disposâmes non seulement à les recevoir, mais, si nous n'étions prévenus, à les attaquer nous-mêmes, pour disperser & détruire ces hommes cruels, ennemis implacables de toute Société. Cependant, pour tirer tout le parti possible des fautes que l'orgueil & l'inexpérience de l'ennemi lui faisoit faire dans ses mouvemens & dans ses dispositions, pour augmenter sa confiance & lui causer une surprise d'autant plus effrayante qu'elle seroit moins prévue, nous affectâmes une sorte de circonspection timide, que

les Negres devoient prendre pour un ſentiment de crainte ou d'infériorité de notre part.

Il ne paroiſſoit ſur le pont que cinq perſonnes, qui ſembloient ſeules conduire la barque & qui étoient ſans armes, ſans avoir l'air de faire aucun préparatif de défenſe; les Negres s'approchoient des deux côtés avec beaucoup de diligence, comme s'ils n'avoient qu'à mettre la main ſur leur proie.

Quand nous les vîmes à peu près à la portée du fuſil, le Capitaine Wilſon, qui avoit appris quelques mots de la Langue de ces Barbares chez les Negres leurs ennemis, ſe montra ſur la proue, leur demanda, avec un porte-voix, ce qu'ils vouloient, & leur fit ſigne avec la main de s'arrêter. Les Negres répondirent avec de grands cris. Cependant, comme ils parloient tumultueuſement & d'aſſez loin, on n'entendit

que des voix confuſes ; mais leurs geſtes & leur action ne laiſſerent aucune ambiguïté ſur le ſens de leurs paroles. Croyant inutile de cacher les diſpoſitions qui les amenoient, ils faiſoient ſigne à nos gens qu'ils vouloient leur ſcier le ventre ; opération qu'ils pratiquent ſur les priſonniers qu'ils tuent avant de les préparer pour leurs horribles feſtins.

Ces Barbares continuoient ainſi d'avancer, toujours pleins de leur affreux projet & d'une aveugle confiance, fondée ſur leur nombre & ſur l'apparence de notre foibleſſe. Ils n'étoient déjà plus qu'à dix braſſes de nous, lorſque tout à coup les manœuvres changent, les canons ſont démaſqués (*a*), le feu & le bruit de

(*a*) Quoique le vaiſſeau des Inſulaires fût une eſpece de brigantin, comme on le voit dans cette narration, il paroît que

nos armes frappent les sens & l'ame des Sauvages de surprise & de terreur. Plusieurs de leurs pirogues sont brisées & renversées dans la mer, & les hommes qui les montoient sont tués ou précipités dans les flots.

Quoique très-étonnés d'une attaque si vigoureuse & si peu prévue, les Negres soutiennent quelque temps le feu de la barque. Ils s'efforcent de venir jusqu'au vaisseau & lancent leurs traits avec furie, mais sans succès. Le courage est peut-être égal des deux parts, mais les moyens & l'industrie ne sont pas les mêmes. L'artillerie du vaisseau ne cesse de tirer sur la flotte & de la foudroyer d'une maniere terrible. Les Negres, qui n'ont rien

---

les canons qu'il portoit ne pouvant être que sur le pont, n'avoient que des sabords sans mantelets. On avoit donc été obligé de les masquer, pour en dérober la vue aux yeux des Sauvages, *Note de l'Editeur.*

à lui oppoſer, ne ſavent comment échapper à ſon effet deſtructeur. La confuſion ſe met parmi eux, l'épouvante en gagne une partie; les plus timides reculent, s'éloignent, ſe diviſent & fuient de divers côtés, ſans être retenus par les cris des bleſſés, ou par la conſidération du péril qui menace le reſte de leurs camarades.

Mais ceux-ci ne cedent point à cet exemple décourageant; quoique lâchement délaiſſés, ils n'en montrent que plus de fureur. Ils recueillent les nageurs dans leurs pirogues, & ne prenant conſeil que de leur déſeſpoir, ils bravent tous les dangers qui les entourent, affrontent la mort avec audace, & n'ont aucun regret de périr, pourvu qu'ils puiſſent aborder le vaiſſeau & faire tomber ſous leurs coups quelques-uns des nôtres. Le canon & la mouſqueterie ont beau tonner ſur eux, ils arrivent ſur quatre

Dernière défaite des Negres Antropophages et leur entière soumission.

Sasier del. N. Thomas Sculp.

pirogues jusque sous le bâtiment. Là ils font tout ce qui leur est possible pour y entrer ; ils s'entr'aident mutuellement pour atteindre le pont, ils s'accrochent aux chaînes des galaubans pour s'y élever ; mais indignés de l'incroyable témérité des Negres, pressés par cette attaque, nous n'oublions rien de notre côté pour la rendre inutile. On coupe les mains de ceux qui s'attachent au platbord ; on assomme avec des anspecs, on repousse avec des gaffes tous ceux qui se présentent. La plupart des Negres sont tués ; les autres, blessés ou mutilés, sont rejetés dans la mer. Un seul des ennemis, par un prodigieux effort, monte jusque sur la poupe, où, avant qu'il puisse faire usage de ses armes, il est égorgé. Ils ont tous péri, & ils nous laissent dans l'admiration de leur courage & de leur constance, qualités destinées pour

la défenſe de la juſtice & de l'humanité.

C'étoit beaucoup pour nous d'avoir ainſi détruit une partie de nos ennemis, ſans avoir fait la moindre perte ni reçu la moindre bleſſure ; mais ce n'étoit pas aſſez. Il falloit pourſuivre les fuyards pour achever notre ouvrage, & du moins éteindre en eux le déſir d'approcher jamais de notre Iſle ; il falloit ſur-tout les aſſujettir, s'il étoit poſſible, à force de bons traitemens & de bienfaits, à la condition expreſſe de ne plus immoler de victimes humaines, & ſous peine de la deſtruction totale de leur peuplade. L'intérêt & l'honneur de l'humanité, ceux de la juſtice naturelle & de la Colonie, nous en faiſoient une loi préciſe, & demandoient que ſans perdre un moment, nous nous hâtaſſions de l'exécuter. Nous déployâmes donc toutes

les voiles pour courir de nouveau sur les traces de l'ennemi, & rendant graces à la Providence de ce premier avantage, nous la priâmes de bénir la suite de cette entreprise & de la couronner par le plus heureux succès, c'est-à-dire, par le repentir & la soumission des Barbares.

Cependant les canots qui avoient quitté le combat fuyoient avec une grande viteſſe, hors de la route qu'ils suivoient auparavant; mais quoique nous fussions aux mains avec les autres Negres lorsque ceux-ci s'éloignoient, nous n'avions pas été si fort occupés du soin de notre défense, que nous n'eussions observé leur marche. Nous avions remarqué que quoique divisées, toutes les pirogues prenoient la même direction, & nous avions jugé que les Negres, craignant d'être atteints par le vaisseau avant d'arriver sur leurs parages, avoient dessein de

débarquer sur quelque Isle peu éloignée, dont ils connoissoient le gissement, pour se sauver dans les terres, & se dérober par ce moyen à nos poursuites.

D'après ces considérations, la barque mit le cap à l'oueſt-nord-oueſt, & tenant le vent au plus près pour profiter d'une jolie brise qui souffloit du sud, vogua légérement vers sa destination. Elle n'eut pas ainsi marché plus d'une heure, qu'on apperçut les pirogues des Negres, & qu'on découvrit au-delà, comme on l'avoit bien prévu, une terre sur laquelle ils portoient de toutes leurs forces. La barque gagnoit insensiblement du chemin sur les canots, & vraisemblablement elle les eût rattrapés, s'ils eussent eu à parcourir un espace plus considérable; mais la distance de ces derniers à la terre n'étoit pas assez grande pour qu'on pût se flatter de les joindre

avant qu'ils fussent arrivés, comme on s'en apperçut bientôt.

Quelque rapide que fût la course du vaisseau, les Negres furent descendus sur le rivage, & eurent chargé sur leurs épaules leurs pirogues d'écorce, que la barque n'étoit pas encore à portée de tirer sur eux. D'autres circonstances défavorables s'opposoient à notre débarquement. La terre couroit est & oueſt aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Il ventoit frais, & le vent nous portoit dans ce moment directement à la côte. Elle étoit entourée d'un recif presque à fleur d'eau, contre lequel la mer écumante venoit briser & formoit un ressac dangereux. La vue du péril n'avoit pas arrêté les Negres, parce qu'ils n'avoient rien à ménager, que leurs pirogues étoient légeres, & qu'ils avoient heureusement trouvé un intervalle étroit dans le recif, où la mer

plus profonde & moins agitée leur avoit donné paſſage ; mais la barque ne pouvoit prendre cette route, ni haſarder de franchir le reſcif, ſans courir les plus grands riſques de s'y briſer & d'y périr.

L'impoſſibilité reconnue de débarquer ſur cette côte, nous fit réſoudre à reprendre le large, non ſeulement pour éviter de donner contre les écueils, mais pour tourner la terre, s'il étoit poſſible, dans le cas où elle ſeroit une Iſle. Nous avions deſſein de deſcendre ſur la côte oppoſée, ſi elle étoit abordable, & ſi nous trouvions les Negres, de les attaquer. L'on changea donc les amures pour s'éloigner & s'élever à l'eſt, & l'on n'eut pas vogué long-temps, qu'on vit diſtinctement cette terre ſe rétrécir & ſe terminer par une pointe. Nous manœuvrâmes pour la doubler, & le vent étant bon, nous l'eûmes bientôt

dépaſſée. Alors on vit clairement qu'on ne s'étoit pas trompé en penſant que c'étoit une Iſle, & l'on ne douta point qu'elle ne fût déſerte. Rien n'indiquoit qu'elle fût habitée ; longue, mais étroite & peu boiſée, elle n'avoit qu'une chaîne de collines dans le milieu, en ſorte qu'en l'approchant ſucceſſivement au ſud & au nord, on la voyoit toute entiere.

Les Negres n'y étoient pas deſcendus pour s'y arrêter ou s'y cacher. Ils ſavoient bien que cet aſile n'étoit pas sûr ; ils n'avoient fait que traverſer l'Iſle dans ſa largeur : ainſi, tandis que le vaiſſeau la tournoit, ils s'étoient rembarqués dans leurs canots, & avoient repris leur chemin en toute diligence, ſe flattant d'autant plus de l'eſpoir de ſe ſauver, qu'ils étoient plus près de leur pays.

En effet, du rivage de l'Iſle déſerte, on découvroit les côtes les plus

élevées de celle des Sauvages. Les pirogues avoient déjà fait une bonne partie du trajet qui séparoit ces deux terres, lorsque l'équipage de la barque apperçut les ennemis, & que l'on fut à même de leur donner chasse. Ils paroissoient alors si éloignés du vaisseau & si près des côtes, que nous commençâmes à douter si nous pourrions les rejoindre. Cependant nous ne cessâmes pas de les poursuivre, & nous les atteignîmes enfin à peu de distance du rivage.

Dès que nous fûmes à portée de l'ennemi, le canon tira sur les pirogues. La barque les serra de près, & par des évolutions habiles & rapides, se multipliant, pour ainsi dire, & les attaquant toutes les unes après les autres, les maltraita si cruellement, que la plupart furent mises en pieces. Aucun des canots, aucun même des hommes qui les montoient, n'auroit

échappé

échappé au feu meurtrier & soutenu du vaisseau, si le rivage eût été plus éloigné; mais la proximité de la côte, la connoissance qu'en avoient les Negres, l'attention qu'ils eurent de se diviser, & l'abandon qu'ils firent de quelques pirogues pour gagner la terre à la nage, en sauverent un petit nombre. Les Sauvages qui n'étoient pas de leur expédition maritime, & qui avoient leurs habitations voisines de la mer, attirés en foule sur le rivage par le bruit de l'artillerie, ne furent pas d'un grand secours pour leurs compagnons, ni des spectateurs bien tranquilles du combat. Le vaisseau leur tira quelques volées qui en éclaircirent les rangs. Plusieurs resterent sur la place; le reste se sauva par une fuite précipitée.

Cette race d'hommes barbares & féroces étoit ainsi bien punie de son audace & de sa méchanceté. Nous en

avions tiré toute la vengeance qu'un peuple juſte & bon pouvoit ſe permettre, contre un ennemi féroce, pour une défenſe légitime ; mais nous n'avions pas rempli toute l'étendue de nos deſſeins, ſi nous ne forcions les Sauvages à renoncer à leurs coutumes atroces, & à devenir des êtres plus paiſibles & plus humains. C'étoit le principal motif de l'expédition, & ce qui nous avoit déterminés, pendant le combat, à tâcher de faire des priſonniers.

L'heureux ſuccès de nos armes nous en aſſura le moyen. Pluſieurs des ennemis, renverſés dans les flots avec leurs pirogues, par les dernieres décharges du canon, bleſſés ou étourdis de leur chute, n'avoient pu fuir vers la côte auſſi vîte que quelques-uns de leurs camarades. Ils demeuroient en arriere à la merci de nos coups, & n'auroient pu les éviter ; mais nous

les ſuſpendîmes, déjà bien affligés d'avoir répandu tant de ſang, & réſolus de ſauver ces miſérables, pour les faire ſervir au bien de leurs freres. Pour cet effet, nous mîmes promptement la chaloupe à la mer, avec huit hommes qui coururent ſur les traîneurs & en prirent cinq ; l'on fut obligé de les garrotter & de les tenir couchés dans la chaloupe pour les réduire & les tranſporter au vaiſſeau.

On peindroit difficilement la ſurpriſe ſtupide de ces Barbares, en ſe voyant au milieu de nous. Leur abattement & leur terreur étoient inexprimables. Dans la main d'un ennemi auſſi puiſſant que terrible, ils ne s'attendoient à rien moins qu'à être dévorés, comme on le connut par leurs geſtes ; malgré cela pourtant, ils ſe jeterent à nos pieds d'une maniere ſuppliante, en murmurant

quelques mots qu'on n'entendit pas ; mais ſur le ſens deſquels on ne put ſe méprendre. Ils demandoient miſéricorde de tout leur pouvoir.

On les fit relever, & on mit un appareil ſur les bleſſures de deux d'entre eux qui en avoient beſoin. Enſuite M. Wilſon, qui nous ſervoit d'Interprete, leur fit entendre, comme il le put, quelles étoient nos intentions, & tâcha de les raſſurer. Il leur témoigna par ſignes, l'horreur invincible que nous avions pour les repas de chair humaine ; mais en leur faiſant perdre l'idée que nous voulions nous repaître de leur chair, il s'efforça d'augmenter encore dans leur eſprit l'opinion qu'ils s'étoient faite de notre pouvoir. Il leur dit que nous voulions donner la paix à leur peuplade, mais ſous deux conditions expreſſes : la premiere, que tous les Negres qui la compoſoient, s'abſtiendroient

déſormais de naviguer vers notre Iſle : la ſeconde, qu'ils renonceroient pour toujours à manger leurs priſonniers. Il ajouta, que s'ils promettoient d'obſerver ces conditions, & les gardoient fidélement, nous ne jetterions plus ſur eux le feu meurtrier ; mais qu'abſolument maîtres d'en diſpoſer à notre gré, s'ils tranſgreſſoient jamais la loi qu'on leur impoſoit, nous lancerions les foudres ſur leurs terres & ſur leurs eaux, juſqu'à l'entiere deſtruction du pays.

Pour donner à nos priſonniers, étonnés de ces menaces, une preuve certaine de notre puiſſance ſur le plus fier des élémens, & les effrayer davantage, Wilſon fit porter devant eux une jatte pleine d'eſprit de vin, quelques pétards, & deux groſſes fuſées. Il alluma un bout de papier, puis l'approchant de la liqueur ſpiritueuſe, que les Sauvages prenoient pour de

l'eau, il ordonna au feu de la brûler ; & aussi-tôt une flamme vive voltigea sur le vase. Il commanda aux fusées & aux pétards de s'élancer & de partir, & à l'approche du papier, les unes jaillirent en sifflant à une grande hauteur, & les autres, serpentant parmi les Negres, comme auroit pu faire la foudre, finirent par éclater entre leurs jambes.

La frayeur subite dont ce merveilleux spectacle frappa les Negres, augmentée encore par le bruit du canon que l'on tiroit en ce moment, fit une telle impression sur leurs sens, qu'ils en tomberent à la renverse & demeurerent quelque temps sur le pont, comme s'ils étoient privés de sentiment & de vie.

Cette ruse eut un effet très-favorable à nos desseins, & cependant nous n'y applaudîmes point. Elle tenoit de trop près à la supercherie,

pour plaire à des ames franches & vraies. Non seulement on trompoit les Negres en leur donnant à plaisir des idées fausses sur notre compte, mais on les jetoit dans la superstition ; & si c'est un mal de tromper les hommes en quoi que ce soit, c'en est un bien grand que de les induire en erreur sur des objets qui tiennent à des vérités importantes. Henri ne put s'empêcher de blâmer l'imprudence de l'Anglois. Mais la chose étoit faite, & celui-ci, qui se savoit gré de son artifice, se contenta de répondre froidement par cet axiome latin d'une politique peu scrupuleuse : *Dolus an virtus, quis in hoste requirat* (*a*) ?

Revenus à eux & relevés, les Sauvages, voyant l'esprit de vin brûler

(*a*) Ruse ou force, qu'importe à l'égard d'un ennemi ?

jusqu'à la derniere goutte, nous regarderent comme des êtres surnaturels; & ne doutant point que nous ne pussions exécuter les menaces qu'on venoit de leur faire, ils se prosternerent de nouveau devant nous, & frapperent le plancher de leur front, pour marque de leur soumission & d'une entiere dépendance.

Alors Wilson dit à deux des Sauvages qui paroissoient le plus effrayés, qu'on alloit les mettre à terre & leur rendre la liberté, afin qu'ils pussent rapporter aux leurs ce qu'ils venoient de voir & d'entendre, & les engager sans délai à s'humilier & à se soumettre. » Nous garderons, ajouta-t-il, vos trois compagnons pour otage. Si vous manquez à vos promesses, ils seront nos premieres victimes; mais si votre Nation (*a*) se soumet de

(*a*) Le mot *Nation* ne doit pas être pris

bonne foi, nous vous donnons notre parole de relâcher les prisonniers «. Tous les guerriers de la barque firent serment, en levant la main droite, d'observer cette promesse religieusement. On conduisit ensuite les deux Negres à terre & on les déposa sur le rivage, d'où ils s'empresserent d'aller joindre les leurs.

---

ici dans une acception précise & dans son véritable sens. Il désigne proprement une grande famille politique, réunie par le lien des Loix, & fixée sur son sol par la base constitutive de la Société. Il n'y a point de vraie *Nation*, où il n'y a point d'agriculture, point de Loix qui assurent les propriétés, point de Constitution qui les protege. On ne doit entendre par le mot *Nation*, employé quelquefois dans ces Mémoires, qu'une de ces Sociétés ébauchées d'hommes sauvages, vivant précairement de chasse ou de pêche, qui méritent plutôt le nom de bandes, de hordes ou de peuplades. *Note de l'Editeur.*

Après ce qui venoit de se passer, & dans la consternation où devoient être les Sauvages, nous avions tout lieu d'espérer que les propositions de paix qu'on leur portoit de notre part, seroient favorablement écoutées. En conséquence nous nous tînmes quelque temps près de la côte, pour être plus tôt instruits de l'effet de la négociation : mais comme les Sauvages s'étoient retirés dans l'intérieur du pays ; que les députés devoient s'assurer du consentement général, & ramener les Chefs de la Peuplade sur le rivage, pour nous témoigner leur soumission ; que tout cela demandoit du temps, & que le jour baissoit, nous nous éloignâmes de la terre, pour prévenir les dangers qu'on pouvoit courir la nuit, & persuadés que le lendemain, de bonne heure, nous aurions des nouvelles des Negres.

L'événement justifia nos espérances.

Le ſoleil ſe montroit à peine ſur l'horizon, qu'on vit ſortir des bois & deſcendre des montagnes, une foule de Negres des deux ſexes. Le gros de la troupe s'arrêta ſur une colline, à ſept ou huit cents pas de la mer. Le reſte, compoſé d'une vingtaine d'hommes qui portoient des rameaux, en ſigne de paix, s'avança vers nous à petits pas, mais d'un air timide & mal aſſuré.

Dès que nous les avions apperçus, nous nous étions rapprochés du rivage en leur faiſant toutes les démonſtrations qui pouvoient leur annoncer des intentions pacifiques. La barque étoit pavoiſée ; nous avions arboré un pavillon blanc au grand mât, à la poupe & au beaupré, & toutes nos démarches tendoient à leur inſpirer une ferme confiance.

Quand les Negres furent à portée de la voix, Wilſon confirma, par quelques mots, l'eſpérance que nous

leur donnions. Alors ils s'inclinerent jusqu'à terre, & pousserent trois cris plaintifs, qui furent répétés par les plus éloignés ; ensuite s'étant relevés, ils mirent leurs rameaux sur leurs têtes, & nous firent entendre par leurs attitudes & leurs gestes, qu'ils ne voyageroient plus vers notre Isle & ne mangeroient plus leurs prisonniers. Enfin, à genoux & les mains étendues d'une maniere suppliante, ils nous conjurerent de relâcher les trois prisonniers que nous retenions.

Nous les leur renvoyâmes aussi-tôt avec un petit présent composé de deux chiens, mâle & femelle, & de quelques morceaux de fer & de cuivre jaune, dont ils parurent fort contens. Quelque barbares que fussent ces Peuples, disposés par une inspiration naturelle à rendre le bien pour le bien, ils nous avoient d'avance destiné un tribut libre de reconnoissance. Ils nous

offrirent des oiseaux rares & remarquables, soit par leur beauté, soit par leur grosseur, quantité de plumes rouges qu'ils paroissoient fort estimer, deux arcs & des fleches d'une industrie admirable chez un Peuple Sauvage, mais assez naturelle chez un Peuple chasseur & guerrier, enfin ce qu'ils avoient de plus précieux. La vraie gratitude est généreuse. Ils poserent à terre ces présens, & se retirerent. Nous allâmes les prendre, & ils pousserent des cris de joie. Ils paroissoient heureux comme nous par les vertus qu'ils exerçoient. Recteurs des hommes, voyez comment on les rend bons, voyez comment on devient tout-puissant !

Notre expédition contre les Negres antropophages ainsi terminée, nous fîmes route vers l'Isle habitée par les Negres leurs ennemis; & comme Wilson & de Martine en connoissoient

la ſituation, nous y arrivâmes le lendemain au lever du ſoleil.

Dès que nous approchâmes de la côte, un grand nombre de pirogues vint à notre rencontre. Un ſimple motif de curioſité les amenoit, mais bientôt un ſentiment plus noble les intéreſſa pour nous. A l'aſpect des deux Européens qui étoient ſur le tillac, les Negres témoignerent, par leurs cris & par leurs geſtes, le plaiſir qu'ils avoient de les revoir, & avec un air de confiance qui nous honoroit mutuellement, ils demanderent par ſignes la permiſſion de monter à bord. Comme nous ne pouvions la donner à tous, ni en admettre dans le vaiſſeau un ſi grand nombre, nous déſignâmes ceux que nous voulions recevoir; & la préférence tomba ſur ceux qui étoient plus particuliérement connus des Européens. Ceux-ci les accueillirent avec une vive reconnoiſſance;

ils nous les préſenterent, & nous les reçûmes avec cordialité.

Nous leur apprîmes notre deſſein de les viſiter, & le ſuccès de notre expédition. Ils s'empreſſerent de communiquer ces nouvelles à leurs canots, & ils en étoient ſi charmés, qu'ils en ſautoient de joie. Ils nous prenoient les mains, ſur leſquelles ils baiſſoient leur front d'une maniere à la fois reſpectueuſe & tendre. Leurs propos étoient interrompus. Ils ne parloient que par exclamations, & ne ſavoient comment nous exprimer ce qu'ils éprouvoient. Cette ſcene vraiment touchante confirma ce qu'on nous avoit dit de ces hommes ſimples & bons, & nous fit prendre de leurs ſentimens & de leurs mœurs, une idée très-favorable.

Ils nous fournirent bientôt de nouvelles preuves de la bonté de leur caractere, par la maniere affectueuſe

dont ils nous reçurent chez eux, & par tout ce qu'ils avoient fait pour Don Pedro. En les recevant à bord, nous leur avions demandé ce qu'il étoit devenu. Ils nous avoient répondu qu'il étoit malade depuis son retour, & qu'ils l'avoient traité comme un de leurs enfans; mais que tous leurs soins pour lui étoient inutiles, & que plongé dans une profonde tristesse, il ne faisoit que se plaindre & soupirer. La cause de son mal & de sa mélancolie nous étoit connue : nous nous hâtâmes de descendre à terre pour l'aller trouver & lui donner une consolation d'autant plus douce, que son cœur, cédant à l'infortune, s'abandonnoit au désespoir.

Nous ne laissâmes sur le vaisseau que ce qu'il falloit de monde pour le garder. Le reste s'étant embarqué dans la chaloupe & dans les canots, alla descendre sur le rivage. Quelques

pirogues des plus légeres avoient déjà annoncé notre arrivée & notre victoire. Tous les Negres des environs accoururent pour recevoir leurs anciennes connoiſſances, & les amis de leurs amis. Notre entrée dans l'Iſle fut une fête & un triomphe.

Sous la conduite d'un des Sauvages, nous marchâmes vers la cabane qu'habitoit Don Pedro, armés de nos fuſils & de nos baïonnettes, mais plutôt par une précaution d'appareil, que par un ſentiment de méfiance. Nous ne pouvions douter de l'affection des Negres : à quoi bon des armes chez un Peuple dont on a le cœur ? Ces bons Sauvages, grands & petits, nous ſuivoient, nous entouroient, nous preſſoient en quelque ſorte, & par des démonſtrations naïves, par des acclamations répétées, nous montroient leur ſatisfaction & célébroient cet heureux jour.

Mais qui pourroit peindre la surprise, l'extase où notre vue jeta Don Pedro ! Il étoit couché sur une natte au fond de sa cabane, où sa tristesse & son abattement le retenoient. Là, livré tout entier au ressentiment de ses maux, rien ne l'intéressoit que sa douleur. Il n'étoit point affecté de ce qui se passoit autour de lui. Le tumulte & les cris des Negres avoient frappé son oreille, sans émouvoir sa curiosité. Nous étions tout près de lui, qu'il ne nous voyoit pas ; il ne tournoit pas même la tête pour voir qui étoit entré. Mais de Martine l'ayant appelé par son nom, le son de cette voix amie retentit jusqu'à son cœur, & le fit sortir comme en sursaut de sa profonde léthargie. Il se plaça sur son séant, se tourna vers nous, & promenant des yeux avides sur tous les spectateurs, il se mit à nous considérer avec un étonnement inexprimable.

Il demeura un instant immobile & la bouche ouverte, sans proférer un seul mot, comme s'il cherchoit à s'assurer que ce qu'il voyoit n'étoit pas une illusion. Enfin, reconnoissant Wilson & de Martine, il se leva, malgré sa foiblesse; & se jetant au cou de ce dernier. — Quoi? c'est vous, lui dit-il d'une voix attendrie; par quel bienfait du Ciel vous revois-je ici?.... Qui vous a donc sauvé de la main de nos Bourreaux?.... De Martine & Wilson, chers amis, vous tous qui les accompagnez, tirez-moi de l'horrible peine qui me tue : apprenez-moi si Dona Rosa a eu le bonheur d'échapper à ses meurtriers, & si elle vit encore. Rassurez-vous, lui répondit de Martine; elle vit pour vous; elle vous attend, & n'a rien à désirer que votre présence. Ah! s'écria Don Pedro, vous me rendez à la vie; mais où est-elle? Puis-je espérer de la

revoir ?.... Je connois ſon bon cœur & ſon attachement pour moi : elle doit être dans une affreuſe inquiétude ſur mon ſort. Hâtons-nous, chers amis, de l'aller rejoindre. Je ſuis bien malade & bien foible, mais l'eſpoir de la retrouver me rendra des forces & diſſipera mon mal.... O Dieu ! comment réparer tous les maux que je lui cauſe, tous les chagrins que je lui ai donnés ?....

De Martine lui raconta toute l'hiſtoire de ſa délivrance ; l'accueil que nous leur avions fait, les ſoins & les attentions d'Eléonore pour Dona Roſa, & les ſuccès de notre expédition. Il nous préſenta enſuite à Don Pedro comme ſes libérateurs, & parla de nous avec l'effuſion d'un cœur généreux & plein de gratitude. Don Pedro nous embraſſa, nous remercia tous les larmes aux yeux ; & prenant le Ciel à témoin de la vérité des ſentimens

qu'il nous vouoit, & qu'il devoit, disoit-il, à tant de bontés & de services, il le pria de le conserver assez long-temps pour pouvoir s'acquitter envers nous. Il fit aussi beaucoup d'amitié à Wilson ; mais celui-ci ne répondit pas à ces témoignages d'attachement d'un ton si amical, ni d'une maniere si franche. Il ne montra point cet intérêt tendre qu'il devoit sentir pour son compagnon d'infortune, & que Don Pedro laissoit voir pour lui. Quoiqu'il s'efforçât de paroître sensible, on remarquoit à travers ses démonstrations d'amitié, que le cœur n'y étoit pour rien, & qu'il désavouoit au contraire tout ce que disoit sa bouche.

Les Negres, témoins de cette reconnoissance, parurent touchés de nos mutuelles caresses, & particuliérement joyeux de l'effet que notre préséence avoit produit sur Don Pedro. Ils

étoient tout étonnés de l'heureuſe & ſubite révolution qui s'étoit faite dans ſon humeur & dans ſa ſanté. Nous profitâmes de la circonſtance & de leur diſpoſition, pour leur demander la permiſſion d'emmener leur hôte avec nous. Nous leur expoſâmes ſuccinctement les inconvéniens de ſon ſéjour parmi eux, le déſir ardent qu'il avoit de rejoindre l'objet de ſa tendreſſe, & tous les avantages qu'il trouveroit dans notre Iſle; & pour donner à nos raiſons une force plus déciſive, nous envoyâmes chercher au vaiſſeau, & nous leur offrîmes des préſens que nous leur avions apportés, comme une marque de reconnoiſſance des bons traitemens & des ſervices que Don Pedro & ſes camarades avoient reçus d'eux.

Ces préſens, magnifiques pour des hommes tels que ces Negres, conſiſtoient principalement en beſtiaux,

en volailles, en diverſes ſortes de graines & de légumes, en inſtrumens de labourage, une petite charrette, des haches & des couteaux, des marteaux & une enclume, des clous, & du fer en barre. Toutes ces choſes furent débarquées ſur le rivage au bruit du canon & des inſtrumens, & conduites ou portées avec une ſorte de pompe, juſqu'à l'endroit où les Negres étoient aſſemblés.

Les Sauvages furent d'abord effrayés du bruit de l'artillerie; mais ils revinrent bientôt de leur effroi, & ſe trouverent frappés d'une ſurpriſe bien agréable en entendant notre muſique & en voyant approcher ce qu'on leur deſtinoit. La vue de ces objets, nouveaux pour des hommes ſimples & ignorans, l'ordre qu'on avoit mis dans la marche, l'appareil du cortége, formoient à leurs yeux étonnés un ſpectacle impoſant & enchanteur à la fois.

Des hautbois marchoient en tête, en jouant des airs gais ; après eux & à quelque distance, venoient les quadrupedes, conduits deux à deux à la suite les uns des autres, & laissant entre eux des intervalles. Ils étoient suivis de six hommes portant des poules, des pintades, des pigeons, & ceux-ci en précédoient plusieurs autres qui étoient chargés des graines, des outils, des instrumens aratoires. Enfin, deux hommes qui voituroient sur un brancard l'enclume pesante, fermoient cette marche.

Il y avoit quatre animaux de chaque espece, mâles & femelles, deux taureaux & deux vaches, deux cochons & deux truies, deux ânes & deux ânesses, deux chiens & deux chiennes, deux beliers & deux brebis, deux coqs & deux poules, &c., & toutes les femelles des quadrupedes étoient pleines.

Nous

Nous montrâmes d'abord aux Sauvages, qui avoient peur des gros animaux & qui n'oſoient en approcher, qu'ils n'en avoient rien à craindre, & que ces bêtes étoient auſſi dociles que privées. Nous les touchâmes en leur préſence ; nous liâmes les bœufs & les ânes, nous les attelâmes au chariot & à la charrue, & nous leur fîmes voiturer des maſſes peſantes & tracer quelques ſillons. Nous inſtruiſîmes enſuite, autant que nous le pûmes, les principaux de l'aſſemblée, de l'utilité & de la maniere de ſe ſervir de tout ce que nous leur portions. Nous leur apprîmes comment ils pouvoient nourrir & ſoigner les animaux, conſerver & réparer les inſtrumens, amollir & travailler le fer : comment ils pouvoient rendre la terre féconde & ſe nourrir largement des fruits de leur culture. Ces Negres, qui ne vivoient que précairement &

du jour au jour, ſenſibles à l'eſpoir de ſe faire un ſort plus heureux, reçurent avidement nos leçons, & promirent de ne rien négliger pour les mettre en pratique. Ils nous dirent de plus, que nous étions les maîtres d'emmener Don Pedro, & que, quoiqu'ils le viſſent partir avec regret, ils ne vouloient pas s'oppoſer à ſon bonheur.

Alors nous partageâmes nos préſens, & les diſtribuâmes ainſi : nous donnâmes un taureau & une vache, avec leur harnois, ainſi qu'une hache & des clous, à *Epoo*, homme intelligent & accrédité dans ſa Peuplade, qui avoit reçu chez lui Don Pedro & Dona Roſa, & avoit eu pour eux les attentions d'un pere. Nous fîmes un ſemblable préſent à *Weitéoï*, hôte de M. de Martine, qui n'avoit pas eu moins d'égards pour celui-ci. Nous diſpoſâmes d'une couple d'ânes en

faveur de *Feskotoon*, chez lequel Wilson avoit demeuré, quoique ce dernier n'en dît pas beaucoup de bien. L'autre couple fut accordée aux parens du malheureux Negre dévoré dans notre Isle par les Negres antropophages. Nous crûmes leur devoir cette préférence, pour les consoler de ce malheur. Les cochons & les brebis, les poules & les pintades, furent également distribués par couples à différens chefs de famille, que la voix publique nous indiqua comme des hommes recommandables par leur mérite personnel, par leur bon ménage, & par les services qu'ils avoient rendus à leur Pays. L'enclume, les marteaux & quelques barres de fer, devinrent le partage d'un Negre qui passoit pour un homme d'une rare industrie. Enfin, le reste des instrumens, des outils, des clous, fut distribué de maniere qu'il n'y eut pas

un chef de famille qui n'en eût sa part.

Les Negres reçurent nos dons avec transport, & nous pouvons dire en passant, que la joie extrême qu'ils en avoient, étoit doublement motivée & très-bien fondée. Nous étions dans le dessein de revenir tous les ans pour continuer de les instruire & de les civiliser, & nous leur avions fait part de ce projet; nous l'avons exécuté depuis, & nous avons vu par nous-mêmes que nos présens & nos instructions sont devenus pour eux des bienfaits inestimables. Ils leur ont fourni des secours & des moyens de subsistance, qui ont augmenté leur population & les ont mis sur le chemin du bonheur. Ils ont acquis peu à peu l'usage de l'agriculture, & des arts qu'elle nécessite & qu'elle entretient; & quoique ces arts par excellence n'ayent pas fait encore de grands

progrès chez eux, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils les ont fait ſortir de leur état ſauvage, pour les faire paſſer un jour à l'aiſance & au bien-être des Nations agricoles. De notre côté, nous avons la douce ſatisfaction d'en avoir fait des hommes, des amis, des voiſins induſtrieux & utiles, un Peuple enfin conſtitué ſuivant l'ordre de la Nature, qui tient de nous ſon bien, ſes Loix, ſon ame en quelque ſorte, avec qui nous pouvons commercer, à l'avantage réciproque des deux Sociétés, & dont l'affection & la reconnoiſſance nous aſſurent des ſecours & des défenſeurs, ſi nous nous trouvons jamais dans le cas d'en avoir beſoin. Ajoutons que les Negres antropophages ayant ſu ce que nous avions fait en faveur de leurs ennemis, & la protection décidée que nous accordions à ce Peuple, voyant les changemens heureux qui s'opéroient

chez lui, ainſi que les commencemens de ſa proſpérité, renoncerent non ſeulement à l'attaquer déſormais, mais vinrent à déſirer de bien vivre avec lui, & d'obtenir notre bienveillance, pour participer, à ſon exemple, au bonheur qu'il tenoit de nous. Ils ſe haſarderent même à rechercher l'amitié des uns & la protection des autres. Lors du troiſieme voyage que nous fîmes à l'Iſle des Negres amis, que ſes habitans appellent *Emoï*, ils y envoyerent des députés pour leur demander la paix, & ſolliciter en même temps auprès de nous l'aſſiſtance des bienfaits & de l'inſtruction, dont ils vouloient faire, nous dirent-ils, un bon uſage. La demande de ces pauvres gens étoit trop louable pour être refuſée. Nous ſaisîmes avidement cette occaſion de les transformer de brutes en hommes raiſonnables, paiſibles & laborieux. Les longues querelles des

deux Peuples furent terminées par une paix jurée ſolennellement, dont nous prîmes ſur nous la garantie, & nous accordâmes aux ſupplians tous les ſecours & les leçons qui leur étoient néceſſaires & qu'ils réclamoient de notre bienfaiſance. Nous portâmes nous-mêmes à leur Iſle, qu'ils nomment *Koorokoo*, les beſtiaux, les outils & les grains, avances indiſpenſables pour cultiver la terre & fonder les arts. Les deux Peuples ont vécu depuis, ſinon amis, du moins tranquilles. Ils ſe ſont occupés chacun chez eux des travaux productifs. Ils nous ont demandé des Légiſlateurs, que nous leur avons donnés, qui les gouvernent & les rendent heureux. Que de biens une charité (*a*) vive &

(*a*) Remarquons, en paſſant, que ce mot preſque inuſité, hors du ſtyle de la chaire & de la Religion, eſt bien plus

éclairée ne peut-elle pas faire parmi les hommes !

Oh ! qu'il seroit à souhaiter que les Nations civilisées, chez lesquelles on parle si souvent de bienfaisance & d'humanité, tandis qu'elles croient devoir établir leur grandeur & leur prospérité sur la décadence de leurs voisins, qui sont pourtant leurs freres ; qu'il seroit à souhaiter, dis-je, que ces Nations, plus éclairées sur leurs

---

expressif que ceux de *bienfaisance* & d'humanité qu'on lui a substitués. Non seulement il en réunit la valeur, mais il y ajoute encore. *Charité*, en latin *charitas*, en grec Καρὺς, signifie amour ardent pour le prochain, désir véhément de témoigner son affection aux hommes, tous fils d'un même pere, par des services réels & utiles. J'ai regret qu'on borne ce mot, en quelque sorte, à la signification d'aumône, qui ne donne qu'une idée étroite & souvent fausse de la véritable *charité*. *Note de l'Editeur.*

vrais intérêts, reconnuſſent enfin que leur politique excluſive, mercantille, vexatoire, toujours inquiete, toujours prête à prendre les armes pour ſoutenir par la force leurs prétentions aveugles & ambitieuſes, eſt auſſi fauſſe que deſtructive ! Combien les Peuples & les Rois ne ſeroient-ils pas plus riches & plus heureux, s'ils ſuivoient la politique humaine & fraternelle que nous employâmes envers les Negres ! Combien ces voyages qu'une avide curioſité, ou plutôt la ſoif de l'or, a fait entreprendre juſqu'aux deux Pôles, à travers des mers inconnues, ne ſeroient-ils pas plus glorieux & plus utiles à leurs auteurs & au genre humain, s'ils avoient pour but le ſoulagement & l'inſtruction de tant de Peuples Sauvages, qui vivent dans les ténebres d'une affreuſe ignorance, plus cruels & plus malheureux que les bêtes féroces de leurs contrées ! Ah ! les

hommes ne verront-ils jamais que le bien engendre le bien, & que le mal ne peut produire que le mal ; qu'en reſpectant, qu'en étendant les droits des autres, on fait reſpecter, on étend les ſiens, & que s'il eſt utile d'être juſte, il eſt plus utile encore d'être bienfaiſant ? Oui, malgré les ſophiſmes de l'aveugle cupidité & de l'égoïſme dénaturé, il ſera toujours vrai & toujours conſtaté, par les faits, que les égards & les bons offices d'un Peuple envers un autre Peuple, comme d'un homme envers un autre homme, inſpireront à celui-ci des égards, de la reconnoiſſance & quelquefois de l'affection, qui faiſant naître & fortifiant entre ces Peuples la paix, la concorde & la confiance, augmenteront des deux parts l'envie & les moyens de mieux faire, & formeront une réaction de bienveillance & de généroſité, de

ſecours & de ſervices, qui doit tourner autant à l'avantage de celui qui les rend, que de celui qui les a reçus. Mais revenons.

Nous demeurâmes deux jours chez les Negres amis, tant pour laiſſer prendre de nouvelles forces à Don Pedro, que pour contenter ces bons Sauvages, jaloux de profiter le plus qu'ils pourroient de notre préſence & de nous fêter. Ils étoient venus de toutes parts, en grand nombre, pour nous connoître & nous féliciter. Il n'y eut pas un chef de famille qui ne nous fît un préſent, & qui n'ajoutât un prix à ce qu'il donnoit, par la cordialité franche avec laquelle il nous l'offroit. C'étoit du gibier, des plumes, des coquillages, des poiſſons, des oiſeaux rares, des tortues, des fourrures, &c.

Tant que nous fûmes dans l'Iſle, les Principaux nous prierent à manger

& nous traiterent de leur mieux. Leurs repas, quoique ſimples, n'étoient pas ſans délicateſſe. On y ſervit d'abord des fruits & des coquillages, enſuite des poiſſons, des racines, du gibier, cuits dans un trou fait en terre, enveloppés dans des feuilles de bananier, & ces mets, ainſi préparés, nous parurent excellens.

Nous avions apporté du vaiſſeau, du pain, de la biere & du vin, pour ajouter à la bonne chere & pour régaler nos hôtes. Ils mangerent du pain & le trouverent bon. Le vin ne les flatta pas ; ils firent la grimace en buvant la biere. Ils préférerent à ces liqueurs, une boiſſon faite avec des racines mâchées & jetées dans de l'eau, qu'ils avoient laiſſé fermenter quelques heures (*a*). Une telle prépa-

(*a*) C'eſt vraiſemblablement la même boiſſon dont parlent Cook & d'autres

ration ne nous invitoit pas à boire ; cependant nous en goûtâmes pour leur faire plaisir ; mais indépendamment de la répugnance qu'elle nous inspiroit, cette boisson, que nous trouvâmes forte & enivrante, nous parut désagréable.

Les différens services de ces festins furent interrompus par de longs intervalles, durant lesquels plusieurs Negres des deux sexes exécuterent des danses au son de quelques flûtes de canne peu sonores, dont les Negres jouoient avec le nez ; d'autres luttoient deux contre deux, ou faisoient seuls des gestes & des tours d'adresse que l'assemblée trouvoit fort plaisans. Les hommes & les femmes, acteurs ou figurans de ces intermedes, montrerent beaucoup d'agilité, de légéreté

Voyageurs, sous le nom de *cava*. *Note de l'Editeur.*

& de juſteſſe d'oreille, & quelques-uns, ſur-tout les femmes, avoient du naturel & de la grace dans leurs mouvemens; mais en général leurs contorſions & leurs poſtures étoient bizarres & ridicules. Leur muſique monotone & ſourde, ne donnoit qu'une pauvre idée de leurs progrès en ce genre. Il faut néanmoins convenir que tout ce qu'ils firent dans ces divers exercices, paſſa de beaucoup l'opinion que nous nous étions faite de leurs connoiſſances & de leurs talens.

Nous voulûmes à notre tour divertir les Negres par différens exercices. Nous nous mîmes ſous les armes, &, commandés par Henri, nous fîmes en leur préſence pluſieurs évolutions militaires. Nous nous diviſâmes enſuite en deux partis, qui, s'attaquant avec vivacité & ſe défendant avec précaution en faiſant feu l'un contre l'autre, leur donnerent une idée aſſez juſte

de la guerre des blancs. Cette eſpece de combat alarma d'abord les Sauvages, qui ſemblerent oublier un moment que ce n'étoit qu'un jeu. Les femmes en furent très-effrayées ; elles pouſſerent des cris & ſe couvrirent le viſage avec leurs mains ; quelques-unes commençoient même à prendre la fuite ; mais tout le monde ſe raſſura quand on vit que les combattans ne ſe faiſoient aucun mal, & que cette guerre ſi terrible n'étoit que ſimulée. Les deux troupes ayant quitté les armes, nous paſſâmes à des jeux plus paiſibles. Nos jeunes gens figurerent pluſieurs contredanſes, & exécuterent un ballet. Souples, leſtes, & façonnés de bonne heure à toutes les attitudes & à tous les pas qu'exige l'art agréable de ſe mouvoir en cadence, ils y avoient acquis une grace & une légéreté peu commune. Les Negres en ſavoient trop peu pour bien apprécier

nos danſes ; cependant l'air de ſatiſfaction qui ſe peignoit ſur leurs viſages, & des cris de joie qui leur échappoient fréquemment, faiſoient connoître d'une maniere aſſez marquée le plaiſir qu'ils en recevoient.

Nous finîmes par un petit concert mêlé de chants & de ſymphonie, où nous eûmes lieu de remarquer ce que nous avions précédemment obſervé, que les Negres ne ſaiſiſſoient pas l'accord & l'enſemble de nos divertiſſemens, & que la complication & le rapport des mouvemens & des ſons, d'où réſultoient pour nous l'agrément & l'harmonie, n'étoient rien pour eux ; au lieu qu'une danſe comme la bourrée, ou un air ſimple à deux temps, joué ſans accords, leur faiſoit un plaiſir extrême, & qu'ils ne ſe laſſoient point alors de voir, d'entendre & d'admirer.

La ſanté de Don Pedro, comme

nous l'avions eſpéré, ſe rétablit aſſez, pendant ces deux jours, pour lui permettre de s'embarquer. Il brûloit d'impatience de partir. Il ne put cependant prendre congé des Negres ſans s'attendrir, & ces bonnes gens ſe montrerent ſenſibles à cette ſéparation. Epoo ſon hôte verſa des larmes en l'embraſſant. Des amis généreux qui s'eſtiment, pourroient-ils ſe quitter ſans éprouver quelque peine, lors même que le bonheur les appelle ailleurs ? Nous ne fûmes pas nous-mêmes indifférens aux regrets ingénus des Negres, quand nous leur fîmes nos adieux. Leurs derniers mots furent des expreſſions naïves de ſenſibilité, & des témoignages non équivoques de dévouement & de reconnoiſſance. Ils auroient bien voulu nous garder chez eux plus long-temps ; mais cela n'étoit pas poſſible. De puiſſans motifs nous rappeloient dans notre Iſle ; &

les Sauvages étoient trop pauvres & vivoient trop précairement, pour pouvoir nourrir encore des hôtes auſſi nombreux. Il n'y a que les Peuples riches par une bonne culture, qui puiſſent fournir conſtamment à une grande conſommation, & auxquels il ſoit permis de ſe montrer magnifiques.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, ainſi que nous l'avions réſolu. Tout ſembloit nous promettre une heureuſe navigation. La mer étoit belle, le vent favorable; notre barque avançoit rapidement dans ſa route. Nous n'étions déjà plus, le deuxieme jour, qu'à demi-journée de notre Iſle. Déjà l'on commençoit à voir ſur l'horizon les ſommets fumeux du volcan, & nous eſpérions mouiller dans la baie avant la nuit, lorſque le temps change tout à coup. Le ciel ſi ſerein dans ces climats,

ſe couvre de ſombres nuages. Une obſcurité profonde s'étend ſur la Nature. Les vents déchaînés ſoufflent avec fureur de tous les points. La mer eſt agitée juſqu'au fond des abîmes, & ſes vagues écumantes, hautes comme des montagnes, roulent & ſe ſuccedent impétueuſement, & vont ſe briſer au loin ſur les rochers avec un horrible bruit. De longs & pâles éclairs qui fendent les nuées & nous font voir un moment tous les objets d'effroi qui nous entourent, les éclats répétés du tonnerre, la pluie tombant par torrens, & les gémiſſemens ſourds & lugubres de la mer, augmentent l'horreur de la tempête & la crainte des périls qui nous menacent de toutes parts.

Dans un danger ſi ſubit & ſi preſſant, à peine avons-nous le temps de ſerrer les voiles. Frappé de la foudre, le gouvernail eſt endommagé juſqu'à

la flottaiſon, de maniere à ne pouvoir ſervir ni être réparé que la mer ne ſoit calme. Le vaiſſeau n'ayant plus aucun moyen de direction, eſt emporté loin de ſa route au gré des vents, tantôt élevé ſur le dos des vagues furieuſes, tantôt précipité dans les profondes vallées qu'elles laiſſent entre elles.

Nous voguâmes ainſi trois jours entre la vie & la mort, ſans connoiſſance des mers que nous parcourions, ne pouvant prévoir la fin de notre aventure, & ne mettant notre eſpérance que dans les ſecours de la Providence & dans notre courage ; mais ni l'un ni l'autre ne nous manquerent au beſoin. Henri raſſembla tout ſon monde, leur parla en homme ferme & en Chrétien réſigné aux décrets de la volonté ſuprême. Chacun prit la plus forte réſolution de montrer autant de fermeté que Henri, & s'il falloit périr, de périr en homme

courageux comme lui. Ainſi, quoique nous viſſions à tout moment la mort de très-près, perſonne ne donna un ſigne de foibleſſe.

Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cet accident paſſager. Le Ciel ne voulut nous éprouver que pour nous confirmer dans des ſentimens dignes de l'homme, & nous rendre le malheur utile. Nous paſſâmes ſouvent devant des écueils que la mer découvroit quelquefois juſqu'à leur baſe, & contre leſquels elle venoit ſe briſer enſuite en mugiſſant. Souvent nous crûmes que nous allions être jetés ſur ces rochers. Le troiſieme jour de la tempête ſur-tout, la rencontre de pluſieurs écueils & de pluſieurs petites Iſles eſcarpées & déſertes, devint ſi fréquente, que nous ne penſions pas pouvoir, ſans miracle, échapper à tant de périls; mais il s'en fit un pour nous. Une main inviſible & puiſſante

ſembla toujours conduire la barque à travers tous ces briſans. Enfin, les vents ſe calmerent, la mer s'appaiſa, le ſoleil brilla d'un éclat nouveau. La confiance revint dans tous les cœurs. L'on répara le gouvernail, & nous rendîmes graces à Dieu de notre heureuſe délivrance.

S'il eſt des hommes ſenſibles qui ſe ſoient trouvés dans une ſituation comme la nôtre, ils pourront ſeuls ſe faire quelque idée des ſentimens qui nous animoient alors; mais pour bien juger de notre ſatisfaction, il faudroit qu'ils fuſſent en même temps auſſi aimans & auſſi aimés que nous l'étions. Peu d'entre nous étoient âgés, & la vie devoit nous paroître un tréſor bien précieux. Nous n'avions rien à nous reprocher, & l'exiſtence eſt bien douce pour des cœurs droits & honnêtes: mais la vie ne nous intéreſſoit pas uniquement

par elle-même ; c'étoit par rapport à nos chers & respectables parens, à nos femmes, nos enfans, nos freres bien-aimés, que nous y étions si attachés ; c'étoit sur-tout la certitude de la douleur mortelle qu'ils auroient de notre perte, qui nous faisoit trouver tant de joie dans notre conservation.

Un événement inattendu vint ajouter encore à cette joie, en nous donnant l'occasion de sauver des malheureux qui sans nous auroient péri, & nous fournit celle de former des liaisons utiles pour la Colonie. Une jonque montée par des Indiens, habitans d'une Isle voisine des Moluques, avoit été poussée par la tempête au milieu des écueils que nous avions évités. Elle s'étoit affalée & totalement brisée sur des rochers. La plus grande partie de l'équipage avoit trouvé la mort dans ce désastre. Deux hommes seuls avoient échappé au malheur

commun, en grimpant sur le haut des rochers que les vagues n'atteignoient point ; mais là, dans une position gênante, trop éloignés des côtes pour pouvoir les atteindre à la nage, sans vivres & sans ressources, ils ne pouvoient manquer de mourir de faim.

Ils étoient dans cet état cruel depuis deux jours, lorsque notre barque s'étant remise en route, passa, par un heureux hasard, à la vue de ces infortunés. Dès qu'ils apperçurent le bâtiment, ils donnerent des signes de détresse, en faisant voltiger en l'air une longue tunique blanche. Nous ne la vîmes pas d'abord ; mais comme nous approchions toujours davantage, & que nous portions autour de nous des regards observateurs, nous l'apperçûmes enfin, & l'ayant considérée quelque temps avec une lunette d'approche, nous remarquâmes les deux hommes

&

& tous les efforts qu'ils faiſoient pour réclamer notre ſecours.

A cet aſpect, auſſi intéreſſant qu'imprévu, nous nous doutâmes de leur triſte aventure & de leur fâcheuſe poſition; & quand nous fûmes à peu de diſtance, nous mîmes la chaloupe à la mer, pour les aller recueillir. Nous n'avons pas beſoin de dire ici la réception que nous leur fîmes, ni les démonſtrations qu'ils employerent pour nous témoigner leur gratitude & leur ſenſibilité. Ils étoient malheureux : nous les ſauvions d'une mort aſſurée; & c'étoient des hommes policés qui, aux ſentimens naturels à des cœurs non dépravés, joignoient des qualités eſtimables acquiſes par l'éducation. Elevés dans l'habitude des vertus ſociales, ils étoient doux & paiſibles, juſtes & obligeans.

Privés de nourriture & de ſommeil depuis pluſieurs jours, ils avoient

besoin de restaurant & de repos. Nous nous empressâmes de leur fournir ce qui leur étoit nécessaire. Nous leur servîmes un assez bon repas ; nous les fîmes coucher ensuite sur nos lits, & après qu'ils eurent repris des forces, nous leur témoignâmes le désir que nous avions de connoître leur aventure, & comment ils se trouvoient dans des mers qui nous paroissoient si éloignées de leur pays. Ils comprirent très-bien notre intention, & ils nous répondirent, moins de la voix que par leurs gestes, que leur Pays n'étoit pas si éloigné que nous le pensions ; qu'ils alloient, pour raison de commerce, à une Isle distante de deux journées de celle qu'ils habitoient ; que poussés hors de leur route par la tempête, ils avoient fait naufrage sur les rochers où nous les avions trouvés, & que leurs compagnons, ainsi que leur

bâtiment, avoient péri dans cet accident funeſte. Ils ajouterent, qu'ils croyoient s'appercevoir que la route de la barque les éloignoit toujours davantage de leur Patrie, & ils nous ſupplierent d'une maniere tendre & les larmes aux yeux, de vouloir les y ramener, nous aſſurant que ce nouveau ſervice nous rendroit pour toujours les amis de leur Nation, qui nous feroit de nombreux préſens pour nous témoigner ſa reconnoiſſance.

Une pareille demande méritoit d'être peſée. Nous délibérâmes ſur le champ, pour aviſer ſur le parti que nous prendrions. Henri pouvoit ordonner, mais il ne voulut rien décider de lui-même (on avoit ainſi beſoin de nous inculquer que le plus ſage eſt celui qui eſt le plus attentif à prendre conſeil). Des raiſons aſſez fortes ſembloient s'oppoſer au vœu des Indiens. Nous étions ſortis de

notre Isle depuis huit jours. L'on devoit y être fort inquiet sur notre compte. En différant encore notre retour, nous jetions la Colonie dans de vives alarmes, & nous allions causer une grande peine à Don Pedro, qui mouroit d'impatience de revoir ce qu'il aimoit : mais des raisons non moins puissantes, contre-balançoient celles-ci. Il ne paroissoit pas prudent de mener dans notre Isle ces Etrangers, que nous ne pouvions y retenir. Il faudroit toujours les ramener chez eux, & ils pouvoient faire connoître notre position, qu'une sage politique devoit tenir cachée. D'ailleurs le service important que nous venions de leur rendre exigeoit qu'on se prêtât à leurs désirs : il falloit, pour y donner tout son prix, combler leur satisfaction : la vraie bienfaisance ne s'arrête point au milieu du bienfait, si elle n'y est forcée. Enfin, en cédant à

leurs instances, nous n'alongions notre voyage que de quelques jours, & nous pouvions en tirer de grands avantages. Telles furent les considérations que le Chef de l'entreprise soumit à nos opinions.

Baptiste fut d'avis de satisfaire les Indiens. Il espéroit que la démarche que nous ferions pour cela, & les liaisons qui en seroient la suite, donneroit un grand essor à notre industrie. Charles y vit l'accroissement de l'agriculture ; Wilson, l'établissement du commerce extérieur. Charmé sur-tout de contrarier Don Pedro, dont il étoit secrétement jaloux, & de retarder son arrivée auprès de Dona Rosa, il appuya fortement l'avis de Baptiste ; il s'étendit beaucoup sur les commodités que nous procureroit le commerce que nous allions fonder, & sur le plaisir que donneroient à la Colonie les objets nouveaux que nous

porterions du pays des Indiens. Plusieurs se rangerent à cette opinion; mais d'autres, n'écoutant que leur tendresse pour leur famille & pour nos chers parens, insistoient pour le retour. Ils vouloient calmer l'inquiétude où l'on étoit à notre égard. Ne pourroit-on pas ensuite plus commodément ramener les Indiens dans leur patrie ? Pourquoi se méfier de leurs intentions ? Si l'on vouloit faire un commerce avec leur Nation, ne devoit-on pas se pourvoir des objets d'échange que notre Isle pouvoit fournir ? Voici la substance de l'avis de Philippe :

» J'ose croire, nous dit-il, que nous ne serons pas généreux à demi. Quel mérite aurions-nous d'avoir sauvé ces pauvres Indiens, si nous n'avions fait pour eux dans leur malheur, que ce qu'auroient fait à notre place les hommes les plus

barbares ? Ramenons les Indiens chez eux, ſans différer, pour leur rendre ſervice autant que nous pourrons, mais non pour profiter des avantages que vous vous promettez de cette complaiſance. Qu'elle en ſoit l'occaſion, à la bonne heure, mais qu'elle n'ait point de tels motifs. Il ſeroit peu digne de nous d'agir, dans cette occurrence, par des vûes intéreſſées. La bienfaiſance qui nous inſpire, veut que nous achevions avec honneur ce que nous avons ſi bien commencé. La prudence & la raiſon ne le demandent pas moins. En amenant les Indiens à l'Iſle inconnue, nous nous mettons dans la néceſſité de les tranſporter de là dans leur pays, & de faire ainſi un double voyage. Nous évitons la fatigue & les dangers de cette nouvelle courſe, ſi nous allons d'ici directement chez les Indiens. Ils nous en ſauront plus de gré, &

nous n'aurons rien à craindre de leurs rapports. Nos parens & nos femmes nous attendent. Ils désirent tous sans doute de nous voir revenir ; mais ils ne savent point au juste le moment de notre retour, & quelques jours de retard ne sçauroient les alarmer. Ils sont trop bons & trop généreux pour désapprouver notre conduite. Leurs sentimens nous assurent de leur approbation. Nous pouvons en dire autant de Don Pedro. Quelque impatience qu'il ait de rejoindre Dona Rosa, il ne voudroit pas lui sacrifier l'honneur & la satisfaction d'exercer un acte de bienfaisance, & nous priver du doux plaisir de tirer de peine des malheureux «.

La chaleur avec laquelle il parloit, & le sentiment qui régnoit dans son discours, réunirent tous les suffrages. Chacun revint à cette opinion, comme la plus juste & la plus généreuse.

Henri ne put s'empêcher d'y applaudir ; & il le fit d'autant plus volontiers, que c'étoit la ſienne. L'on prit en conſéquence la réſolution d'aller directement au pays des Indiens. Don Pedro nous dit en ſoupirant, que nous lui faiſions bien de l'honneur, mais qu'il devoit vouloir tout ce que nous voulions. Il approuvoit notre deſſein, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire : les Indiens, à qui l'on en fit part auſſi-tôt, nous en témoignerent leur joie par les plus vives démonſtrations.

CHAPITRE XLVII.

Les Navigateurs de l'Iſle inconnue tranſportent à l'Iſle de Samea *les Indiens qu'ils ont ſauvés. Réception que le Souverain & le Peuple de* Samea *font aux Navigateurs. Ils leur demandent des ſecours & des conſeils. Le Roi leur permet un commerce d'échanges avec ſes Sujets. Mœurs, Loix & Coutumes de ces Peuples, &c.*

LES Indiens nous montrerent le côté de l'horizon vers lequel nous devions nous diriger, & ſur leurs indications nous changeâmes de route, en portant le cap au nord. Ils connoiſſoient la bouſſole, & avoient ſouvent parcouru les mers où nous voguions. Il ne leur fut pas difficile de

nous guider d'une maniere assez juste. Nous marchâmes tout le reste du jour & toute la nuit suivante, avec un bon vent, dans une mer libre & profonde, où nous n'avions à craindre ni les bas-fonds ni les écueils.

Le lendemain matin, vers les dix heures, les Indiens apperçurent les premiers le sommet des montagnes de leur Isle, qui se montrent de fort loin. Nous les appercevions à peine avec la lunette; mais, soit l'habitude d'observer les objets à une grande distance, soit que leur vue fût plus perçante que la nôtre, soit que les objets qui nous sont chers nous frappent comme par instinct, les Indiens découvrirent leur terre natale avant nous, & nous la firent remarquer avec l'expression d'un sentiment qui nous charma.

A midi nous étions à trois lieues des côtes, & une heure après nous

entrâmes dans une baie, au fond de laquelle eſt le village que nos Indiens habitoient. Les gens de quelques bateaux que nous rencontrâmes ſur le rivage, & ceux qui ſe trouvoient dans la baie quand nous y arrivâmes, parurent d'abord effrayés en voyant notre vaiſſeau (nous en dirons bientôt la raiſon). Déjà même ils ſe diſpoſoient à prendre la fuite pour nous éviter, lorſque nos deux Indiens paroiſſant ſur le tillac & appelant leurs compatriotes à haute voix, leur dirent de ſe raſſurer; qu'ils leur amenoient des amis, & qu'ils nous devoient la vie. Ce peu de mots ſuffit pour les calmer, & pour leur inſpirer des ſentimens favorables.

Auſſi-tôt cette nouvelle eſt portée de bouche en bouche juſqu'au village; & avant que nous ayons mis la chaloupe à la mer, nous ſommes entourés d'embarcations qui viennent

nous voir, nous reconnoître, & féliciter leurs compagnons sur leur retour. Ceux-ci racontent leur triste aventure, les traitemens qu'ils avoient reçus de nous ; ils vantent notre générosité & tous les secours dont ils nous sont redevables. Les Insulaires, attendris de ce récit, nous invitent & nous pressent de descendre. Nous nous embarquons en partie dans la chaloupe, en partie dans les bateaux des Indiens, & nous allons mettre pied à terre sur le rivage, où nous sommes accueillis par un peuple nombreux, au bruit de mille acclamations répétées.

Dès que nous fûmes descendus, les principaux du lieu vinrent nous recevoir, de la part de Mékaous, Roi de l'Isle, & nous dire en son nom, que nous étions les bien-venus, & qu'il désiroit nous voir, pour nous témoigner lui-même le plaisir qu'il avoit de notre arrivée.

Sa Majeſté demeuroit à deux cents pas du village. On nous conduiſit à ſon palais, qui n'étoit qu'une maiſon un peu plus apparente que les autres. Nous fûmes introduits dans une ſalle baſſe, tapiſſée de nattes très-fines, d'un aſſez beau travail. Le Prince étoit aſſis, les jambes croiſées ſur la natte qui couvroit le plancher. Pluſieurs perſonnes de ſa maiſon, & d'autres Grands de la Nation, aſſis de la même maniere, formoient deux rangs à droite & à gauche, au milieu deſquels nous fûmes menés juſqu'à ſes pieds.

Henri, qui marchoit à notre tête, d'après l'avis du Maître des cérémonies, s'approcha de très-près du Roi, pour le ſaluer; puis s'inclina profondément, & lui fit entendre comme il put, que nous nous eſtimions heureux d'avoir fait quelque choſe qui lui fût agréable, & de pouvoir l'aſſurer

de nos reſpects. Avant de lui répondre, le Prince lui prit la main, & le tirant à lui, l'obligea d'approcher ſon viſage du ſien, de maniere que les deux nez ſe toucherent & ſe croiſerent. Après cette cérémonie, qui, de la part du Prince, eſt une grande faveur, Sa Majeſté nous témoigna tout ce qu'une reconnoiſſance auſſi vive que ſincere pouvoit inſpirer. Il nous dit de nous regarder dans ſon Iſle non comme des Etrangers, mais comme des hommes qui avoient droit au reſpect & à l'amitié de toutes les familles. Il ajouta, qu'en ſauvant deux de ſes Sujets, & les ramenant chez eux avec tant d'humanité, nous étions devenus les peres bienfaiteurs de tous les autres; que nous pouvions diſpoſer à notre gré de tout ce qu'ils poſſédoient, & qu'il déſiroit infiniment, ainſi que ſon Peuple, de pouvoir nous donner des preuves efficaces des

ſentimens qu'ils nous devoient. Il finit par nous prier de demeurer dans leur Iſle le plus long-temps que nous pourrions.

Henri répondit d'un ton modeſte & affectueux, que nous n'avions été que les inſtrumens de la Providence, qui s'étoit ſervie de nous pour tirer deux infortunés du péril ; que nous n'avions qu'à la remercier de nous avoir choiſis pour cette bonne œuvre, dont tout autre ſe fût fait comme nous un devoir ; & à nous féliciter d'être venus dans cette Iſle, puiſque nous y trouvions des hommes ſi humains & ſi bienveillans, qui méritoient par eux-mêmes & nos ſervices & notre amitié. Il ajouta, que nous ne pouvions faire un long ſéjour parmi eux, parce que des affaires preſſées nous appeloient dans notre patrie ; mais que nous avions trop de ſatisfaction de les voir & de les connoître,

pour ne pas profiter, en tout temps, de tous les momens que nous pourrions leur donner.

Nous avions eu d'abord, de part & d'autre, beaucoup de difficulté pour exprimer nos idées & pour comprendre ce qu'on nous disoit. Le premier langage des hommes, celui des signes, avoit été, pour ainsi dire, le seul interprete de nos pensées & de nos sentimens; mais nous eûmes bientôt un autre moyen de nous expliquer & de nous entendre, qui nous fut, des deux parts, bien utile & bien agréable.

Dans le nombre des Indiens qui étoient accourus pour nous voir, & qui nous avoient accompagnés jusqu'au palais du Roi, il y en avoit un qui ayant long-temps voyagé, avoit été aux Moluques, à Macao & à Batavia. Il avoit demeuré plusieurs années dans les établissemens

Hollandois & Portugais, & il parloit la Langue de ces Européens assez passablement pour se faire entendre, & pour traduire, d'une maniere exacte, les discours de ceux qui les parloient. Cet homme, que l'on nommoit Hiu-pen, ayant paru à la porte de la salle, le Prince, qui le connoissoit, lui fit dire d'approcher, &, s'il étoit possible, de nous servir de truchement. L'Indien nous mit aussi-tôt en communication avec le Roi, & nous donna la facilité de lier ensuite avec les Insulaires des conversations suivies; car Wilson parloit fort bien le Hollandois & le Portugais, & de Martine pouvoit s'expliquer facilement dans cette derniere Langue.

Le Roi fit demander à Henri, par l'organe de Hiu-pen, mais avec beaucoup de ménagemens, qui nous étions & d'où nous venions. Henri lui répondit que nous étions des François

qui voyagions d'Isle en Isle, pour en visiter les Nations, & pour établir entre elles & nous un commerce réciproque de marchandises & de denrées. » Vous pardonnerez à cette curiosité, lui dit Hiu-pen, quand vous en saurez le motif. Nous sommes trop voisins, pour notre repos, des établissemens d'un Peuple de votre Europe. La Nature a vainement séparé nos deux pays par un intervalle immense. L'ambition & la soif de l'or, qui ne connoissent point de barrieres, les ont rapprochés. Les Hollandois, cette Nation perfide, qui d'abord a navigué dans les Indes, sous prétexte de faire un commerce utile à tous les Peuples, mais en effet pour s'emparer de tout ce qu'elle trouveroit à sa bienséance, les Hollandois sont non seulement parvenus à dépouiller à main armée & à chasser de leurs

conquêtes les Portugais superstitieux & cruels (& plût à Dieu que les Indes n'eussent pas d'autre crime à leur reprocher !), mais à force d'intrigues & en semant la division parmi les Nations foibles & innocentes qui les entourent, ils sont venus à bout d'en asservir la plus grande partie. Ils font tous les jours de nouvelles tentatives pour étendre avec leur puissance leur tyrannie dans ces mers.

» Nous sommes à plusieurs journées de chemin des dernieres Isles où regnent ces despotes monopoleurs ; mais cet éloignement ne nous met point à l'abri de leur insatiable avarice. Notre Isle produit naturellement tout ce qui peut les tenter. En faut-il davantage pour les exciter à nous envahir ? Ni la justice, ni la crainte du Ciel n'arrêtent leurs desseins coupables. Ils ont plusieurs fois entrepris de nous surprendre, & quoique jusqu'à

ce jour ils n'ayent point eu de succès, nous ne pouvons douter qu'ils ne tentent de nouveaux efforts pour mettre cette Isle heureuse au rang de leurs possessions, & nous compter un jour au nombre de leurs esclaves.

» La crainte qu'ils nous inspirent nous fait tenir sur nos gardes, & voilà d'où vient l'espece de frayeur que l'on a montrée à l'approche de votre bâtiment. Vous nous prouvez trop bien vos intentions amicales, pour qu'il nous reste contre vous le plus léger soupçon; d'ailleurs vous êtes des François. Ce Peuple doux & sociable ne s'est fait que des amis parmi les Indiens. Mais vous voyagez dans ce vaste Archipel, & vous êtes peut-être en liaison de commerce avec les Hollandois. Si vous vous êtes arrêtés à Batavia, centre de leur puissance en Asie, vous pouvez avoir eu connoissance de leurs desseins hostiles,

& nous donner des avis importans à notre sûreté. Ne les refusez point à un Peuple juste & paisible qui ne les réclame que pour sa défense ; ne lui refusez pas votre secours contre ces dangereux ennemis «.

Henri, sensible à cette confiance noble & touchante, répondit à Mékaous, que nous ne connoissions les Hollandois que de nom ; que nous venions du Midi, & que nous n'avions aucun dessein de voir Batavia ni les Moluques. » Humains & pacifiques, ajouta-t-il, nous détestons du fond du cœur toutes les injustices de l'ambition & de la cupidité. Nous savons que tous les hommes, tous les Peuples sont freres, & que la saine raison comme la Loi du Dieu suprême, défend d'attenter à leurs droits & à leurs propriétés. Nous nous empresserions de vous instruire des desseins des Hollandois, s'ils nous

étoient connus. Nous voyageons autant pour l'utilité des autres Sociétés, que pour la nôtre, & nous regardons comme un devoir les ſervices que nous pouvons leur rendre. Que ne nous eſt-il permis de contribuer à vous garantir des entrepriſes de ces voiſins inquiets, ou du moins de leur inſpirer des ſentimens plus pacifiques! Mais des ordres précis & reſpectables nous appellent ailleurs, & nous ne pouvons vous offrir dans ce moment que des conſeils, & les matieres de notre commerce «.

Mékaous n'inſiſta point ſur les demandes qu'il nous avoit faites. Il nous remercia de l'intérêt que nous prenions au bonheur de ſes Sujets, & il accepta de grand cœur les offres de Henri. » Je vous ferai connoître, lui dit-il, quelles ſont les forces de l'Iſle, & je profiterai volontiers des lumieres de votre expérience. Quant

au commerce que vous propoſez, vous ſerez libre de porter ici toutes les productions de votre pays, & de les vendre à mes Sujets, ou de les échanger de gré à gré contre les leurs, auſſi ſouvent & auſſi long-temps qu'il vous plaira. Mais remettons à nous entretenir de ces objets, après que nous aurons fait plus ample connoiſſance, dans un repas que je vous ai fait préparer «.

Ce repas étoit un grand feſtin, dont le Roi lui-même fit les honneurs & où nous fûmes tous admis. On dreſſa le couvert, c'eſt-à-dire, une très-grande natte, ſous quelques arbres touffus, & ſur une pelouſe qui s'étendoit devant le palais. Le Prince s'aſſit au haut bout de la natte, & nous fit aſſeoir tout autour. Les Indiens les plus diſtingués ſe placerent ſur pluſieurs rangs, à droite & à gauche, autour de pluſieurs nattes dreſſées pour eux.

eux. Le Peuple ſpectateur de la fête, à genoux ou accroupi, étoit à une certaine diſtance des convives, en face du Roi. Perſonne ne ſe mit & ne paſſa même derriere Sa Majeſté, que les gens employés pour la commodité du repas. Pluſieurs ſervices, preſque tous compoſés d'un ſeul plat, ou, pour mieux dire, d'un grand vaſe ou baſſin, dans lequel les mets étoient entaſſés en pyramide, ſe ſuivirent à longs intervalles. L'on commença par les fruits, qu'on avoit portés en quantité, & dont nous admirâmes la diverſité, la beauté, & ſur-tout la délicateſſe. Vinrent enſuite les légumes & les racines, du riz parfaitement aſſaiſonné, & qui nous parut exquis; enfin, les groſſes viandes & le gibier. Nous remarquâmes dans ces derniers ſervices, des cochons, des gazelles & un chevreuil rôtis. Nous les trouvâmes excellens.

Un Ecuyer tranchant coupoit les viandes ; un second les dépeçoit, & quelques serviteurs les distribuoient aux convives, d'après les ordres du Roi, & selon qu'il le prescrivoit. Le Prince eut la politesse de nous faire servir avant tous les Grands de sa Cour, & l'attention de nous envoyer de préférence ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque plat. Des Echansons versoient à la ronde une liqueur forte & agréable, faite avec le riz ; & sur la fin du repas, l'on nous servit de l'arak. Nous avions fait porter du vaisseau, du pain, du vin, des confitures, & des liqueurs fortes de notre façon, telle que l'eau des Barbades, la crême d'anis, la citronnelle, &c., que nous présentâmes à Sa Majesté, & qu'elle reçut avec bonté. Elle goûta de tout, fit l'éloge de chaque chose, & en fit donner à chacun des Grands qui l'entouroient.

Le premier Echanſon ne verſoit à boire qu'à Sa Majeſté. Toutes les fois qu'elle buvoit, une ſymphonie, qui ſe faiſoit entendre dans les intermedes du repas, l'annonçoit aux convives & aux ſpectateurs, qui ſe proſternoient alors la face contre terre, parce que dans cette Iſle, où le Souverain eſt très-reſpecté, l'uſage ne permet point aux Sujets de porter les yeux ſur le Prince lorſqu'il boit, & que ce ſeroit en quelque ſorte lui manquer de reſpect que de ne pas s'incliner de maniere qu'on ne puiſſe le voir dans ce moment. Comme Etrangers, nous fûmes diſpenſés de ce cérémonial, auſſi gênant que peu fait pour des hommes libres.

Les aſſiettes ſur leſquelles nous mangeâmes, étoient de porcelaine; le reſte des convives en avoient de coco. Au lieu de fourchettes, qui ne ſont point connues dans ce pays, on ſe

ſert, pour porter les morceaux à la bouche, de deux petites baguettes plates, qu'on emploie comme des pincettes. Pour ajouter au plaiſir du feſtin & le rendre plus magnifique, l'on faiſoit brûler près de nous des parfums qui embaumoient toute l'aſſemblée des plus ſuaves odeurs.

Le repas fini, le Roi donna différens ordres à deux de ſes Courtiſans, que nous prîmes pour ſes Miniſtres. Ceux-ci s'inclinerent profondément, & s'en allerent où les ordres du Prince les appeloient : un inſtant après, nous vîmes arriver un grand nombre de chevaux, richement harnachés, conduits par un Ecuyer, & amenés par pluſieurs palefreniers. Nous ne connoiſſions ces animaux que par des peintures. Nous fûmes charmés d'en voir, non ſeulement parce que ceux du Roi étoient très-beaux, mais par l'eſpérance que nous avions d'en tranſporter

quelques-uns dans notre Isle, & de nous procurer ainsi de nouveaux secours dans nos travaux les plus importans. Le Roi nous proposa une partie de promenade à cheval, & il invita particuliérement Henri, Baptiste, Guillaume & Philippe à l'accompagner. Il ne prit pour sa suite que trois de ses gens, & l'Interprete Hiu-pen, qui nous devenoit absolument nécessaire. Les quatre freres furent les seuls des nôtres qui profiterent de l'invitation du Roi; le reste, conduit par des Indiens, alla visiter le village & ses environs, ou relever ceux qui étoient de garde sur la barque.

Quoique nous fussions des cavaliers sans expérience, nous montâmes sur nos chevaux d'un air leste, & nous nous y tînmes passablement. Ceux qu'on nous avoit donnés étoient doux & tranquilles, quoique vifs. Ils étoient

bien dreſſés ; & l'on ne s'apperçut pas que nous montions à cheval pour la premiere fois.

Nous traverſâmes un canton de l'Iſle, qui nous donna une fort bonne idée du gouvernement de ce pays & du bonheur de ſes habitans. La Nature avoit beaucoup fait pour lui, & l'induſtrie des Inſulaires y avoit infiniment ajouté. Auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, la campagne préſentoit autour de nous un tableau riche, varié, pittoreſque, qui ſembloit fait à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Au devant & à l'horizon, l'on voyoit les cimes bleuâtres des montagnes, & à la diſtance où la vue pouvoit ſaiſir les objets, elle ſe repoſoit agréablement ſur un amphithéatre de collines inégales, dont le ſommet étoit couronné de grands arbres. Les regards ſe promenoient avec délices dans les plaines & dans les vallons, où couloient

en ſerpentant de petites rivieres ou des ruiſſeaux d'une eau très-claire. Par-tout la main laborieuſe du cultivateur donnoit à cette partie de l'Iſle l'aſpect le plus riant & le plus animé. La diverſité des champs, des prés, des vergers, le nombre des habitations ſéparées & répandues ſur le territoire, celui des Laboureurs occupés à fertiliſer leurs poſſeſſions, & des Bergers qui chantoient gaîment en gardant leurs troupeaux, en faiſoient une ſcene pleine de vie & de mouvement. Nous trouvions une foule d'Indiens ſur tous les lieux de notre paſſage. Tous ſe proſternoient devant le Roi; mais quoiqu'ils montraſſent beaucoup de plaiſir à le voir, perſonne ne le ſuivit. Chacun alloit à ſes affaires, ou retournoit à ſon travail.

Nous marchâmes ainſi juſqu'au haut d'une colline fort élevée, d'où l'on pouvoit découvrir une grande partie

de l'Isle, qui ne paroissoit pas moins agréable ni moins bien cultivée que celle que nous venions de traverser. Le Prince s'arrêta sur cette espece de belveder, pour nous donner le loisir de contempler les scenes champêtres & variées qui s'offroient à nos regards; puis il nous fit remarquer les objets qui méritoient le plus d'attention.

» Ces montagnes que vous voyez dans le lointain, nous dit-il, renferment l'idole de vos Européens. On trouve communément à leur surface des mines d'or & d'argent, qui, d'après l'apparence, doivent être fort riches dans l'intérieur de la terre. Elles ne sont point exploitées, & j'ai défendu qu'on les ouvrît. L'avarice & la cupidité sortiroient de ces mines avec les métaux qu'on en tireroit. Mes Sujets quitteroient le travail par excellence, pour acquérir des richesses trompeuses. La paresse, les fantaisies & le luxe

ſeroient les fruits inévitables de ce malheureux changement, & les vices qu'ils meneroient à leur ſuite corromproient les mœurs, exciteroient le déſordre dans l'Iſle, & y appelleroient les Etrangers, qui accourroient pour nous détruire.

» Regardez ces belles campagnes. Elles donnent toutes les productions dont la Nature libérale ſe plaît à enrichir les doux climats de l'Inde, & qu'elle ſemble avoir partagées à ſes diverſes contrées. Elle les réunit ici comme dans le lieu de la terre qu'elle chérit de préférence. Les grains, les fruits délicieux, les épiceries les plus fines croiſſent en abondance dans cette Iſle heureuſe, où les habitans n'auroient rien à déſirer ni à craindre, s'ils ne devoient ſe prémunir contre les embûches d'un ennemi perfide. Mon Peuple eſt nombreux ; il vit dans l'aiſance. Les hommes en ſont

robuſtes, paiſibles, laborieux; mais comme ils ont toujours vécu dans la paix & dans l'innocence, qu'ils ſe ſont bornés à cultiver la terre pour leurs beſoins, & qu'ils ignorent les commodités & les ſuperfluités des autres Peuples, ils ont peu de commerce & d'induſtrie, & ils ſont peut-être moins aguerris qu'ils pourroient & qu'ils doivent l'être. Ce n'eſt pas que nous n'ayons des moyens de défenſe. Outre les armes communes à tous les Peuples voiſins, telles que les fleches, la zagaie, la lance, nous ſommes parvenus à nous procurer à Macao celles même qu'emploient nos ennemis. Nous avons de la poudre, des fuſils, des canons, des épées; mais, il faut l'avouer, nous manquons de l'expérience néceſſaire pour nous en ſervir utilement. Nous avons peu d'ouvriers pour les réparer, & conſéquemment pour en faire de nouvelles.

Enfin, la Nature qui nous a prodigué l'or, nous a refusé le fer, qui ne nous parvient ici que par des échanges, & qui est rare parmi nous. Pourriez-vous nous procurer ce métal vraiment précieux par son immense utilité? Vous nous avez promis, outre vos conseils, les choses utiles dont nous sommes privés & que produit votre pays. Je compte sur les secours de votre amitié, comme vous pouvez vous attendre à toutes les marques de ma reconnoissance «.

Henri répondit au Roi : » Nous vous fournirons tout le fer & la poudre à tirer dont vous pouvez avoir besoin. Nous vous procurerons également d'autres métaux, tels que le cuivre & l'étain, qui, quoique moins utiles, sont toujours nécessaires dans une Société. Nous vous apprendrons avec le temps, la maniere de les fondre & d'en faire usage; mais dans ce

moment, la choſe la plus preſſée & la plus importante pour vous, eſt de ſavoir employer convenablement ce que vous avez dans votre Iſle d'armes & de bras, propres à votre défenſe & à repouſſer l'ennemi. Avec quelles forces peut-il vous attaquer ? Combien de combattans avez-vous à lui oppoſer ? Quelles ſont les défenſes naturelles de l'Iſle, & dans quel endroit trouveroit-il la facilité d'y faire une deſcente « ?

» J'ignore, lui dit Mékaous, avec quelle force les Hollandois peuvent venir ici ; mais je puis vous ſatisfaire aiſément ſur tout le reſte. J'ai ſix mille hommes de pied & deux mille chevaux deſtinés à notre défenſe, & je pourrois en augmenter beaucoup le nombre ; mais ces nouveaux ſoldats ne connoiſſant aucunement les évolutions militaires, & n'étant pas dreſſés au maniement des armes, je craindrois qu'ils ne ſerviſſent plutôt à

embarraſſer & à mettre le déſordre dans nos troupes, qu'à les ſeconder. L'Iſle eſt par-tout entourée de récifs & d'écueils à fleur d'eau, qui en défendent l'approche, & il n'y a proprement que deux endroits où l'on puiſſe aborder ſans s'expoſer au danger d'échouer & de périr «.

» Eh bien, répondit Henri, vous êtes en état, dans votre poſition, de faire face à des forces très-ſupérieures, & de repouſſer même avec ſuccès les attaques de votre ennemi; mais vous avez des précautions à prendre pour n'avoir jamais rien à craindre de ſes entrepriſes, & rendre inutiles tous ſes efforts. La premiere, c'eſt d'exercer au maniement des armes & aux évolutions militaires, non ſeulement les ſoldats que vous avez maintenant, mais tous les habitans de votre Iſle, en âge & en état de ſervir leur Patrie de leur perſonne dans les combats.

Quand tous vos hommes ſeront ſoldats, quelle Puiſſance ſera capable de vous ſoumettre, diſons mieux, de vous attaquer (*a*) ? C'eſt une erreur

(*a*) L'exemple de la Suiſſe, où tout Citoyen en âge de porter les armes eſt exercé à les manier, où tout homme eſt ſoldat pour la défenſe de la Patrie, & qui, par cet état belliqueux, eſt invincible ſur ſes foyers, & ſe fait reſpecter de ſes voiſins ; l'exemple de la Suiſſe démontre que toute Société civile & agricole qui voudra l'imiter par des précautions auſſi prudentes, deviendra comme elle inexpugnable ſur ſon territoire. Si un petit pays, tel que la Suiſſe, qui n'a ni l'étendue, ni la population, ni la richeſſe de la Normandie ou du Languedoc, s'eſt miſe, par cette ſeule inſtitution, à l'abri de toute invaſion, diſons mieux, de toute guerre ; ſi elle oppoſe à l'ambition des Conquérans une barriere inſurmontable : combien l'état de défenſe d'un grand Pays, d'un Royaume comme la France, ne ſeroit-il pas reſpectable ! Quelle maſſe de réſiſtance elle

de la plupart des Gouvernemens, ou plutôt une invention de l'esprit inquiet & ambitieux qui les agite, d'entretenir à grands frais des armées nombreuses & toujours subsistantes, pour commander chez eux l'obéissance ou porter la guerre au loin au gré de leurs caprices. Un Roi qui gouverne sagement, n'a pas besoin de grandes armées pour se faire obéir. Il ne lui faut point de contrainte pour faire

---

opposeroit à l'ennemi, si cette institution militaire avoit lieu pour tous ses habitans! Le Monarque qui voudroit s'occuper paisiblement du bonheur de ses Sujets, auroit-il à craindre l'ambition inquiete & les attaques d'une autre Puissance? Nul Prince au monde ne seroit capable de l'entamer. Il seroit en état de faire face à tous les Peuples de la terre conjurés contre lui: mais qui pourroit songer à l'attaquer? Il seroit à tous égards trop respectable, pour qu'on osât seulement en avoir la pensée. *Note de l'Editeur.*

exécuter des Loix juſtes. Toutes les volontés vont au devant de lui. Un Prince qui n'a pas la manie des conquêtes, qui ne s'occupe que du bonheur & de la protection de ſes Sujets, ſe gardera bien de conſumer le revenu public à ſoudoyer des troupes nombreuſes. La guerre défenſive lui paroîtra ſeule légitime. Il ne prendra jamais les armes que pour repouſſer l'ennemi; mais alors ſi ſes Sujets ſont exercés à les manier, ils ſeront tous en état de le combattre, & chaque Province fournira un plus grand nombre de combattans, que n'auroit fait ci-devant tout le Royaume. Employés ſur leur territoire & pour un temps ſeulement, leur ſolde & leur entretien couteront beaucoup moins. Une petite armée ſuffira pour donner des Chefs & des exemples à ces troupes nationales, qui, toujours recrutées facilement & faiſant la guerre ſur leurs

foyers, ſeront naturellement invincibles. C'eſt ainſi, Mékaous, que vous devez en agir. Que les combattans deſtinés à vous défendre faſſent le fonds de vos troupes réglées, mais que tout le reſte des Inſulaires ſoit en état de combattre avec eux; vous n'aurez plus d'ennemis que vous deviez redouter.

» Il eſt encore néceſſaire de fortifier les deux endroits de l'Iſle où l'ennemi peut aborder, pour éviter par ce moyen la néceſſité d'en venir aux mains. La baie où nous ſommes entrés, ſerrée à ſon embouchure par des collines élevées, eſt très-facile à défendre. S'il en eſt ainſi de l'autre, vous pouvez, en quelque ſorte, rendre votre pays inabordable «. Mékaous dit à Henri, que l'autre port n'étoit pas plus difficile à fortifier. » Dans ce cas, lui répondit celui-ci, embarraſſez l'entrée des deux ports, en coulant à fond

quelques jonques chargées de pierres, de maniere qu'on n'y puiſſe paſſer qu'avec difficulté, & ſans être conduit par des Pilotes qui en connoiſſent le fond & les dangers. Portez enſuite vos canons ſur les collines qui commandent le paſſage. Faites-y conſtruire des batteries; on n'entrera plus ſur vos terres ſans votre permiſſion «.

Le Roi reçut ces conſeils avec une joie remarquable, & réſolut d'en profiter; dès qu'il fut revenu de la promenade, il donna ordre de raſſembler une partie de ſes troupes, pour les paſſer en revue le lendemain devant nous, & nous montrer ce qu'elles ſavoient faire. Il voulut, en attendant, qu'on fît les préparatifs néceſſaires pour tranſporter des canons ſur les collines qui dominoient le port, & pour dreſſer les batteries qui devoient les défendre. Il nous pria de vouloir bien diriger cet

ouvrage, & de faire le lendemain, devant ſes troupes, l'exercice des armes & les manœuvres militaires qu'il étoit important de leur apprendre. Il nous fit demander enſuite quelles étoient les marchandiſes dont nous voulions nous défaire, & quelles ſeroient les productions de ſon Iſle qui pourroient nous convenir.

Henri fit aux demandes du Prince une réponſe ſatisfaiſante. Il l'aſſura que nous tâcherions de répondre à ſa confiance, & d'exécuter ce qu'il attendoit de nous. Il lui dit de plus, qu'il feroit mettre à terre les marchandiſes que nous avions ſur la barque, pour les lui préſenter; qu'il le ſupplioit d'avance d'accepter ce que nous nous propoſions de lui en offrir; au ſurplus, que ſi les Inſulaires vouloient en prendre en échange de celles qu'ils avoient deſſein de débiter, ils n'avoient qu'à en apporter ſur le rivage,

où les marchés se feroient à l'amiable ; que nous ne pouvions dire jusqu'alors ce que nous étions dans le cas de prendre, & que nous n'aurions que peu de choses à commercer pour le moment ; mais que dans un autre voyage, & lorsque nous connoîtrions mieux ce que nous pouvions fournir à leurs besoins, nous le leur apporterions en assez grande quantité. Le Roi le remercia, d'un air de bonté, & fit publier sur le champ, que chacun pouvoit venir traiter avec nous à sa fantaisie. Baptiste & Philippe furent chargés du soin de veiller à la construction des batteries. Le reste de nos gens fut prévenu de ce que nous aurions à faire le jour suivant. C'est ainsi que se passa cette premiere journée.

Le lendemain, avant le lever du soleil, le bruit des instrumens guerriers nous annonça l'arrivée des troupes Indiennes. Nous étions tous en armes

ſur le rivage. Nous nous rendîmes en bon ordre au palais du Roi, où nous trouvâmes ce Prince déjà levé & qui nous attendoit. Dès que nous l'eûmes ſalué, il nous pria de l'accompagner juſqu'à l'endroit où ſes troupes étoient raſſemblées. Nous partîmes auſſi-tôt, ſuivis d'un peuple nombreux des deux ſexes, curieux de voir le ſpectacle qui ſe préparoit.

Les troupes avoient fait halte dans une petite plaine voiſine. Elles s'y étoient rangées dans l'ordre accoutumé. Il y avoit deux mille hommes de pied & ſept à huit cents chevaux. Tous ces ſoldats nous parurent beaux & robuſtes, mais ſans grace, ſans adreſſe, & avec l'air peu martial. Les deux premieres lignes de l'infanterie étoient armées de fuſils & de baïonnettes. Le reſte, ſur quatre lignes, portoit des arcs, des lances de douze pieds, & des poignards. La cavalerie

avoit pour arme la lance & un ſabre recourbé. Fantaſſins & cavaliers, tous étoient couverts d'une cuiraſſe faite de pluſieurs toiles d'écorce ou de coton, couſues & piquées l'une ſur l'autre. Leurs habits, qui, comme tous ceux des Peuples de l'Aſie, ſont longs & amples, étoient retrouſſés pour la manœuvre.

A l'approche du Roi, toute cette milice pouſſa de grands cris de joie.

D'après les ordres du Prince, qui les paſſa en revue, les troupes firent l'exercice & différentes évolutions; mais, comme nous l'avions préſumé, ces exercices étoient mal conçus & furent plus mal exécutés. Il n'y avoit ni juſteſſe, ni légéreté, ni enſemble dans les mouvemens. Les Chefs manquoient de capacité, & les ſoldats d'expérience. Ils paroiſſoient ſur-tout fort peu au fait du maniement des armes à feu. Leur tactique étoit à ſon

enfance ; mais ces défauts pouvoient être réparés. Les Officiers & les soldats avoient de l'intelligence & de la bonne volonté ; il ne leur falloit que de l'instruction.

Nous ne devions pas flatter Mékaous : lui déguiser le mauvais état & l'inexpérience de ses soldats, c'eût été lui rendre un très-mauvais service. D'ailleurs ce Prince, vraiment digne d'éloge par son amour pour la vérité, méritoit qu'on l'éclairât. Il vouloit connoître ce qui manquoit à ses troupes, & il nous pria de ne lui rien taire de nos observations.

Henri ne se refusa point au désir du Prince. Il lui fit part de nos remarques sur la tenue, l'ordre, les mouvemens de ses troupes, sur leur tactique, sur leur maniere d'attaquer & de se défendre. Il lui exposa les moyens qu'il croyoit propres à les former, à les dresser, à les exercer

aux armes, aux combats. Il lui fit comprendre que les fusiliers ne devoient pas se mêler aux piquiers; que la cavalerie devoit protéger les ailes de son infanterie, s'attacher à prendre en flanc l'ennemi, ou à le tourner par des mouvemens prompts & rapides, & le charger au galop, pour enfoncer par ce choc impétueux, & rompre ainsi les corps qui feroient le plus de résistance (*a*);

(*a*) Henri tenoit sans doute du Chevalier des Gastines toutes ces connoissances sur la maniere de placer & faire combattre la cavalerie. C'étoit de l'expérience de son pere qu'il s'appuyoit ici. Il n'en avoit point par lui-même; mais il paroît qu'il avoit su mettre à profit les leçons & les conseils qu'il avoit reçus, & l'instruction qu'il avoit puisée dans les livres; semblable en cela à Lucullus, qui, par l'étude des livres militaires, devint un habile Général, & remporta des victoires par le bon usage enfin,

enfin, pour donner une pleine démonſtration de la bonté de ſes principes, & joindre l'exemple aux préceptes, il nous fit faire toutes les manœuvres que des troupes diſciplinées doivent connoître & exécuter. Ce fut lui qui commanda l'exercice. Notre troupe, rangée ſur deux lignes, exécuta d'abord le maniement des armes dans le plus grand détail; elle chargea le fuſil, plaça la baïonnette, tira, puis marcha au petit pas & au pas redoublé, ſe diviſa par pelotons, qui avancerent, tournerent, ſe replierent, ſe rejoignirent.

Nous nous partageâmes enſuite en deux troupes, qui, s'attaquant & ſe défendant tour à tour, en faiſant un feu vif l'une contre l'autre, en

---

qu'il en fut faire, avant d'avoir vu l'ennemi, &, pour ainſi dire, fréquenté les armées. *Note de l'Editeur.*

manœuvrant tantôt avec précaution ; tantôt avec rapidité, mais toujours d'une maniere habile & ferme, en se retirant à propos, en revenant à la charge, présentoient une image assez juste des combats Européens. Tous nos mouvemens furent exécutés dans le plus grand silence, avec un ordre & une précision qui étonnerent & charmerent également le Prince & les spectateurs. Le feu vif de la mousqueterie, & celui de deux petites pieces de canon que nous avions amenées, nos attaques brusques & soutenues, notre air d'audace & de fierté, donnerent la plus haute idée de notre bravoure & de nos talens militaires, & servirent beaucoup à augmenter le respect que les Indiens avoient déjà pour nous.

Le Roi nous témoigna la plus grande satisfaction, & nous dit d'une maniere flatteuse, que si ses troupes

étoient compoſées de ſoldats comme nous, il ne craindroit pas l'attaque des Nations les plus formidables. Enſuite il nous pria de vouloir bien exercer, pendant le court ſéjour que nous devions faire dans ſon pays, quelques-uns de ſes Officiers les plus intelligens aux mouvemens que nous venions d'exécuter, afin que ceux-ci puſſent à leur tour exercer les ſoldats & ſucceſſivement tous ſes ſujets en état de porter les armes. Il nous preſſa ſurtout de revenir au plus tôt dans ſon Iſle, pour achever, dit-il, d'en être les bienfaiteurs, en continuant de donner aux Inſulaires les connoiſſances qui leur manquoient. Nous lui promîmes de grand cœur tout ce qu'il pouvoit attendre de nous.

Pour cet effet, nous partageâmes les occupations que nous pouvions embraſſer momentanément. Baptiſte

& Philippe firent dreſſer les batteries. Joſeph ſe chargea d'enſeigner aux troupes Saméennes les premiers principes de l'art militaire. Henri, avec la plupart des nôtres, ſe rendit ſur le rivage, où il avoit ordonné d'apporter toutes les marchandiſes brutes ou travaillées dont nous pouvions nous paſſer, & qu'il nous étoit avantageux de mettre dans le commerce. Le Roi voulut aller avec Henri juſqu'à la baie, pour être témoin lui-même de notre maniere de traiter avec ſes Sujets, & pour s'aſſurer s'ils montreroient dans les échanges, les égards & la bonne foi qu'un Peuple qui ſe reſpecte aura toujours pour un autre Peuple, & que des cœurs ſenſibles doivent ſurtout à des Etrangers honnêtes qui ont bien mérité par leurs ſervices & par leurs ſentimens.

Nous avions déjà débarqué & placé

sur la greve tout ce que le vaisseau pouvoit fournir ; & les Saméens, que le besoin ou la curiosité invitoit à commercer, avoient déposé toutes les choses qu'ils jugeoient devoir être à notre bienséance. De notre côté, l'on voyoit du fer en barre ou travaillé en outils, en instrumens, en armes ; du cuivre en feuille ou mis en œuvre, de l'étain & du plomb en masse, du salpêtre, des graines de jardin, des légumes, des étoffes, des toiles, quelques bestiaux & volailles d'une espece plus grande & plus belle que celles des Insulaires, ou même qu'ils n'avoient pas, comme des ânes & des pintades, deux montres & une pendule à secondes, ouvrages de Baptiste.

Du côté des Insulaires, outre la plupart des fruits & des grains que l'Isle produisoit, parmi lesquels Hiupen nous fit remarquer du riz sec ou

riz de montagne (*a*), on trouvoit des étoffes de ſoie, de coton, d'écorce, de leur fabrique; des pieces de feutre à longs poils, luſtrées & très-légeres; des animaux domeſtiques ou farouches, des chevres, des brebis différentes des nôtres, des cochons plus petits que ceux de la Colonie, des ſinges fort jolis, pluſieurs ſortes d'oiſeaux, entre leſquels on peut noter des dindons; des chameaux, des chevaux, & diverſes marchandiſes qu'on avoit portées de Macao, & qui venoient de Chine ou même d'Europe, telles que des bottes, des chapeaux, des bas, des ſouliers, des taffetas, des mouſſelines, &c.

Le Roi n'avoit pas vu l'étalage de nos marchandiſes ſans un ſingulier

(*a*) Dont la plante n'a pas beſoin d'être arroſée comme le riz ordinaire, pour donner d'abondantes récoltes.

plaisir. Les métaux, sur-tout le fer, étoient pour lui des objets très-précieux. La pendule & les montres fixerent long-temps ses regards. Il nous demanda ce que c'étoit que ces jolies machines qui se mouvoient d'elles-mêmes, & quelle pouvoit en être l'utilité. On lui répondit qu'elles servoient à mesurer le temps ; & on lui expliqua la maniere d'en faire usage. Le Prince admira ces inventions, & loua beaucoup notre industrie. Nous prîmes cette occasion d'offrir la pendule à Sa Majesté, ainsi que du fer, tant en barre que travaillé, & quelques couples d'animaux, en lui témoignant le regret de n'avoir pas dans ce moment des choses d'un plus grand prix à lui présenter. Nous donnâmes, avec sa permission, les deux montres aux deux personnes de sa Cour le plus en crédit. Hiu-pen reçut aussi de nous une piece d'étoffe de laine rouge, des

inſtrumens de fer poli, & quelques ouvrages de cuivre qu'il paroiſſoit déſirer.

Ces préſens furent acceptés avec une cordialité franche, ou, pour mieux dire, généreuſe ; car il y a quelquefois autant de généroſité à recevoir qu'à donner. Quoique la reconnoiſſance du Prince, comme celle des deux Courtiſans & de l'Interprete, ſe manifeſtât bientôt après dans les préſens qu'ils nous firent à leur tour, ils ſe montroient ſi ſenſibles à notre libéralité, qu'ils ſe regardoient encore comme infiniment redevables envers nous. Mékaous nous fit amener ſix beaux chevaux & autant de jumens de ſes haras, un dromadaire & ſa femelle, & nous gratifia de trente ſacs de riz des montagnes, que Hiu-pen lui avoit dit n'être pas cultivé dans notre pays. Les deux Seigneurs Indiens nous donnerent pluſieurs pieces

d'étoffes de soie, unies & à fleurs, & de mousselines des Indes, beaucoup de fruits & de sucre, une troupe de dindons & plusieurs petits singes. Hiu-pen, quoique simple particulier, ne fut pas moins magnifique ; on nous apporta de sa part deux caisses d'un excellent thé, un petit cabinet de laque, d'un travail exquis, dont les tiroirs contenoient plusieurs boîtes pleines de bâtons d'encre de la Chine, de couleurs, de poudres odorantes, ou des vernis les plus rares. Il joignit à cela quelques pieds d'arbres en caisse, utiles ou agréables, qui n'étoient cultivés qu'à la Chine ou au Japon. Il avoit rapporté de ses voyages ces différens objets, & il nous les donna comme une preuve de l'estime & de l'amitié qu'il avoit pour nous. Enfin, les Indiens que nous avions ramenés dans l'Isle, & leurs parens, nous envoyerent, au vaisseau, plein une chaloupe

de proviſions de bouche, qui conſiſtoient en beſtiaux, en fruits, en oiſeaux, en grains, accompagnés de beaucoup de plantes rares, d'aromates, d'épiceries, d'un grand ſervice de table de porcelaine, de toiles de coton & de quelques fourrures très-belles, qui venoient d'un pays fort éloigné. Nous faiſions difficulté de recevoir tant de choſes; mais voyant que nous les affligerions ſenſiblement par un refus, nous conſentîmes enfin à les accepter, & nous augmentâmes, par cette complaiſance, les obligations qu'ils nous avoient & le ſentiment de leur gratitude. On eſt toujours bien payé des ſervices qu'on rend aux hommes. Un bienfait ne ſe perd jamais; mais c'eſt ſur-tout dans un cœur ſenſible & reconnoiſſant qu'on eſt aſſuré d'en trouver la véritable récompenſe.

Je ne m'arrêterai pas ſur le détail de nos échanges avec les Inſulaires. Il

me suffira de dire qu'en faisant des marchés où ceux-ci gagnoient beaucoup, nous n'en trouvâmes aucun qui ne nous fût infiniment avantageux. Nous ne donnâmes rien au luxe ni aux superfluités. Les besoins ou la commodité guiderent nos choix & fixerent nos emplettes. Tout le monde fut content, & désira par la suite la continuation & l'extension de ce commerce. La confiance & la bonne foi feront toujours chérir & prospérer celui qu'elles établissent.

Tous ces arrangemens terminés, il ne nous restoit plus, pour profiter du peu de temps que nous avions à passer dans l'Isle, qu'à prendre quelque connoissance de la Religion, des Loix & des mœurs des Insulaires. Hiu-pen, à qui nous nous adressâmes dans cette vûe, & qui, ayant long-temps vécu chez d'autres Nations, devoit avoir moins de préjugés & penser avec plus

de liberté que ſes compatriotes, Hiupen nous donna ſur tous ces objets des détails étendus. Nous nous contenterons d'en rapporter un précis.

» Le Prince, nous dit-il, & les premieres claſſes des Citoyens de l'Iſle de Saméa (car c'eſt ainſi que ſe nomme ce pays), font profeſſion du Mahométiſme. Ils n'adorent qu'un Dieu; mais la plupart ont preſque autant de vénération pour leur Prophete Mahomet, que pour la Divinité. Leur culte eſt mêlé de ſuperſtitions ridicules, & de pratiques abſurdes & minutieuſes, dans leſquelles ils penſent que réſide tout le mérite de leurs devoirs religieux & de leur croyance. Quelques Inſulaires, mais en petit nombre, ſuivent ſecrétement la Religion naturelle. Ils reconnoiſſent un Etre ſuprême, ordonnateur & conſervateur de tout ce qui exiſte, qui punit & récompenſe. Ils l'adorent en ſilence,

& n'ont point de culte extérieur. Leur Religion ne parle point aux ſens ; on ne prend pas garde à eux. Le reſte du peuple vit dans les ténebres de l'idolâtrie. Fo, Brama, Sanmonocodon, &c. ont ici des autels & des ſectateurs, & l'on trouve dans l'Iſle plus de pagodes que de moſquées. Le Roi, qui aime la paix & veut éviter toute diviſion parmi ſes ſujets, n'a pas jugé prudent de rendre ſa Religion excluſive, quoiqu'il n'ait au fond que de l'averſion & du mépris pour toutes les fauſſes Religions & pour leur doctrine. Il eſt perſuadé que le Souverain qui veut contraindre ſes peuples à n'adopter que ſa croyance, excite par cela même le fanatiſme dans les eſprits irrités, & que la penſée & l'opinion, parfaitement libres de leur nature, ne peuvent être commandées ſans faire naître le déſordre & la haine ; mais il a ſoin de tenir

la main à ce que la diverſité de ſectes & les erreurs de culte n'influent pas ſur les mœurs & ſur les devoirs de la vie ſociale, & il veut que chacun ſoit bon pere, bon fils, bon citoyen, & ne faſſe pas d'offenſe ni d'injuſtice à autrui «.

» D'après les vûes de ſa politique, dit Henri à Hiu-pen, cette tolérance du Prince paroît louable. A l'exemple du Pere des êtres, qui fait lever le ſoleil ſur les bons & ſur les méchans, qui protege & nourrit ceux même qui méconnoiſſent ſa providence & ſa divinité, Mékaous ne veut uſer de ſa puiſſance que pour tenir en paix tous ſes ſujets, ſans diſtinction; mais s'il croit que la plupart de ceux qui lui obéiſſent ſont dans l'erreur, comment ne les éclaire-t-il pas du flambeau de la vérité, pour leur faire au moins connoître l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & les tirer des ténebres du

Paganiſme ? L'injonction & la rigueur ſont ſans doute de mauvais moyens d'attirer la confiance & d'éclairer les eſprits ; mais des inſtructions données avec douceur, des exhortations faites avec charité & ſoutenues par l'exemple, touchent les cœurs & perſuadent. Il ne faut pas que le Prince emploie d'autre pouvoir pour ſoumettre les opinions. C'eſt de l'inſtruction, & de l'inſtruction conſtante, que doivent ſortir toutes les réformes. Les eſprits une fois éclairés cedent ſans réſiſtance à la voix de la raiſon «.

» Le Mahométiſme, répondit Hiupen, qui ordonne la violence contre les incrédules, n'a pas, dans ces climats, l'ambition d'acquérir des proſélytes ; & le caractere pacifique du Roi répugne à entreprendre des changemens dans les opinions religieuſes de ſes Etats. Il y a cinq ans que deux Prêtres Chrétiens, Portugais de nation,

tenterent d'y porter la Religion Chrétienne ; mais cet essai n'eut pas de succès. Ils vinrent dans cette Isle ; ils virent le Prince & lui expliquerent les dogmes de leur foi & les préceptes de leur morale. Mékaous les reçut avec bonté, les écouta patiemment, loua la pureté de leur morale sans approuver leur doctrine, & se contenta de leur dire que si le Christianisme étoit bon pour d'autres pays, il ne convenoit pas au sien ; qu'ils étoient d'une Nation qui ne lui inspiroit pas de confiance ; que la conduite de ce Peuple démentoit leurs discours, & faisoit juger qu'il ne croyoit point à la Religion qu'ils venoient lui prêcher. Les Portugais, superstitieux & cruels, ajouta-t-il, ne sont-ils pas les premiers Etrangers qui ont troublé la tranquillité des Indes par leurs injustices ? Les peuples de mon Isle vivent en paix ; je vous

prie de les laiſſer en paix. Il leur fit enſuite des préſens, & les obligea de partir pour Macao, d'où ils ne ſont pas revenus «.

» Je vois bien, repartit Henri, que la prévention & la méfiance ont empêché le Roi d'accueillir la vérité. La haine que lui ont inſpirée les Portugais, a fait rejeter ſans examen la Religion qu'ils profeſſent; mais s'ils ſont injuſtes & ſuperſtitieux, s'ils emploient la contrainte au lieu de la perſuaſion, leur Religion même les condamne. L'on ne voit, hélas! que trop ſouvent des Miniſtres de paix & de charité oublier l'eſprit de leur miniſtere, & des Peuples égarés ou corrompus par les exemples de ceux qui les guident, manquer aux premiers devoirs de la morale & de la Société. Ces torts ſont de l'homme, & doivent être jugés comme tels; mais la vérité n'en eſt pas moins un

bien inestimable, de quelque part qu'elle vienne. Je dois blâmer les Portugais, & plaindre Mékaous; mais continuez, je vous prie, de nous instruire des Loix & des mœurs de votre Patrie «.

» Ici, reprit Hiu-pen, chacun jouit de la liberté de sa personne, à moins qu'il ne l'engage lui-même pour un temps. Il n'y a dans cette Isle que des esclaves volontaires. Le Souverain, quoique revêtu d'une puissance presque sans bornes, n'oseroit enfreindre ce premier des droits. Son pouvoir n'est pas ainsi restreint par rapport aux propriétés. Il peut en disposer à son gré. Nous n'avons de Loi écrite que le Coran (*a*), & les Souverains

(*a*) Le Coran, plus connu sous le nom d'Alcoran, qui veut dire la même chose, est composé de deux mots arabes, *al*, qui est l'article *le* ou *la*, & *Koran*, qui

de ce pays étant en même temps les chefs de la Religion, & les suprêmes interpretes du Livre sacré, il arrive qu'ils l'expliquent quelquefois très-arbitrairement, & selon leurs vûes & leur intérêt. Les prédécesseurs de Mékaous en ont donné plus d'un exemple. Celui-ci, plus modéré, évite soigneusement de les imiter en cela. Lorsqu'un chef de famille vient à mourir, le Prince hérite de tous les biens du défunt. Avant Mékaous, les Souverains retenoient souvent une partie des successions, au préjudice des héritiers naturels; mais Mékaous, qui s'éloigne autant qu'il peut du despotisme, ne reçoit ces hérédités

---

signifie *Livre* ou *lecture*. C'est, pour les Mahométans, le Livre par excellence. Ce Livre, qui contient la Loi de Mahomet, est pour ses Sectateurs ce que la Bible est pour les Juifs, & l'Evangile pour les Chrétiens.

que pour les transmettre à ceux qui auroient dû les recueillir. Que dites-vous, nous demanda Hiu-pen, de ces usages dont le Prince peut abuser si facilement ? Je crois, si je ne me trompe, qu'ils sont aussi préjudiciables au Souverain qu'aux sujets «.

» Je ne m'érigerai pas en réformateur, répondit Henri ; mais, à vous parler franchement, je ne vois de louable dans ce que vous venez de m'apprendre, que la modération de Mékaous, ou, pour mieux dire, que sa justice. On respecte chez vous la liberté personnelle ; mais on ne la respecte pas assez, en permettant qu'un malheureux ou un fou puisse renoncer à ce droit primitif & commun à tous les hommes, qu'on ne peut aliéner sans offenser la Nature & sans en être puni ; mais on la viole par des attentats contre la propriété, qui n'est qu'une extension de cette liberté ;

attentats d'autant plus funeſtes, qu'ils ſont commis au nom de la Loi. Tout Gouvernement qui s'approche de l'arbitraire, tend par cela même vers ſon déclin. Tout Souverain qui bleſſe volontairement la propriété de ſes ſujets, altere en même temps la ſienne. Les prédéceſſeurs de Mékaous, qui dépouilloient les enfans des biens de leurs peres, étoient des tyrans inſenſés. Mékaous, plus ſage & plus humain, n'uſe pas du privilége uſurpé par un pouvoir aveugle. Il eſt louable en cela, ſi toutefois un Souverain doit être loué de n'avoir pas fait le mal qu'il pouvoit faire; mais cette modération du Roi n'eſt pas une grace; c'eſt une juſtice; & l'on pourroit le blâmer de ne s'être pas occupé à promulguer une Loi conſervatrice des hérédités, diſons mieux, des propriétés, pour mettre ſes ſucceſſeurs dans la néceſſité de ſuivre la voie qu'il

leur a tracée. Une maxime de la vraie politique, c'eſt que tout Chef de Nation qui n'établit ni baſe ni conſtitution de gouvernement dans un Etat informe ou ébranlé, ne doit pas ſervir de modele aux Rois qui prétendent à une célébrité durable, & qui veulent élever dans le cœur de leurs ſujets & dans la mémoire du genre humain, un monument perpétuel de leur gloire «.

» Vous croyez donc, répliqua Hiupen, que Mékaous n'a pas fait encore pour ſes ſujets tout ce qu'il pouvoit faire ; qu'en s'occupant du bien préſent, il n'a pas ſongé à l'avenir, & que la douceur de ſon adminiſtration n'aura qu'une foible influence ſur celle de ſes ſucceſſeurs ? Mais la conduite de Mékaous eſt uniforme. Il a modéré les impôts que ſes devanciers exigeoient arbitrairement, & il étend ſa munificence ſur les pauvres & les

affligés. Ses sujets vivent dans l'abondance & se trouvent heureux. Il est généralement aimé. Ceux qui régneront après lui, pourroient-ils ne pas suivre un tel exemple ? — Ils ne s'en écarteroient pas, lui dit Henri, s'ils connoissoient bien leurs devoirs ; mais faute d'instruction & de lumieres, ils s'égareront. Séduits par les passions des gens avides & corrompus dont ils seront entourés, & qui leur diront que le Monarque est le maître de toutes les propriétés de l'Isle, ils en disposeront à leur gré pour récompenser leurs flatteurs ; & ils le feront d'autant plus volontiers, qu'en agissant ainsi, aucune loi reconnue ne servira de rempart à ces propriétés, que les prétentions du Souverain ne connoîtront point de limites, & qu'il croira n'exercer qu'un droit légitime, pour céder au plaisir de se montrer libéral. Mais pour engraisser un petit nombre

de courtisans, combien de citoyens il rendra misérables ! & pour être loué de ses favoris, que de pleurs il fera couler, que de malédictions il s'attirera ! Il aura beau se flatter d'avoir régné puissamment, il ne laissera qu'une mémoire odieuse, & sera détesté de la postérité. Voilà, Hiu-pen, où doit conduire la négligence d'un Roi qui ne songe pas à établir le regne de la justice d'une maniere inébranlable. Mékaous est aimé ; il est béni de ses sujets ; c'est un tribut qu'on paye à la bonté de son caractere, d'autant plus remarquable & plus touchante, qu'elle contraste singuliérement avec la tyrannie des Souverains qui lui ont transmis le sceptre ; mais il est digne de son cœur paternel d'étendre ses bienfaits au delà de son regne, en promulguant des loix justes, conservatrices des droits des Insulaires, loix qui fixent & déterminent

déterminent le patrimoine du Souverain, en établissant à perpétuité l'enseignement des droits & des devoirs du Chef de l'Etat & des Citoyens. Mékaous est bon & populaire; il aime la justice; il cherche la vérité; il mérite de la connoître. Ne lui laissez pas ignorer ce que je viens de vous dire. Son ame, grande & généreuse, en sera touchée; & si, comme je le présume, il désire en savoir davantage, je ne craindrai point, à mon retour, de l'instruire des vérités importantes sur lesquelles il doit fonder ces loix salutaires, qui doivent rendre à jamais son regne mémorable.

Hiu-pen dit que dès qu'il pourroit parler au Roi, il lui rendroit compte de notre conversation, & nous assura que nous ne pouvions rendre un service plus agréable à Sa Majesté, qu'en lui donnant les moyens d'étendre &

de perpétuer le bonheur de son Peuple. » Je connois, nous dit-il, ses intentions par moi-même. Chaque fois que je suis revenu de mes voyages de long cours, il m'a fait appeler auprès de lui, pour me demander ce que j'avois vu & ce que j'avois appris de plus digne d'être noté dans les Coutumes & dans les Loix des Nations que j'avois visitées. Il a voulu que je m'expliquasse librement, en les comparant aux nôtres; & quoique je ne sois pas de la Religion du Prince (*a*), ni aussi instruit que vous l'êtes des principes de la politique, il a écouté avec intérêt ce que je lui disois, m'a témoigné de la confiance,

(*a*) Hiu-pen ne dit pas de quelle Religion il étoit; mais si l'on en peut juger par la maniere dont il parle du Mahométisme & du culte des Idoles, nous croyons qu'il professoit le Théisme ou la Religion Naturelle.

& la réfolution d'adopter les meilleures Loix de ces Peuples, pour donner plus de ſageſſe à ſon adminiſtration. Mékaous a l'eſprit juſte, & le déſir de faire le bien. Vous pouvez croire qu'il ſentira l'utilité de vos conſeils, & qu'il s'empreſſera de les ſuivre. Vous ſerez, à ſes yeux, des hommes divins qui méritent la plus grande vénération, & vos avis non plus que vos ſervices ne ſortiront jamais de ſa mémoire.

» Vous vous propoſez de revenir ici & de vous y arrêter plus long-temps; vous aurez des occaſions fréquentes de voir & d'entretenir le Prince; mais ſoit que vous le voyiez en public, ſoit que ce ſoit au ſein de ſa famille, ou que, vous admettant dans ſa familiarité, il ſe dépouille devant vous de toute repréſentation, vous le trouverez toujours aimable, toujours reſpectable. Vous le verrez appliqué,

ſobre, économe, avide de s'inſtruire, ennemi des flatteurs, montrant une grande eſtime pour les hommes utiles par leurs connoiſſances & leurs talens; en un mot, digne d'être l'exemple des Rois qui veulent s'attacher le cœur de leurs ſujets, & de ſervir de modele à tous les chefs de famille qui lui obéiſſent. L'eſpoir de votre retour me diſpenſe de parler plus au long de ce Prince & de ſon Gouvernement.

» A l'égard des Inſulaires, vous avez pu remarquer qu'ils ſont gais, pacifiques, prévenans, & hoſpitaliers. Ils étoient autrefois graves, inquiets, ſoupçonneux, toujours prêts à ſe ſoulever & à prendre les armes pour réſiſter à l'oppreſſion : mais que ne peut un bon Roi ! Leurs cœurs & leurs caracteres ne ſont plus les mêmes; ils ſont auſſi dociles qu'ils étoient remuans. Ils travailloient autrefois

avec langueur, parce qu'ils n'étoient pas assurés de jouir tranquillement de leurs propriétés, & ils vivoient dans la pauvreté & dans la misere. Il se faisoit peu de mariages ; la population & la richesse diminuoient tous les jours. Si l'ennemi eût alors attaqué l'Isle, il l'auroit facilement subjuguée. Loin de s'opposer à ses efforts, la plupart des Insulaires les auroient favorisés, dans l'espoir d'être moins misérables sous un nouveau Maître. Aujourd'hui, que la confiance est établie entre le Prince & le Peuple, & que celui-ci ne craint point d'être troublé dans la possession de ses droits & de ses biens, chacun se livre au plaisir d'en étendre la jouissance & de les améliorer. L'intérêt & l'émulation ont provoqué les travaux champêtres ; ceux-ci ont animé l'industrie & le commerce ; l'aisance & le bien-être sont revenus parmi nous, avec

la paix & la joie ; & les jeunes gens qui se refusoient aux liens du mariage, pour ne pas donner le jour à des enfans malheureux, s'empressent de s'y engager, & cédant sans résistance au plus doux vœu de la Nature, voient tous les ans multiplier leurs familles par de nouveaux rejetons. Quelle ne sera donc pas la félicité de l'Isle, quand Mékaous, plus instruit, aura établi la prospérité publique sur une base inébranlable !

» Alors, reprit Henri, le Royaume de Mékaous doit être un des pays les plus heureux de la terre, & ceux qui connoîtront ce pays, porteront envie au sort de ses habitans ; car les bons Rois sont un présent que le Ciel fait rarement aux hommes ; & les Nations qui vivent sous des Loix justes, & dont le bonheur est fondé sur une excellente constitution, sont encore plus rares que les bons Rois. Les

familles & les opinions des Insulaires se rapprocheront encore ; les liaisons & la concorde seront plus fermes & plus étroites, & vous ne serez plus qu'un Peuple de freres animés du même esprit «.

» Que la bonté du Ciel, répliqua Hiu-pen, veuille réaliser une si flatteuse espérance ! Puissent nos enfans & leur postérité, voir disparoître à jamais la diversité de Culte & de Religion qui les divise ! Chaque secte, ajouta-t-il, regardant toutes les autres comme impures, refuse de s'allier avec elles, n'a de relations que le moins qu'il est possible, avec les personnes qui font profession d'une autre croyance que la sienne, & dans celle-là même reconnoît plusieurs castes ou divisions de familles supérieures l'une à l'autre dans l'opinion publique, dont les premieres traitent les inférieures avec tant de dédain, ou plutôt

d'averſion, qu'un membre de celles-là croiroit être ſouillé par l'attouchement même involontaire des individus de celles-ci, & que ces derniers n'oſeroient en approcher, tant les préjugés de l'orgueil & de la naiſſance éteignent dans ces cœurs le ſentiment de la fraternité & de la charité naturelle. Ainſi, non ſeulement les ſectes, mais encore les caſtes vivent ſéparées par ces barrieres idéales, & ne forment point de mariages hors de l'enceinte particuliere où l'opinion les renferme.

» Les cérémonies des mariages ſont différentes comme les Religions. Les femmes Mahométanes ne ſortent que rarement, & ne ſe montrent que voilées; on les épouſe ſans les connoître. C'eſt par l'entremiſe d'autrui, & ſur des rapports ſouvent infideles, qu'on en fait la demande au pere. La fille ne connoît pas le maître qu'on va lui donner, & on ne lui demande

jamais ſon conſentement. L'intérêt du futur, & l'obéiſſance paſſive de l'accordée, forment ſeuls les nœuds de cette union. La dot ſtipulée, & le jour convenu, la future, richement parée, part de la maiſon du pere, enfermée à clef dans une chaiſe en forme de palanquin, précédée d'une muſique bruyante, & ſuivie de tous les hommes de ſa famille, vêtus de robes de ſoie. Elle eſt ainſi portée au milieu des cris & des acclamations des ſpectateurs, à la maiſon du mari, qui l'attend avec d'autant plus d'impatience, qu'il ne pourra ſavoir s'il a fait un bon marché, que lorſqu'il aura vu celle qu'on lui amene.

» Muni de la clef de la chaiſe, il va juſqu'à la porte pour la recevoir, & il ouvre précipitamment la portiere pour connoître quel eſt ſon lot. Heureux celui que le haſard partage bien ! Si l'époux ſe trouve content

des charmes de sa future, il l'embrasse avec tendresse, la conduit dans la maison, & la présente, ainsi que ceux qui la suivent, à ses parens à lui. Lorsque les mariés sont sur le seuil de la porte de l'appartement qu'ils doivent occuper, la mere de l'époux leur offre une coupe pleine de vin de riz, que le mari & la femme boivent en grande partie alternativement & à petits coups. Le reste de la liqueur est répandu autour d'eux par le mari. Alors la dot est comptée. Les époux entrent dans leur chambre, où ils mangent seuls sur la même natte. Les convives sont régalés dans un autre appartement. La fête dure plusieurs jours, après lesquels la femme, renfermée dans son ménage, ne doit plus voir à visage découvert que son mari & ses enfans, & ne sort plus de sa maison que pour aller au bain ou à la mosquée.

» Il arrive quelquefois qu'en ouvrant la chaise où la future est enfermée, le mari, dépité d'y voir une fille fort laide & d'une figure rebutante, au lieu d'une belle personne qu'il s'attendoit à y trouver, referme brusquement la chaise, & la renvoie à la maison d'où elle vient ; mais alors, outre qu'il est privé de la dot, & qu'il souffre à pure perte tous les frais de la cérémonie, c'est qu'il est encore obligé de consoler la fille rebutée de l'affront qu'elle a souffert, par une somme assez forte. Toutes ces circonstances rendent fort rares de pareils événemens.

» Chez les Insulaires qui ne suivent point la Loi de Mahomet, les mariages se font de gré à gré. Les parties peuvent se voir & se connoître avant de contracter ensemble, & d'ordinaire cet engagement, suite des convenances réciproques, cause moins

de dégoûts & de regret à ceux qui s'uniſſent ainſi, que les liaiſons formées à l'aveugle entre les Mahométans, ſous les auſpices de l'intérêt. La principale cérémonie des mariages parmi nos Guebres (car nous avons ici des adorateurs du feu (*a*)), eſt

(*a*) Les Guebres ou Parſis, connus dès la plus haute antiquité, paſſent, comme la plupart des Païens, pour être Idolâtres; mais c'eſt une erreur ou plutôt une calomnie avancée par l'ignorance & la prévention, ſur la ſimple apparence de leur culte. Aucune Religion n'a jamais adoré, dans le ſens ſtrict que nous attachons à ce mot, aucun objet matériel. Les Idoles ne ſont que des emblêmes des attributs de la Divinité, telle que la conçoivent des hommes groſſiers & ignorans. Ils ne penſent pas adreſſer leur culte & leurs prieres à des ſtatues de bois ou de métal. Ce n'eſt pour eux qu'une repréſentation des attributs de leur Dieu. Les Guebres adorent le feu & le ſoleil, comme des objets en

que les époux fassent trois fois le tour d'un brasier ardent en se tenant mutuellement embrassés ; chez les disciples de Brama, ils doivent manger & boire cachés sous un même voile ; chez ceux de Sanmonocodon, être liés & serrés ensemble pendant quelques momens avec un cordon de soie fortement noué, qu'il faut couper pour leur donner la liberté. Enfin, chez les sectateurs de Fo, c'est d'entrelacer les doigts des mains les uns dans les autres, & dans cette posture, de demeurer accroupis auprès du foyer de la cuisine, jusqu'à ce qu'on

---

qui la puissance du Créateur se manifeste plus visiblement sur la terre. C'est ce que nous avons reconnu nous-mêmes dans les entretiens que nous avons eus plusieurs fois avec des Guebres de l'Isle, qui tous nous ont assuré qu'ils ne voyoient dans le feu & dans le soleil, qu'un emblême de la Divinité.

vienne les prendre pour se mettre à table.

» Tout homme, dans ces diverses Religions, peut prendre autant de femmes qu'il le juge à propos; mais cette liberté se réduit à épouser celles qu'il peut nourrir. Il est rare qu'un particulier ait plus d'une femme. Quant aux Grands & aux riches, qui regardent leurs mariages comme une affaire de luxe & d'ostentation, & qui, par cela même, croient de leur dignité de les multiplier, ils prennent plusieurs femmes; mais il n'y en a proprement qu'une qui soit la femme légitime. Celle-ci est la maîtresse de la maison; les autres lui sont subordonnées, & lui doivent le respect & les plus grands égards. Les enfans de celles-ci sont censés lui appartenir, & l'appellent du nom de mere, qu'ils ne donnent pas à celles dont ils ont reçu le jour. Ils doivent

tous partager également dans la ſucceſſion du pere ; mais ſouvent la premiere femme, par une aveugle prévention pour ſes propres enfans, s'efforce de gagner en leur faveur l'eſprit de ſon mari, &, ſi elle en vient à bout, lui fait éluder la diſpoſition de la Loi, qui ordonne le partage égal de l'hérédité paternelle ; ce qui engendre communément la diviſion parmi les freres, & fait naître beaucoup de procès.

» La juſtice ſe rend ici très-ſommairement ; & quoique cette maniere de décider de la fortune & de l'état des particuliers ait de notables inconvéniens, l'on ne pourroit que s'en louer, ſi ceux qui doivent la rendre avoient aſſez de lumieres & d'équité pour ſuivre exactement les Loix & les intentions du Prince, qui veulent que le Juge ne prononce jamais de Sentence au préjudice de perſonne, que ſur des titres inconteſtables ou des preuves

non équivoques ; mais dans cette Isle comme ailleurs, plus d'un Magistrat manque des connoissances nécessaires à son emploi, &, ce qui est pis encore, d'intégrité. Sa main & son cœur ne sont pas toujours purs, & la balance penche souvent en faveur de la Partie qui a les prétentions les moins fondées.

» Chaque canton de l'Isle a son Juge, devant lequel doivent être portées toutes les affaires litigieuses de son district. Les Parties plaident elles-mêmes leur cause, & produisent les témoins qui leur sont favorables. Le jugement doit être prononcé à l'audience, sans frais & sans délai ; conditions remarquables & dignes d'être applaudies, si les Juges ne trouvoient le moyen de s'y dérober sous différens prétextes.

» Dans bien des cas, les Juges ne prononcent pas en dernier ressort, & ils sont alors plus circonspects dans

leurs jugemens. Les Parties léſées ont le droit d'en appeler au Prince, qui décide par lui-même du ſort de leur affaire, & réforme leur Sentence s'il y a lieu. Dans tout procès criminel, l'on n'exécute point de Sentence qui note un ſujet d'infamie, ou le condamne à une peine capitale, avant que le Souverain n'en ait pris connoiſſance & ne lui ait donné la ſanction requiſe en la ſignant. Voilà, dit Hiu-pen, ce que j'avois à vous apprendre de plus remarquable de nos Loix & de nos Coutumes. Tout n'en eſt pas louable ſans doute; mais à tout prendre, il n'eſt guere de Peuple qui en ait de meilleures & qui ſoit auſſi bien gouverné «.

» En vous remerciant de votre complaiſance, répondit Henri; j'applaudirai de bon cœur aux ſentimens patriotiques qui vous font parler ſi favorablement de vos Loix & de vos mœurs, & je louerai le Gouverne-

ment de tous les efforts qu'il fait pour les rendre plus conformes aux intentions de la Nature. S'il ne voit pas encore parfaitement tout ce qu'il doit tenter dans cette vûe, il le ſent du moins, & cela eſt très-heureux; car il lui reſte beaucoup d'abus à réformer, d'uſages à changer, pour arriver à ſon but, vers lequel il doit aller d'un pas ferme & sûr, mais ſans précipitation & ſans violence.

» Ici, comme dans la plupart des Etats de l'Aſie, tout homme a la liberté de prendre pluſieurs femmes, & l'on regarde la Loi qui autoriſe cet uſage, comme juſte, & comme très-favorable à la population. J'oſe croire que c'eſt une double erreur. La Nature, qui veut la multiplication des eſpeces, produit conſtamment dans tous les pays de la terre, à peu près autant de mâles que de femelles; & ce miracle, qu'on ne remarque pas aſſez, manifeſte évidemment ſon

intention. Les Sociétés, qui n'existent que par ses bienfaits, & qui ne sçauroient être heureuses qu'en suivant ses Loix, désirent également l'accroissement des familles & l'augmentation du Peuple, par où elles acquierent plus de rapports, plus de forces & de secours. Tout sage Gouvernement doit donc favoriser les mariages, qui sont le moyen de cette augmentation. Mais ce n'est pas les favoriser, c'est les restreindre au contraire, que de permettre à une partie des hommes qui composent la Société, de prendre en même temps plusieurs femmes, ou même autant qu'ils en veulent; car c'est visiblement en priver un grand nombre d'autres hommes, & les obliger par cela même à vivre célibataires. Je dis que les Gouvernemens qui permettent aux hommes d'épouser plusieurs femmes à la fois, ne donnent véritablement cette liberté qu'à une partie de ceux qui leur

obéissent, puisque par le fait il n'y a que des hommes riches qui puissent suffire aux dépenses que la nourriture, l'entretien & la suite de plusieurs femmes exigent absolument; qu'alors la Société n'a plus le nombre de femmes suffisant, pour que chacun de ceux qui sont à marier, puisse y trouver une compagne. Ajoutons à cela, d'après l'expérience de tous les siecles, que la pluralité des femmes n'est pas un moyen propre à obtenir d'elles le nombre d'enfans qu'elles donneroient à l'Etat, si chacune avoit son mari; que la nécessité où se trouvent toutes les femmes d'un seul homme de vivre ensemble, doit faire naître & entretenir des jalousies continuelles dans le ménage, affoiblir l'affection du mari, en la divisant, & le rendre indifférent sur une progéniture qui n'a pas reçu l'existence sous les auspices de l'amour; que les enfans de toutes ces femmes qui se

haïssent, ne peuvent s'aimer cordialement, & que toutes ces désunions, quoique domestiques, tournent infailliblement au détriment de la Société.

» L'expédient dont on se sert pour réunir l'affection de tous les enfans d'une famille dans un seul objet, en leur faisant appeler du nom de mere la premiere femme de leur pere, en les obligeant de la regarder comme telle, n'est qu'un vain palliatif. On ne trompe point la Nature; ni cette mere fictive, ni ses enfans adoptifs ne sentent mutuellement au fond de leur cœur, cet amour tendre qu'une véritable mere & ses enfans ont naturellement les uns pour les autres.

» Quant au détail de la justice dans la main du Souverain, je pense que ce n'est pas une chose bien ordonnée, parce que le surveillant général de la Société ne doit pas & ne peut pas s'occuper des détails; qu'il est Partie contre les coupables, & qu'une Partie

ne doit pas être Juge dans sa propre cause ; enfin, parce qu'il est en butte plus que personne à la surprise & à l'erreur, & que les abus & les erreurs de la puissance sont presque toujours irréparables. Mékaous n'a rien fait encore pour obvier à ces inconvéniens. Vous avez des Juges ; mais ces Juges isolés, presque sans autorité, ne sont pas contenus par la présence d'autres Juges, ni éclairés au besoin du secours de leurs lumieres. Il faudroit que le Prince établît un Corps de Magistrature toujours existant, qui, dépositaire des Loix, fût chargé seul de les faire parler, & de faire exécuter les jugemens prononcés d'avance par les Loix ; que ce Corps de Magistrature ne pût cesser d'être le représentant du Souverain, comme Ministre de la Justice, & fût véritablement l'organe des Loix.

» Voilà, mon cher Hiu-pen, les réflexions que la raison & l'expérience

me ſuggerent ſur les Loix & les mœurs de votre Patrie. Regardez-les, je vous prie, non comme le fruit d'une jalouſe critique qui veut trouver par-tout des défauts, pour exercer à plaiſir ſa malignité, mais comme une preuve des ſentimens d'eſtime & d'affection que le bon Souverain & l'heureux Peuple de Saméa nous ont inſpirés; & veuillez bien recevoir dans cette confidence un nouveau témoignage de notre reconnoiſſance envers vous, & du bien que nous ſouhaitons à tous vos compatriotes «.

Comme nous n'avions plus rien qui nous retînt dans l'Iſle, nous prîmes congé du Prince, qui nous fit promettre de revenir le plus tôt qu'il nous ſeroit poſſible. Il nous témoigna beaucoup de regret de nous voir partir. Il ne reçut pas nos adieux ſans toucher, des deux côtés de ſon nez royal, le nez de Henri.

Nos amis nous accompagnerent jusqu'au vaisseau, y monterent avec nous, & ne se rembarquerent pour retourner chez eux, qu'à quelques milles de la baie, après nous avoir renouvelé les assurances de l'estime, de l'amitié & de la reconnoissance la plus parfaite.

C'est ainsi qu'un service rendu par le seul mouvement d'une charité naturelle, nous concilia l'affection des Saméens, & nous donna l'occasion d'établir entre ce Peuple & nous, des liaisons de commerce & de services, dont nous pouvions des deux parts nous promettre un égal avantage; liaisons très-heureuses pour ces Indiens, mais qui, par des événemens dont nous ne devons pas devancer le récit, ont manqué d'être très-funestes à la Colonie.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome cinquieme.

CHAPITRE XLI. *Jeûne & deuil ordonnés ; réparations des pertes & des dégâts causés par la derniere guerre ; nouvelles précautions prises contre les Negres ; on trouve du nitre, on fabrique de la poudre à canon. Philippe & Joseph courent de grands dangers.* Page 1

CHAP. XLII. *Exploitation d'une mine de cuivre & d'une autre mine d'étain. Transport de ces métaux à la fonderie. Plusieurs ménages en*

ſont des uſtenſiles de cuiſine & de la vaiſſelle ; malheurs qui en réſultent. Procédés qu'on obſerve pour faire des canons de bronze. Conſtruction d'une barque pontée, armée de huit canons. 59

CHAP. XLIII. *Activité nouvelle qu'on donne à l'agriculture ; pêche générale ; grande chaſſe. Joſeph, à la tête de quelques chaſſeurs, pénetre dans la partie de l'Iſle la plus reculée ; événemens extraordinaires qui ſont la ſuite de cette entrepriſe.* 124

CHAP. XLIV. *Réception qu'on fait aux Européens délivrés ; un François raconte comment ils étoient tombés au pouvoir des Sauvages. On prend la réſolution d'employer la barque armée en guerre pour attaquer la flotte des Negres, lorſqu'elle s'éloignera de l'Iſle.* 185

CHAP. XLV. *Arrangemens intérieurs ;*

distribution de travaux champêtres; réglemens nouveaux ; institutions & ouvrages publics ; abondance surprenante de denrées, commerce, circulation, &c. 205

CHAP. XLVI. *La barque armée en guerre rencontre la flotte des Negres anthropophages, la combat, la disperse, & la poursuit jusque sur leurs côtes ; signes d'humiliation & de soumission de la part des Sauvages ; peines qu'on leur impose. Les Navigateurs vont ensuite chez les Negres ennemis des premiers ; ils y trouvent Don Pedro dans un fâcheux état ; ils le prennent sur leur vaisseau pour le ramener à l'Isle ; ce qui leur arrive en revenant de cette expédition, &c.* 246

CHAP. XLVII. *Les Navigateurs de l'Isle inconnue transportent à l'Isle de* Saméa *les Indiens qu'ils ont*

ſauvés. Réception que le Souverain & le Peuple de Saméa *font aux Navigateurs. Ils leur demandent des ſecours & des conſeils. Le Roi leur permet un commerce d'échanges avec ſes Sujets. Mœurs, Loix & Coutumes de ces Peuples, &c.* 322

Fin de la Table du Tome cinquieme.

848.59 G872I t.5 521738